

POSITION CLÉ

Editions
"FLEUVE NOIR"

PAUL KENNY

POSITION CLÉ



FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

L'auteur tient à préciser qu'il s'agit ici de fiction pure et que toute ressemblance avec des personnes ayant existé ou qui existent, de même que toute analogie avec des situations appartenant à l'actualité, doivent être considérées comme étant le fait du hasard. Le présent ouvrage ne veut être pris, rappelons-le, pour autre chose qu'une œuvre d'imagination.

L'auteur.

CHAPITRE PREMIER

Pendant cinq ou dix minutes, la foule bariolée qui s'était amassée dans le port de Bizerte put contempler un spectacle magnifique. La mer, du côté de l'ouest, était un immense miroir bleu-nuit où scintillaient les derniers reflets jaunes du crépuscule. Et, sur ce fond digne d'un décor des Mille et Une Nuits, la silhouette colossale du porte-avions se découpait comme une forteresse, comme une citadelle d'acier glissant sur les eaux.

Tous feux allumés, l'implacable faisait une entrée majestueuse. Ayant franchi l'avant-port, il vira en souplesse ; sa manœuvre d'accostage s'opéra avec une précision, avec une rapidité stupéfiantes.

La passerelle fut descendue et les autorités du port montèrent à bord. Les marins, alignés à bâbord, saluèrent avec un ensemble parfait les représentants de la France.

Un quart d'heure plus tard, les voitures officielles emmenaient vers la Résidence le commandant de l'Implacable et son état-major. Regagnant Gibraltar, le porte-avions venait de Chypre ; son escale à Bizerte n'était donc qu'une visite de courtoisie. Pour recevoir dignement ses hôtes, l'amiral Lacau, commandant de la base africaine, avait organisé une réception.

Une, assistance nombreuse et choisie se pressait déjà dans les salons de la Résidence quand les invités arrivèrent. Après un bref discours de bienvenue prononcé en français par l'amiral Lacau, le champagne fut servi et quelques toasts furent portés, selon l'usage, à la grandeur des tâches pacifiques de l'Armée, au bonheur éternel des peuples, à l'amitié franco-anglaise et à la noblesse des nations civilisatrices.

Après quoi, en attendant le clou de la soirée, civils et militaires déambulèrent par petits groupes en échangeant des propos un peu moins fades que les paroles banales de l'éloquence officielle.

Lacau promena autour de lui un regard satisfait. Sa réception ne s'annonçait pas trop mal : il y avait de l'ambiance, une certaine animation même et les gens n'avaient pas trop l'air de s'embêter. Avec ces Anglais, on ne sait jamais ! Ils sont tellement frigides que les gens les plus rigolos deviennent de marbre dans leur entourage.

Naturellement, le coin qui avait le plus de succès, c'était le bar ! On l'avait installé tout au fond, à droite : deux longues tables garnies de verres et de bouteilles. Champagne, gin et whisky à volonté. Les cinq serveurs indigènes ne chômaient pas.

Un invité qui faisait du bruit, c'était Sam Polk. Le bon géant américain n'avait pas son pareil pour siphonner le whisky. Partout où il y avait un bar, on était sûr de le rencontrer. Avec sa grosse tête rougeaude, ses cheveux blonds mal peignés, sa voix nasillarde et son rire fracassant, il était plutôt pittoresque. Ingénieur, il se trouvait depuis sept mois en Afrique du Nord pour le compte d'un trust métallurgique américain, la Pittsburgh Steel Corporation.

Pour l'instant, il expliquait à son compatriote Frank Davis la différence qu'il y avait entre un « Old Thompson, un « Bonded Beam et un « Lord Calvert » (trois marques américaines de whisky).

Frank Davis, officier de marine attaché à la Commission Atlantique, écoutait ces détails techniques et les approuvait en hochant la tête d'un air grave. Davis était un long type maigre, aux cheveux noirs, aux yeux sombres, très officier d'opérette avec son uniforme blanc.

À quelques pas des deux Américains, l'ingénieur français Paul Tongay et Ben Salem, le secrétaire tunisien des Affaires Indigènes, discutaient à mi-voix. Tongay, un spécialiste des engins téléguidés, était venu de Colomb-Béchar pour étudier la construction des futures rampes de lancement qui devaient assurer la défense de Bizerte. Originaire de Lille, c'était un petit gars trapu et taciturne, pas homme du monde pour un sou mais nullement intimidé par le cadre

élégant et mondain de cette réception. On le considérait comme un des champions européens de la question des fusées sol-air.

Parmi les femmes qui ornaient le salon, la plus remarquable était sans conteste Miss Helen Asfield, la jeune et redoutable fille de Richard D. Asfield, un des magnats du cinéma américain.

Miss Helen, pendant que son père galopait derrière ses producteurs et ses metteurs en scène en train de réaliser des tas de films au Maroc, en Libye et en Égypte, consacrait ses loisirs à parfaire son éducation amoureuse. Fatiguée de ses partenaires d'Amérique, elle découvrait avec un brio peu ordinaire les possibilités viriles de la gent masculine d'Europe et d'Afrique. C'était une superbe fille de vingt-cinq ans, dotée d'un corps magnifique et d'une abondante chevelure auburn.

— Dites-moi amiral, murmura-t-elle en s'approchant de Lacau, le grand brun là-bas, qui est-ce ?

— Comment ? s'étonna l'amiral. Vous ne le connaissez pas ?... Vous avez sûrement dû voir son portrait dans les journaux.

Miss Helen arqua ses sourcils. De tous les beaux garçons qui agrémentaient cette soirée, l'homme dont elle parlait était le seul qu'elle n'eût pas rencontré encore. Et, coïncidence vexante, c'était le seul qu'on ne lui eût pas présenté ce soir.

Les autres, elle les avait déjà tous inscrits à son palmarès. Celui-là, non.

Mine de rien, Lacau s'amusait ferme. Histoire de faire marcher la belle impudente, il dit :

— Il y a quelques mois, cet homme a failli devenir ministre, ma chère... Pour le consoler, Paris l'a envoyé ici avec le titre de Délégué principal du gouvernement. Il s'appelle Georges Wilmet.

L'Américaine haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Non, dit-elle, ce n'est pas de Wilmet qu'il s'agit. J'ai déjà...

Avec sa franchise coutumière, elle allait dire « couché avec lui ». Mais elle se rattrapa à temps.

— J’ai déjà flirté avec lui… C’est l’autre qui m’intéresse. Celui qui parle avec Wilmet, le beau garçon qui allume sa cigarette en ce moment.

L’amiral prit un ton, condescendant.

— Oh ! laissa-t-il tomber, c’est Jean Faurel… Un jeune entrepreneur parisien qui va s’occuper des travaux d’extension de l’aérodrome…

— Présentez-moi, voulez-vous ? Demanda miss Helen qui examinait le Parisien d’un œil intéressé.

— Si vous voulez, accepta l’amiral en souriant.

Il prit le bras de la jeune fille.

En voyant que Lacau et l’Américaine s’approchaient, Wilmet s’arrêta de parler et un sourire mondain apparut sur ses lèvres.

— Bonsoir, miss Helen, susurra-t-il.

— Hello, dit l’Américaine qui se contenta de le balayer d’un regard distrait.

Elle paraissait captivée par l’autre, par l’inconnu. Wilmet dut faire un effort surhumain pour avaler son dépit. Son sourire tourna au jaune, ce qui accentua la pâleur de son visage maigre aux traits blafards.

L’amiral dit :

— Mon cher Faurel, permettez-moi de vous présenter… Coplan se retourna.

— Je vous demande pardon, dit-il sur un ton d’excuse, j’étais en train de calculer mentalement et…

Lacau fit alors les présentations selon les règles de la bienséance :

— Jean Faurel, entrepreneur parisien… Miss Helen Asfield…

Wilmet avait sorti son étui à cigarettes. Coplan offrit du feu à miss Helen. À travers la fumée bleue, il admira cette large bouche aux lèvres gourmandes et sensuelles. Puis, sans se soucier du regard

hardi que la fille dardait sur lui comme pour attirer l'attention de ses prunelles, il la détailla avec complaisance.

Elle portait un corsage de soie blanche qui moulait d'une manière provocante son buste lollobrigidien ; sa longue jupe rouge, un peu extravagante pour ce genre de soirée, avait sûrement été taillée à même son corps par un spécialiste ! C'était une sorte de fourreau qui épousait étroitement la courbure de ses hanches en amphore et modelait la ligne de ses cuisses, pour s'évaser ensuite avec une fluidité étrange.

— Heureux de vous connaître, mademoiselle, dit Francis en ramenant son regard vers celui de l'Américaine.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-elle carrément. De tous les hommes que je connais, ce sont les Parisiens que je préfère.

Wilmet lança d'une voix toute réjouie :

— Merci miss Helen ! Je suis de Paris, moi aussi, et votre compliment me…

Elle le regarda de haut.

— Oh ! vous, ce n'est pas pareil ! trancha-t-elle, catégorique. Vous êtes un politicien !

Piqué au vif, le délégué du gouvernement vida son verre et s'en alla vers un autre groupe. L'amiral, avec une nuance de reproche, grommela :

— Vous êtes dure, miss Helen…

— Ce Wilmet est une cloche, prononça-t-elle.

Puis, rieuse, elle posa familièrement sa main gauche sur le poignet de Francis.

— Vous voyez, dit-elle, je connais l'argot de Saint-Germain-des-Prés !

— J'espère que vous me donnerez quelques leçons, suggéra aussitôt Coplan. Depuis le temps que je vagabonde d'un coin à l'autre, je ne suis plus très à la page.

— Avec plaisir, monsieur Faurel ! Je suis sûre que nous allons devenir de très bons amis…

À cette minutes précise, il y eut un joyeux brouhaha du côté de l'avenue. L'amiral tendit l'oreille.

— Je vous demande pardon, dit-il, je crois que mes gens viennent d'arriver.

Il se dirigea d'un pas rapide et guilleret vers le hall.

Quelques instants plus tard, les domestiques de la Résidence faisaient irruption dans le grand salon. Avec une hâte fébrile, des chaises et des tables furent installées. L'amiral revint en se frottant les mains d'un air content. Il alla de groupe en groupe et pria ses convives de prendre place aux petites tables. Pendant que tout le monde obéissait, les sceaux à champagne et les verres furent distribués.

Les lumières du lustre s'éteignirent, puis les appliques du salon. Un projecteur camouflé derrière une tenture fut mis en batterie.

— Que se passe-t-il ? demanda Coplan d'un air candide.

Il avait réussi à réquisitionner une table du fond et à s'y installer avec la jeune Américaine.

— On, voit que vous connaissez mal l'Afrique du Nord, monsieur Faurel, dit-elle. Quand il y a une réception, le clou de la soirée ne varie guère… Regardez, les voilà…

Émergeant du hall, une troupe de danseuses arabes envahissait la partie du salon éclairée par le projecteur. Il y en avait de jeunes et de vieilles, mais toutes étaient habillées et parées dans le même style. Robes longues et flottantes, aux couleurs vives, chatoyantes, où rutilaient bracelets et colliers d'or.

— Ce sont les Ouleds-Naïls, dit miss Helen. Elles viennent de la montagne et elles sont spécialement éduquées pour la danse et la prostitution…

— Ah ! vraiment ? dit Francis qui avait déjà vu ce spectacle plus de vingt fois au cours de sa carrière aventureuse. Elles sont jolies, vous

ne trouvez pas ?

Miss. Helen fit une moue. Coplan reprit :

— J’espère qu’elles vont se déshabiller pour danser ? On dirait qu’elles portent une dizaine de robes les unes sur les autres.

— Tant pis pour vos illusions ! répliqua l’Américaine, ravie. Elles ne dansent jamais nues quand elles sont en représentation officielle… Vous aimez les femmes… euh… à poil ?

Coplan, qui s’amusait ferme, regarda miss Helen droit dans les yeux et répondit tout bas :

— Quand elles sont jeunes et jolies, j’en raffole…

Elle soutint sans broncher le regard de Francis, mais elle ne put réprimer un frémissement des narines qui révéla malgré elle le trouble secret que lui communiquait le magnétisme des yeux de ce fougueux Parisien. Alors, lui, pour l’éprouver, ajouta d’une voix à peine distincte :

— Vous, par exemple, vous devez être… à tomber à genoux.

Elle eut un bref battement des paupières, aussi clair qu’un geste d’acquiescement.

— Vous allez vite en besogne, dit-elle, mais j’aime ça. Je suis comme ça aussi.

Puis, se penchant au-dessus de la table avec une légère torsion du buste qui était déjà comme l’ébauche d’une caresse et qui provoqua un gonflement voluptueux de ses seins, elle suggéra :

— Nous ferons une promenade, ce soir… Les nuits de printemps sont divines dans ce Pays…

Il la remercia d’un sourire qui en disait long.

Après, il n’y eut plus moyen de bavarder. Les musiciens arabes qui s’étaient assis au fond de la pièce, le dos au mur, entamaient une ouverture du tonnerre de dieu. Les raitas, ces trompettes de bois au son aigre, et les tambourins de cuivre rivalisèrent avec un entrain frénétique. Les gens sensibles du tympan allaient souffrir !…

*

* *

Pendant une heure, les danses se succédèrent. À la fois barbares et imprégnées de mystique, elles déroulèrent pour les hôtes de l'amiral leur étrange rituel de gestes saccadés, de déhanchements obscènes, de mouvements de bras et de tête, toute une chorégraphie séculaire dont chaque figure, longuement apprise, avait une signification impénétrable pour la plupart des spectateurs.

Il y eut la danse des fiançailles, la danse des oiseaux, le retour du guerrier, le duel des amoureux et une demi-douzaine d'autres. Parmi les danseuses, on sentait une émulation qui n'était pas feinte. Une fille de vingt ans, brune et sérieuse comme une prêtresse, fardée admirablement, parée d'or comme une idole, dansa toute seule et arracha des rugissements d'enthousiasme chez les musiciens et chez ses consœurs. Les yeux fixes, les prunelles brillantes d'un feu sombre que les longs cils noirs ne voilaient pas, elle avançait en projetant sa tête à gauche et à droite sans bouger les épaules, puis elle ondulait des bras selon un rythme savant, puis, les jambes bien plantées au sol, elle lançait son ventre en l'air sans qu'aucun autre muscle de son corps bougeât.

Miss Helen chuchota dans l'oreille de Coplan :

— Si j'étais un homme, je ne voudrais pas manquer ça, monsieur Faurel. Vous imaginez ce qu'elles doivent pouvoir faire, entraînées à des trucs pareils !

— Oui, évidemment, ça fait rêver, admit-il. Mais en général je préfère m'occuper moi-même de la partie offensive…

Et, joignant le geste à la parole, il profita de l'obscurité pour palper sans vergogne, sous la table, les cuisses de la belle ardente : elle avait une chair ferme et chaude dont on percevait le velouté à travers le tissu de la jupe.

Toutes les danseuses défilèrent pour le finale, et les invités se mirent à applaudir. Francis fut obligé de récupérer sa main pour faire comme tout le monde.

En guise d'adieu, les Ouleds-Naïls distribuèrent des fleurs de table en table. Le champagne coula dans les coupes. Malheureusement, une panne d'électricité plongea le salon dans l'obscurité totale, provoquant un moment de confusion extrême.

En bon tacticien, Coplan ne perdit pas la tête… Et les lèvres sensuelles de miss Helen répondirent instantanément à son baiser. Ce fut si rapide, si spontané, si vertigineux qu'on eût dit qu'elle n'attendait que ça depuis le début de la soirée !… Francis, pourtant blasé en la matière, dut reconnaître que cette gosse de riche était bougrement douée.

Il se dégagea un dixième de seconde avant le retour de la lumière. Un peu haletante, les yeux étincelants, Helen souriait. Mais son sourire et le soulèvement de ses seins hérissés trahissaient un émoi qui dévoilait, sous sa personnalité apparente, une autre personnalité : une femme insatiable, avide, enchaînée à la luxure comme une droguée à son vice.

— Versez-moi à boire, Johnny, dit-elle à mi-voix.

Il retira la bouteille du sceau de glace. Il allait remplir la coupe d'Helen quand une sourde imprécation, proférée en arabe, couvrit la rumeur des bavardages. Puis, tout de suite après, une exclamation angoissée et le bruit d'une chaise qui tombe sur le parquet.

— Mr. Tongay ! Mr. Tongay !…

C'était la voix du fonctionnaire tunisien Ben Salem. Il était debout et ses deux mains brunes agrippaient dans une crispation horrifiée le bord de la table.

L'ingénieur Paul Tongay, les yeux révulsés, le torse mou, s'était affalé contre le dossier de sa chaise. Les bras pendants, il était immobile, figé comme un homme qui vient de succomber à une crise cardiaque foudroyante.

Une femme poussa un cri et tomba dans les pommes.

Coplan s'était levé. Mais au lieu de se précipiter vers la table de Tongay, il resta à sa place et il se contenta de promener un rapide regard de part et d'autre, comme pour photographier dans sa

mémoire la disposition exacte des lieux, l'emplacement des tables et des invités.

— C'est… c'est un meurtre ! s'écria l'amiral Lacau qui s'était amené à la rescousse.

Une voix forte et autoritaire domina soudain le tumulte :

— Mesdames et messieurs ! Gardez votre sang-froid, je vous en prie. Que personne ne bouge !…

L'homme qui avait prononcé ces paroles était grand et fortement charpenté. Sanglé dans un complet blanc, il dégageait une impression d'énergie et de calme.

Il contourna la table de Tongay, se pencha et, impassible, retira lentement le pic à glace qui était resté planté entre les omoplates de l'ingénieur, juste sous sa nuque. Puis, se penchant davantage, il écarta la chemise de l'homme, colla son oreille contre sa poitrine.

— Plus rien à faire, gronda-t-il entre ses dents serrées. La mort a été instantanée…

Il sortit son mouchoir de sa poche et l'enroula délicatement autour du manche du pic à glace.

— Que personne ne sorte, dit-il en promenant un regard sombre sur les gens qui formaient un cercle autour de lui. Je suis obligé de vérifier les identités…

Très pâle, l'amiral murmura :

— On ne peut pas le laisser sur cette chaise, commissaire.

— Non, en effet, dit le commissaire Perret. Faites-le transporter dans une des chambres de la maison…

Deux domestiques indigènes furent chargés de cette besogne macabre.

Ben Salem, le visage gris à force d'être blême, répéta une fois de plus :

— Je ne comprends pas… Je ne comprends pas… Nous bavardions et il venait de remplir nos verres… Je parlais justement de l'affaire de

Casa et…

Le commissaire Perret l'interrompit :

— Pas maintenant, Ben Salem !… Vous m'expliquerez tout cela plus tard…

La consternation était générale. Mais les invités d'honneur, – le commandant du porte-avions et ses officiers, – étaient visiblement les plus affligés. La soirée était fichue.

Coplan affichait un air désolé qui était à la fois sincère et un peu exagéré. Depuis qu'il était en Afrique du Nord, il en avait vu des cadavres ! Entre autres, couchées dans leur cercueil, les quarante victimes de l'attentat de Casablanca…

— Si vous êtes émotif, lui chuchota miss Helen, ne restez pas trop longtemps dans ce cochon de pays. Ce qui vient d'arriver au pauvre Paul peut nous arriver, à vous et à moi, d'un moment à l'autre. Les terroristes arabes sont de vrais sauvages…

— C'est… c'est effroyable, dit Coplan.

— Venez, reprit l'Américaine, vous avez besoin d'un drink pour vous remettre. Je vois qu'on commence à laisser sortir les gens…

Discrètement, elle prit la main de Francis et lui fit comprendre que c'était le moment de gagner la sortie. Effectivement, le salon se vidait. Dans le hall, deux inspecteurs de la Police Judiciaire réclamaient, en s'excusant, les papiers d'identité des invités.

Comme les autres, Coplan montra son passeport. Et le flic nota sur son carnet « Faurel, Jean, Antoine, né à Paris le 18 mars 1927. Entrepreneur. Domicilié à Paris, 53, rue des Ursulines. »

Dehors, la nuit d'avril était splendide. Une brise venant de la mer mêlait sa fraîcheur à la tiédeur qui subsistait de la Journée.

Miss Helen lui demanda :

— Vous êtes en voiture ?

— Non, mentit-il avec aplomb.

— Dans ce cas, je vous embarque…

Elle le guida le long de l'avenue, puis s'arrêta devant un cabriolet Buick dont les chromes multipliaient par mille tous les reflets de l'éclairage public.

— C'est à vous ?

— Oui, pourquoi ?

— Elle est presque aussi longue que l'Implacable !

— Pas à ce point-là, tout de même.

— Ce que vous devez être pauvre ! dit-il d'un ton apitoyé.

Elle s'arrêta pile.

— Sans blague, Johnny ? Vous ne savez pas qui je suis ?

— Non.

— On ne vous a pas encore parlé de moi ici ?

— Non.

— Et mon nom ne vous dit rien ?… Asfield ?

— Non.

— Mon père est une grosse légume du cinéma américain.

— Félicitations ! Et moi qui vous prenais pour une belle espionne…

— On voit bien, que vous n'y connaissez rien… Si j'étais une espionne, je n'aurais pas le droit de me jeter au cou des beaux garçons qui me plaisent.

Il se mit à rire.

Elle s'était installée au volant, lui à côté d'elle. La bagnole démarra comme une longue caresse.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle après un moment de silence. À ce drame ?

— Oui. C'est atroce, finir comme ça. Dans la pleine force de l'âge et d'une façon si stupidement tragique… Je ne connaissais pas Tongay, mais j'avais entendu dire que c'était un ingénieur de première qualité… un spécialiste des engins téléguidés. Était-il marié ?

— Non… Nous avons passé quelques soirées ensemble, lui et moi. Il m'a beaucoup parlé de mon pays. Il a vécu plusieurs années dans les laboratoires électroniques de Californie… et c'est sûrement une perte pour la France.

Elle prit un virage, puis accéléra.

— Vous savez, Johnny, reprit-elle négligemment, Paul était un brave type, mais pour l'amour, pas terrible.

Francis dut se retenir pour ne pas flanquer cette toquée par-dessus bord. Mais il avait besoin d'elle. Pas pour ce qu'elle croyait, toutefois. Simplement pour la faire parler.

— À ce propos, dit-il d'un air détaché, vous connaissez ce grand gaillard qui n'arrête pas de boire du whisky et qui a une grosse figure rouge ? Un compatriote à vous, je crois ?

— Oui, c'est Polk. Sam Polk… Une véritable turbine à whisky ! Dommage qu'il boive tant, d'ailleurs. Un costaud comme lui. Et musclé qu'il est ! Faut voir quel athlète ça fait quand il est nu sous la douche… Mais les alcooliques ne sont pas champions avec les femmes. Du reste, j'ai constaté que les hommes bâtis en hercule sont très décevants dans la volupté…

Coplan aurait bien voulu savoir une chose : quand Frank Davis, l'attaché naval américain, avait offert une cigarette à Sain Polk, ce dernier n'avait pas refusé. Mais il avait discrètement glissé la cigarette dans sa poche, puis, un peu après, il en avait pris une dans son propre étui pour l'allumer et fumer. Pourquoi ce tour de passe-passe ?

— Nous arrivons, annonça miss Helen. Mon père a loué une villa, un palais arabe, je vous jure. Ça vaut la peine d'être vu… Vous prendrez un verre, j'espère ?

— Naturellement, dit Francis imperturbable. Je n'ai pas du tout peur de passer mon examen. J'en ai déjà passé des tas dans ma vie et j'ai toujours eu la chance de m'en sortir avec les honneurs de la guerre.

— C’est un fait, reconnut-elle avec une candeur désarmante, les Parisiens sont merveilleux.

Elle braqua sèchement, et les pneus poussèrent des gémissements d’épouvante. À 90 à l’heure, la Buick passa entre deux petits murs blancs, grimpa un raidillon, exécuta une double boucle le long d’un chemin recouvert de silex, puis stoppa devant les arcades d’un ravissant palais oriental.

Les portières claquèrent joyeusement.

— Par ici, Johnny…

Il la suivit : elle marchait d’un pas souple, flexible, qui déclenchait un sublime balancement de sa croupe.

Elle avait peut-être le diable au corps, elle l’avait même sûrement, mais le diable n’aurait pas pu se loger mieux.

Derrière les arcades, il y avait une cour carrée, dallée de mosaïques. Au milieu, le jet d’eau classique.

Elle entraîna Francis jusque dans une vaste pièce pleine de divans, de coussins, de tapis et de lampes voilées. Dans la demi-pénombre, le décor faisait évidemment très arabe.

— Assieds-toi là, dit-elle en lui désignant un tapis blanc étalé le long du mur, devant une fenêtre à croisillons.

Il jeta un coup d’œil par la fenêtre. On voyait, dans le port, les lumières féeriques de l’implacable.

Pendant qu’elle remplissait deux verres, il se tourna vers elle et dit :

— Ce Sam Polk, que fait-il exactement en Afrique ?

— J’espère que nous n’allons pas nous mettre à parler des autres ? fit-elle. Tu t’intéresses à Polk, ou bien à moi ?

Il comprit que ce n’était pas le moment. Après, peut-être…

Elle lui donna son verre, se laissa choir doucement sur le tapis, lui fit signe de venir tout près d’elle, puis :

— À notre rencontre, Johnny…

— Cheerioo, dit-il.

— Et maintenant, dit-elle en déposant son verre vide, embrasse-moi comme tu l'as fait pendant la panne d'électricité.

— Ce n'était pas une panne, rectifia-t-il. C'était une combine arrangée avec l'assassin de l'ingénieur Tongay.

— Ah ? dit-elle, surprise… Je n'avais même pas pensé à cela… Je crois que j'étais trop troublée ! Quand je suis amoureuse, moi, je ne me rends plus compte de ce qui se passe autour de moi…

Si Francis voulait obtenir des confidences, il ne fallait pas que la fille fût déçue.

Il vida son verre, enlaça Helen, la renversa sur le tapis et lui prit les lèvres.

Pendant qu'il lui versait une griserie savamment dosée, elle se mit à battre des paupières et les ailes de son nez palpitèrent. Puis, avec une lenteur insidieuse, il glissa sa main droite vers l'échancrure de son corsage.

Il faillit sourire. Sans qu'il se soit rendu compte de rien, elle avait déjà déboutonné elle-même son vêtement. Et comme il s'en était douté, elle ne portait pas de soutien-gorge…

CHAPITRE II

Le lendemain soir, un peu avant minuit, Coplan arrêta sa Citroën devant la Résidence, coupa le moteur, retira la clé de contact et saisit le pistolet G.P. qu'il avait posé sur le siège à côté de lui.

Avant de débarquer, il jeta un rapide coup d'œil de part et d'autre de l'avenue, puis vers les abords immédiats de la Résidence.

Par ces temps de mort subite, un peu de circonspection ne pouvait faire de tort à personne…

Dès son arrivée, il fut conduit dans le bureau de l'amiral Lacau avec qui il avait rendez-vous.

— Bonsoir, Coplan, dit l'amiral en se levant, vous vouliez me voir ?

— Oui. Et je vous remercie de m'avoir attendu… Je ne désire pas contacter le commissaire Perret pour l'instant, mais je voudrais savoir si on a pu recueillir des indications précises au sujet de l'assassinat de Tongay…

Lacau se laissa tomber dans son fauteuil.

— Absolument rien, dit-il en haussant les épaules. D'ailleurs, ici, toutes les enquêtes finissent en queue de poisson… Vous avez vu que le Cheik Mel Hedine a été assassiné ce matin dans sa maison de Gafsa ?

— Oui… Il était connu pour sa francophilie, paraît-il ?

— C'était un fidèle ami de la France, en effet.

L'amiral Lacau, un Breton de vieille souche, était petit et sec, avec un visage buriné par trente ans de vie en mer. Ses cheveux courts, plantés en ligne droite sur son petit front, lui faisaient une tête carrée, énergique, où les deux yeux bleus avaient quelque chose de déconcertant.

— Voyez-vous, reprit-il, j'ai beau réfléchir, je ne parviens pas à saisir les motifs de cette nouvelle vague de terrorisme… Nos ennemis ont une tactique dont la ligne générale m'échappe… Passe encore pour le meurtre du Cheik Mel Radine : il s'agit évidemment d'une rivalité d'influence. Mais ce pauvre Tongay ? Pourquoi l'a-t-on tué ?

— Parce qu'il était Français, je suppose ?

— Mais ça ne tient pas debout ! J'aurais compris qu'un fanatique lance une bombe au beau milieu de ma réception : le terrorisme, c'est ça ! Mais ce crime isolé, commis au milieu d'une assistance nombreuse, comment l'interpréter ?

— C'est une façon comme une autre de semer la panique, de flanquer la trouille aux autorités et aux Européens…

— Je ne sais pas, dit l'amiral d'un air découragé. Lorsque vous êtes arrivé, j'étais justement en train de méditer le bilan de l'été dernier… Plus on réfléchit sur ces attentats, plus on a une impression de désordre, de chaos même… Il n'y a aucun rapport, semble-t-il, entre tous ces meurtres…

Il prit un feuillet sur son bureau.

— Regardez, Coplan… Le 4 juin, un garde est tué à Tunis et un autre blessé. Le 12, le Cheik de Kamelhia est abattu. Le 1er juillet, le prince Azzedine Bey est assassiné dans son palais de La Marsa. Le 28, un inspecteur de police est tué dans la Medina. Le 4 août, un fonctionnaire de Manzel Temine tombe sous les balles des terroristes ; le même jour, un Tunisien se fait poignarder en pleine rue. Le 6, deux commerçants de Sousse sont abattus par une bande armée. Le…

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Il décrocha. Coplan le vit pâlir, puis sa voix enrouée par l'émotion demanda :

— Morts tous les cinq ?…

La communication dura encore quelques minutes. Quand il raccrocha, l'amiral avait deux grosses rides de plus qui barraient son petit front têtu. Il regarda Coplan.

— Ils ont de nouveau attaqué la station de radio à Djedeida… Exactement comme l'an dernier : des mitraillettes et des grenades. Trois soldats et deux ingénieurs tués. Toute l'affaire n'a pas duré vingt secondes..

— Il y a des arrestations ?

— Non… Ils ont fait irruption dans le poste de garde en mitraillant tout sur leur passage… Perret vient d'être alerté.

Coplan se leva.

— Je crois que je vais faire un saut jusque-là…

Lacau le dévisagea d'un air inquiet.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-il. C'est du ressort de la police et…

— D'accord, cela n'a rien à voir avec ma mission, admit Francis. Mais… ça m'intéresse. L'amiral se leva à son tour.

— Vous avez une idée derrière la tête ? questionna-t-il.

— Trop, dit Coplan. J'ai trop d'idées derrière la tête. Il faut justement que j'élimine toutes les mauvaises pour ne garder que la bonne. Et c'est pour ça que je veux voir les choses de près.

*

* *

En réalité, cette nouvelle attaque de Radio-Tunis était plus catastrophique que la première. Cette fois, les terroristes avaient eu le temps de lancer une bombe du côté des installations et il y avait des dégâts importants.

Le commissaire Perret emmena Coplan dans l'immeuble et ils refirent un tour du côté le plus endommagé.

— Vous voyez, dit Perret, l'affaire était soigneusement calculée. À minuit trente, les six soldats qui montent la garde dans cette pièce-ci descendent pour la relève. C'est à ce moment précis que les terroristes ont envahi l'immeuble.

— Complicité intérieure, évidemment, dit Francis.

— Aucun doute là-dessus. Mais comment la détecter ?

Les deux hommes assistèrent à l'enlèvement des cadavres. Coplan, étrangement pensif, regardait les inspecteurs de la P.J. qui faisaient leur petit boulot habituel.

Il alluma une cigarette, puis, en attendant que Perret eût terminé son travail, il se promena parmi les décombres et ramassa quelques douilles de balles de mitraillettes.

Enfin, une demi-heure plus tard, le commissaire s'apprêta à quitter les lieux.

— Où allez-vous ? lui demanda Francis.

— À mon bureau… J'ai un rapport à rédiger, bien entendu !

— Puis-je vous accompagner ?

— Naturellement, dit le policier. Venez… vous êtes en voiture ?

— Oui.

— Tant mieux. Je suis venu avec le car de la police et ils n'ont pas fini leurs constats d'usage.

Dans le bureau de Perret, Coplan posa la question à laquelle il pensait depuis un bon bout de temps.

— Dites-moi, commissaire, est-il possible selon vous, de repérer un lien quelconque entre les attentats qui se succèdent à une cadence aussi impressionnante ? Je veux dire, par exemple, entre l'attaque de Radio-Tunis, l'assassinat du Cheik Mel Hedine et la mort de Paul Tongay, pour ne parler que des événements qui se sont déroulés au cours de ces dernières vingt-quatre heures ?

— J'ai étudié ce problème, dit Perret sans hésiter. Les attentats en série qui ensanglantent la Tunisie révèlent deux techniques bien distinctes. Ou bien c'est le coup de force avec bombes, grenades et mitraillettes ; ou bien c'est l'assassinat subtilement élaboré, exécuté sans bavures, comme dans le cas de Tongay… Quand on examine attentivement ces affaires, on arrive à la conclusion suivante : il est probable que ces agressions ne sont pas perpétrées par la même organisation, et, surtout, qu'elles ne poursuivent pas le même but.

Coplan approuva en silence. Perret ajouta :

— Il faut aussi tenir compte d'un fait psychologique : le terrorisme favorise les crimes crapuleux. Parmi tous nos dossiers, il y en a qui n'ont aucun mobile politique ni stratégique. Ce sont les crimes qu'on rencontre dans toutes les villes. Ils sont seulement plus nombreux, ici, à cause de la contagion et à cause de l'alibi moral que fournit le fanatisme politique. Vous ne croyez pas que c'est un beau pastis, non ?…

— Et vos suspects ?

Perret fit une grimace écœurée.

— Nos suspects ? répéta-t-il : d'un ton sarcastique. Vous pensez peut-être que ça se passe comme à Paris ? Bien sûr, je suis obligé de m'en tenir aux formules officielles ! Je rédige des rapports et nous établissons des dossiers, des fiches. Mais, pour commencer, nos archives ne signifient rien. Ce qui se trame parmi les tribus indigènes, c'est le cirage intégral pour nous. On arrête un assassin… et on constate qu'il n'a jamais figuré aux registres de l'état civil !… Oh ! j'ai essayé, remarquez ! Je me suis mis à grouper toutes les affaires qui offraient une certaine similitude et j'ai tenté de faire des rapprochements, de trouver des points communs insoupçonnés, soit dans le passé de la victime, soit par l'absence apparente de mobile. Tout ça, en fin de compte, c'est zéro.

Il se dirigea vers une armoire métallique, l'ouvrit et montra une pile de dossiers.

— Si ça vous intéresse, je vous passerai cette documentation. Vous aurez de quoi lire, je vous le promets…

Il retira une chemise verte, l'apporta sur son bureau et l'ouvrit.

— Venez voir… Ce dossier-ci, par exemple… Cinquante-six fiches avec photos… Tous des gosses de neuf à onze ans ! Capturés avec un revolver chargé, vous vous rendez compte ! Et quand on leur demande de nous donner le nom ou la description des meneurs qui leur remettent ces armes et de l'argent pour qu'ils tirent sur les Européens, ils chialent, bafouillent, mais ne savent rien…

— Et les tueurs de Moknine ?

— Ils parlent moins que des muets ! Ils ont Allah qui les réconforte. D'ailleurs, vous lirez tout ça. C'est plutôt décourageant, je…

Un jeune policier entra brusquement dans le bureau sans frapper. Il était livide et haletant.

— Commissaire ! Une bombe vient d'éclater dans un café de l'avenue de Paris…

— M… ! jura Perret en serrant ses poings. Il jeta un regard à Coplan et ajouta :

— J'ai l'impression que nous sommes de nouveau partis pour une belle série de catastrophes ! Les salopards ! Comme si ça pouvait servir à quelque chose !

— Oui, enchaîna Francis. Et l'arrivée de l'Implacable va sûrement stimuler leur zèle. Un porte-avions, c'est une démonstration de puissance qui doit fouetter les haines. Il fera bon de se tenir sur ses gardes.

— Excusez-moi, mon vieux ; il faut que j'y aille.

— Je vous accompagne, dit Francis.

CHAPITRE III

Ce même jour, vers la fin de l'après-midi, Coplan prenait l'apéritif avec l'amiral Lacau, sur la terrasse de la Résidence.

— Si ça vous tente, dit l'amiral, je viens de recevoir une bouteille de gin anglais, du Booth's. C'est le commandant Barchester qui m'a envoyé ça en même temps que les invitations. À propos, j'ai une carte pour vous…

Il tira son portefeuille et y prit un bristol qu'il remit à Francis. C'était un laissez-passer au nom de Jean Faurel.

En guise de remerciement aux autorités de Bizerte, le commandant de l'Implacable organisait une soirée à bord de son bâtiment.

— Vous serez des nôtres, je suppose ? insista Lacau.

— Certainement, dit Coplan.

Un faible sourire éclaira le visage soucieux de l'amiral.

— Je crois que notre jeune amie Helen Asfield sera de la fête également… Vous ne m'en voulez pas trop de vous l'avoir collée sur le dos ?

— Pas du tout ! Elle est timbrée, mais à part ça… Lacau avait rempli deux verres.

— C'est bizarre, dit-il en tendant un des verres à Francis, mais j'éprouve une espèce d'admiration pour cette fille… Oh, je sais ! Elle a une pile atomique dans le corps et elle désintègre des quantités fantastiques d'amants. Mais… sa franchise ne me dépliait pas. Entre nous, hein… parmi les femmes du monde que je reçois ici à titre officiel, les trois quarts sont aussi vicieuses qu'elle. Seulement, elles

ont un vice en plus : l'hypocrisie ! Et les marins, vous le savez, ont horreur des hypocrites.

— Je me suis demandé pourquoi vous entreteniez des relations aussi cordiales avec cette femme, dit Coplan.

— Pour deux raisons. Primo : son amitié et celle de son père me sont précieuses. Les Américains qui défendent la position française en Afrique ne sont pas nombreux. Or le père Asfield est un homme qui a le bras long et qui peut agir sur les gens de Washington. Quant à l'autre raison… Miss Helen est à là fois un carrefour et un bottin. Tous les hommes qui lui plaisent bénéficient de ses faveurs, les indigènes comme les autres. Il m'arrive de l'interroger… euh… confidentiellement. En somme, elle me sert un peu d'indicatrice bénévole. C'est une fille très intelligente, croyez-moi ! Pour le reste, rassurez-vous : elle a été tenue en surveillance pendant un mois, nuit et jour. Sa loyauté, je m'en porte garant.

— Elle vous a téléphoné à mon sujet ?

— Oui, comment le savez-vous ?

— C'est elle-même qui me l'a dit. Elle avait peur que je ne sois pas invité à la soirée de l'Implacable…

— Vous êtes, paraît-il, un virtuose en matière de… de séduction, murmura Lacau avec une pointe d'ironie.

Cela fait partie de mon métier, dit Francis. Car, moi aussi, j'ai eu l'idée d'interroger cette femme. Elle m'a appris une chose que j'ignorais… Ben Salem était, paraît-il, un vieil ami de Tongay ?

— Oui, c'est exact. Mais pourquoi attachez-vous de l'importance à ce détail ? Vous avez l'intention de reprendre l'enquête concernant l'assassinat de Tongay ?

— C'est un de mes projets, en effet… J'ai passé ma journée à éplucher les dossiers du commissaire Ferret, mais je n'y ai rien découvert de sensationnel… Ces nombreux attentats qui ont déjà coûté la vie à tant de Français, quelle salade ! Mais la mort de Tongay revêt pour moi une importance tout à fait particulière.

— Ah ?…

— Depuis mon arrivée, c'est le premier attentat auquel j'assiste d'une manière personnelle et directe. Par conséquent, au lieu de taper au hasard, au lieu de battre le beurre dans tous ces dossiers incomplets, je vais essayer d'élucider cette affaire-là. Il me faut un fil conducteur, et je le trouverai peut-être en simplifiant le problème, en le circonscrivant…

L'amiral hocha la tête.

— Vous voulez interroger Ben Salem ?

— Oui, mais pas officiellement.

— Rien de plus facile. Je vais l'appeler et je vais le prier de vous fournir certaines explications techniques. Puis je m'en irai sous un prétexte quelconque et vous pourrez lui parler d'une façon plus libre. Ça vous convient ?

*

* *

Ben Salem était un homme d'une quarantaine d'années. Issu d'une famille de haut lignage, francophile sincère, il avait, à l'exemple de son père et de ses oncles, accepté le Protectorat comme un gage d'avenir pour la Tunisie.

Il avait fait d'excellentes études à Paris. Puis, après un stage aux Affaires étrangères, il était revenu dans son pays et on l'avait nommé secrétaire des Affaires Indigènes de la Résidence… Il assumait ces fonctions d'une manière exemplaire.

Après quelques minutes de conversation sur l'avenir de Bizerte, CopIan comprit tout de suite que ce Tunisien était bien plus qu'un fonctionnaire d'élite. Sa vision des choses politiques, économiques et militaires était celle d'un futur homme d'État.

— Voyez-vous, M. Faurel, disait-il, mes compatriotes ne réalisent pas ce que la France fait pour leur pays… Ici, par exemple, à Bizerte… Quand la France aura mené à bien les projets magnifiques qui ont été élaborés par vos ingénieurs et par vos stratèges, Bizerte ne sera pas

seulement la première place forte de la Méditerranée, ce sera la base stratégique la meilleure du monde entier ! Ni Gibraltar, ni Malte, ni Chypre, ni Pearl Harbour ne pourront égaler les ressources de Bizerte. Avec les trois aérodromes, la base aéronavale, les bassins de radoub, les installations souterraines anti-atomiques et les ressources de ravitaillement, nous aurons la première base militaire de toute la planète !

— Tout notre avenir est conditionné par l'amitié de la France, reprit-il. Depuis le début du Protectorat, nous avons progressé à pas de géant. En moins d'un demi-siècle, Bizerte est devenue la position-clé du monde libre… Or qu'on le veuille ou non, Bizerte, c'est la Tunisie…

— Une position-clé est généralement un objet de convoitise, insinua Francis. Sans la France, vous ne pourrez pas vous défendre.

— Tout à fait d'accord ! Et c'est ce qui justifie mon action.

— J'en parlais l'autre jour avec ce pauvre Paul Tongay… À propos, vous le connaissiez de longue date, Tongay ?

Un nuage passa sur le front du Tunisien.

— Oui… Il a fait son premier stage d'ingénieur à Tunis, en 1939… Nous étions devenus d'excellents amis.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on l'a assassiné.

— Je me suis moi-même longuement interrogé là-dessus, dit Ben Salem d'une voix sourde. La thèse du crime politique me paraît bien improbable… Tongay était un ami de la Tunisie. Personne ne pouvait lui reprocher quoi que ce soit, et personne ne pouvait avoir intérêt à le faire disparaître. À moins…

Francis ne broncha pas.

— À moins, reprit Ben Salem d'une voix mal assurée, que ce meurtre ne soit qu'une vengeance… Vous l'ignorez sans doute, monsieur Faurel, et ça me navre de vous parler de ces choses… mais Tongay aimait les filles. Et il…

— Tiens ? s'étonna Francis. On m'avait dit qu'il était extrêmement sérieux, au contraire !… Un de mes collègues…

— Oui, je sais, concéda le Tunisien d'un air embarrassé. Les femmes de la Résidence et les Européennes l'ont toujours considéré comme peu empressé vis-à-vis d'elles et c'était vrai. Mais Paul avait des goûts… comment dirais-je, un peu particuliers. Quand il est arrivé en Afrique, il n'avait jamais connu de femmes encore. Il a été initié par des prostituées arabes, et il m'a avoué, par la suite, que les Européennes le laissaient de marbre. Il fréquentait assidûment les maisons indigènes. Les danseuses et les prostituées, c'est sans grande importance. Seulement… s'il faut en croire certaines histoires scabreuses qui circulaient sur son compte, il serait allé jusqu'à séduire des femmes mariées, des Tunisiennes du quartier populaire… C'est toujours dangereux, ces fantaisies-là, très dangereux…

Lorsqu'il prit congé, Francis était assez sceptique. Il ne mettait pas en doute la sincérité de Ben Salem, mais il concevait mal qu'un crime passionnel eût été commis dans des circonstances pareilles, au beau milieu d'une réception officielle de la Résidence.

Non, Ben Salem se fourrait le doigt dans l'œil. La mort de Tongay avait sûrement un sens, une signification beaucoup plus importante…

*

* *

Quand les Anglais veulent bien s'en donner la peine, ils ont un certain goût du faste et du décorum qui les rend capables d'accomplir des miracles.

Pour recevoir ses invités, l'Implacable avait été métamorphosé en véritable palace flottant. Sur toute la largeur du pont, des guirlandes multicolores piquetaient la nuit de mille petites lampes féeriques. Une triple rangée de palmiers en pot délimitait, contre la tourelle de tribord, une sorte de salon de plein air, avec orchestre de jazz, bar et piste de danse.

Avant d'organiser sa petite fête, le commandant du navire avait évidemment sondé l'amiral. Mais justement, pour bien montrer que les attentats n'ébranlaient pas le moral des Français, Lacau avait insisté pour que rien ne fût modifié au programme. Il fallait opposer au chantage des terroristes un sang-froid imperturbable…

Les invités qui se pressaient sur le pont du porte-avions étaient à peu près les mêmes que ceux qui avaient assisté à la soirée de la Résidence. Et la nuit étoilée, la brise nocturne, le cadre imposant du gigantesque vaisseau ajoutaient beaucoup de charme à la fête.

Arrivé à bord avec le premier contingent d'invités, Coplan se baladait d'un air insouciant le long des palmiers en pot. Il avait prétexté un déplacement professionnel pour échapper à l'emprise de miss Helen, et il lui avait donné rendez-vous directement à bord, vers onze heures.

En attendant, il put surveiller discrètement l'assistance. Il remarqua Sam Polk qui s'était naturellement installé au bar dès le début des festivités ; et le whisky du commandant Barchester en prenait un sérieux coup… Mais le grand Américain rieur et soiffeur n'avait pas adressé une seule fois la parole au lieutenant Davis, l'attaché naval du Pacte Atlantique. Et Davis, de même, avait traité Polk en parfait inconnu. Les deux Amerloques, par une sorte d'entente tacite, s'ignoraient…

Lacau, Ben Salem et Georges Wilmet, le délégué du gouvernement, discutaient près du bar avec deux officiers de l'Implacable. La conversation devait rouler sur des questions maritimes, car l'un des officiers du bord n'arrêtait pas de faire des gestes qui, de toute évidence, expliquaient des manœuvres de combat. L'Anglais montrait les canons pompom de la tourelle, le poste de télépointage de bâbord, les grues, et il esquissait avec ses deux mains le mécanisme de catapultage d'un chasseur du bord…

Un peu avant onze heures, Helen fit son apparition et Francis dut s'occuper d'elle.

Il commença par la complimenter sur sa toilette.

— Ravissante ! dit-il… Si Sophia Loren vous voyait, elle pâlirait de jalousie.

L'ensemble qu'elle portait était d'ailleurs un chef-d'œuvre. Corselet de mousseline blanche avec un drapé sur les seins, jupe longue avec un plissé soleil d'une légèreté céleste.

— Je l'ai mise pour toi, Johnny, dit-elle. Ça vient de Paris, comme toi !

— Tu es un ange ! Dansons…

Tandis qu'ils évoluaient sur la piste, elle ondulait contre lui comme une chatte amoureuse. Et, chaque fois qu'elle ployait son corps souple pour rendre plus langoureux encore ce tango qui l'était déjà pas mal, son corselet bâillait sournoisement, laissant voir davantage la naissance de ses seins gonflés de volupté, ces seins parfaits qu'un sillon d'ombre rendait velouteux et palpitants.

Avec ça sous le nez, et ce corps ensorcelant dont il pouvait percevoir le chaud relief à travers la mousseline, Francis avait la sensation de danser en pleine mer avec une sirène nue.

Il en eut une bouffée d'émoi.

Évidemment, elle ne voulut pas le lâcher et ils dansèrent encore.

— Tu sais, chuchota-t-elle soudain à son oreille, j'ai fait quelque chose qui te fera plaisir, je pense. Tu voulais savoir des détails sur le métier de Sam Polk, n'est-ce pas ?

— Oui et non, dit-il un peu furieux d'avoir été percé à jour. Je sais qu'il vend de l'acier, et comme je suis entrepreneur, ça peut m'intéresser.

— C'est exact, il vend de l'acier. Des poutrelles, des machines, des foreuses et des tas de choses dans le genre. Il a un avion personnel qui a été mis à sa disposition par son trust pour prospecter tout le nord de l'Afrique. Il se promène partout, de Casa à Tripoli, mais son quartier général est à Tunis, et il a une secrétaire à Alger. Il gagne beaucoup d'argent, paraît-il…

— Je lui demanderai ses prix courants, dit Francis, mi-sérieux mi-blagueur.

Puis, pour changer de conversation, il appuya ses lèvres dans le cou de la fille.

Ce baiser mit le feu aux poudres. Dix minutes plus tard, elle menaçait de se jeter à la mer s'il refusait de la suivre dans un coin quelconque du navire pour la rendre heureuse, là, tout de suite, sous le ciel étoilé.

Ils se glissèrent subrepticement derrière les rangées de palmiers.

— Faisons semblant de partir, lui souffla-t-il. Sinon un matelot va nous envoyer dinguer.

Un peu avant d'atteindre la coupée, ils bifurquèrent vers la droite et ils parvinrent à se faufiler derrière la coupole d'une batterie de D.C.A.

— Merveilleux, soupira -t-elle, impatiente et cherchant à l'enlacer.

Il se dégagea.

— Minute, bébé ! Faut qu'on se cache un peu mieux que ça !… S'agit d'être convenable sur un navire de Sa Majesté…

Partant en avant-garde, il se hasarda entre le blockhaus de la batterie et l'extrême bord du pont.

— Nom de D… ! bougonna-t-il en trébuchant.

Puis il eut un léger sursaut. Il se baissa, tâta l'obstacle. Sa main palpait un corps mou et tiède.

D'instinct, il saisit le poignet de l'homme qui gisait là, dans le noir. Le pouls avait cessé de battre…

CHAPITRE IV

Faisant rapidement demi-tour, Coplan attrapa la main de miss Helen.

— Filons ! dit-il. Nous sommes sur le chemin de ronde, ici…

— Zut ! protesta-t-elle, dépitée.

Il l’entraîna de l’autre côté des palmiers. Il était un peu dégrisé.

Écoute, mon chou, dit-il, c’est complètement loufoque, ce que tu veux faire. Allons plutôt danser… Cette nuit, chez toi, ce sera autrement chouette !

— L’un n’empêche pas l’autre, répliqua-t-elle, nullement résignée.

— J’ai horreur de faire les choses à moitié.

— On peut faire vite et bien…

Un instant déroutée par le changement d’attitude de Coplan, elle reprit vite la situation en main.

— Viens, dit-elle. Je vais te montrer que j’ai raison !… À la sauvette, c’est parfois épatant aussi, je t’assure.

Elle l’obligea à filer avec elle vers l’autre coupole de la D.C.A.

Un peu plus tard, échevelée, les yeux brillants, heureuse, elle voulut à tout prix recommencer à danser. Ils se mêlèrent de nouveau aux couples de la piste… Coplan, sous ses airs insouciants, était aux aguets.

Et puis, au beau milieu d’un blues très nostalgique, un cri s’éleva, suivi de plusieurs appels. Trois secondes plus tard, tous les projecteurs du bord s’allumaient d’un seul coup, inondant l’immense pont d’une clarté presque aussi vive que celle du plein jour. Des ordres jaillirent d’un haut-parleur.

Francis épiait attentivement les invités. La plupart de ceux qu'il connaissait étaient encore là, soit au bar, soit au milieu de la piste.

Le commandant Barchester s'approcha de Lacau. Le commissaire Perret avait déjà reçu la nouvelle.

Personne ne vit passer la civière qui emportait le cadavre. Mais, d'une façon inexplicable, on connut tout de suite l'essentiel du drame : Georges Wilmet, le délégué du gouvernement français à Bizerte, avait été mortellement poignardé au cours de la fête et son cadavre avait été caché derrière une des batteries de D.C.A.

Perret commença immédiatement son enquête.

Comme les invités se servaient mutuellement d'alibi, on ne pouvait pas espérer découvrir grand-chose en les interrogeant. Par ailleurs, personne n'avait remarqué à quel moment Wilmet avait disparu, ni s'il se trouvait seul ou en compagnie quand il s'était écarté de l'aire réservée à la réception.

Lacau et Ben Salem étaient les derniers qui avaient bavardé avec Wilmet, mais ils ne s'étaient pas quittés depuis l'instant où le malheureux politicien s'était éloigné du bar.

Les deux midships de faction à la coupée avaient vu partir plusieurs invités ; naturellement, ils n'avaient pas songé à scruter la tête des partants ! Quant à l'arme du crime, c'était un couteau à cran d'arrêt, un couteau de modèle standard et de fabrication américaine.

Une fois de plus, la fête finissait dans une atmosphère tragique.

Tandis que s'éteignaient les lumières multicolores du porte-avions, les invités descendaient à terre.

— Désolé, Helen, chuchota Francis à sa belle diablesse. Il faut que j'aille avec l'amiral jusqu'à la Résidence. Je te rejoins chez toi, plus tard…

— Oui, d'accord, dit-elle en secouant ses cheveux qui chatoyaient dans la nuit. La mort de Wilmet, dont elle avait dit tant de mal aux quatre coins de la ville, la touchait d'une façon inattendue.

Francis rejoignit rapidement le groupe que formaient Ben Salem, David Polk et quelques autres personnes qui entouraient l'amiral.

Un peu avant d'arriver à la Résidence, Polk, non sans avoir renouvelé ses condoléances à Lacau, prit congé et se dirigea vers sa Chevrolet grise.

Francis, ne sembla prêter aucune attention au départ de l'Américain. Mais trente secondes plus tard, il s'éclipsait à son tour. Par chance, sa voiture était garée à moins de vingt mètres de celle de Polk.

Jusqu'à Tunis, la filature n'offrit guère de difficulté. Il y avait un peu moins de cent kilomètres, et beaucoup de voitures sillonnaient la route. Des tas de gens étaient venus jusqu'à Bizerte pour contempler l'Implacable qui, vu du port accessible au public, constituait un spectacle digne du déplacement.

À Tunis, Polk rangea sa Chevrolet derrière le Palais de Justice et s'en alla à pied vers la Porte de France. Coplan lui emboîta le pas, mais à une distance prudente.

L'Américain bifurqua à droite dans la rue Al Djazira et dès lors Coplan dut se rapprocher, car le dédale des ruelles et des souks de la Médina était un véritable labyrinthe.

Parmi le grouillement des Arabes, sous les voûtes encombrées de marchands, de badauds, de femmes et de gosses, on plongeait en plein dans l'Orient des siècles révolus.

Soudain, juste après avoir dépassé la boutique d'un vendeur de beignets au miel, Polk s'arrêta et frappa à la porte d'une belle demeure arabe.

Coplan, caché dans le renfoncement d'un porche noyé d'ombre, vit disparaître son gibier. Le lourd vantail se referma sur lui sans qu'un visage se fût montré par l'entrebâillement de la porte.

Plus question de retrouver la piste de l'Américain, bien entendu. Quand un type entre dans une bâtisse de ce genre, il peut en ressortir par dix issues différentes, soit par les terrasses, soit par une autre ruelle.

Après quelques minutes d'attente, Coplan quitta sa cachette et, rêveur, passa devant la maison en question.. Le vantail confirmait l'impression d'opulence qui se dégageait de l'imposante demeure ; c'était une de ces portes moyenâgeuses, bardées de ferrures et décorée de gros clous brillants. Au milieu du panneau de bois poli, une lucarne rectangulaire permettait d'examiner les visiteurs avant de les accueillir. Cette lucarne était protégée par un grillage dont les quatre coins s'ornaient de fleurs de bronze, des espèces de nénuphars stylisés.

Francis continua sa route, mais, environ trente mètres plus loin, avisant un porche voûté à l'entrée duquel pendaient une lampe et une enseigne en français, il pénétra dans le couloir et monta les quatre marches qui menaient dans la sale principale de l'établissement.

Les mœurs arabes ont ceci de bien : foncièrement religieuses et très imprégnées de respect envers les traditions morales, elles sont d'une indulgence souveraine envers la prostitution. Les fils d'Allah, qui connaissent bien la nature humaine et qui n'ont sans doute aucun goût particulier pour les refoulements sexuels, ont, de tout temps, réservé une large place à la volupté vénale. Laissez donc les femmes du voisin en paix. Si quelque tentation particulière vous tourmente, les filles spécialisées sont là pour ça…

Sous le plafond bas de ce caboulot, d'épais nuages de fumée stagnaient. Un vieux pickup n'arrêtait pas de moudre pêle-mêle des rengaines françaises et des mélodies arabes chantées par un Tino Rossi égyptien…

Francis parvint à dénicher une place. Le dos au mur, les fesses sur un banc de bois, il s'amusa à observer ce qui se passait autour de lui. On voyait de tout, dans ce caboulot.

Des Arabes et des Nègres de tout poil, des légionnaires, des chasseurs d'Afrique, des gamins au regard effronté, sans parler des filles brunes ou noires qui menaient leurs affaires avec un brio désinvolte.

Il y eut une vive altercation entre un grand nègre au crâne tondu et une moukère qui refusait de le laisser tranquille. Mais tout s'arrangea et le Noir disparut avec la demoiselle derrière une tenture crasseuse.

Ayant bu une gorgée au verre de thé qu'on lui avait servi, Francis alluma une cigarette. Au moment où il éteignait son allumette, trois filles s'amenèrent pour l'assiéger.

Elles ne se défendaient pas trop mal en français, et, en tout cas, elles avaient suffisamment de vocabulaire pour vanter la marchandise qu'elles proposaient.

Bon prince, mais n'oubliant pas de garder ses distances, Coplan paya à boire aux trois filles. Puis, par jeu, il leur demanda ce qu'elles avaient à lui offrir comme nouveauté en matière d'amour.

Elles pouffèrent ; on eût dit trois petites paysannes délurées qui s'amusaient un soir de fête, dans un village perdu. L'une d'elles mit ses bras autour du cou de Francis et lui colla sur la joue un baiser de nourrice qui lui barbouilla le visage de deux grosses taches de rouge à lèvres bien gras.

— Viens, dit-elle en lui clignant de l'œil. Si toi vicieux, nous rigoler un bon coup…

Francis sortit son mouchoir et se nettoya la joue.

— Combien ? demanda-t-il.

— Mille francs et les bouteilles…

— D'accord, mais pas maintenant. Il faut d'abord que je fasse une course dans le voisinage… À propos, pourrais-tu me dire qui habite dans la grosse maison, là, juste à côté du marchand de beignets, celle avec une belle porte et une petite grille ornée de fleurs en bronze…

De nouveau, les trois femmes se marrèrent. Puis, celle qui paraissait la plus loquace des trois, dit en esquissant un petit geste obscène

— Tu vois, moi deviné ! Toi vicieux, très vicieux… Là, pas comme ici… Harem Missi Tongay, là… Petites danseuses à poil, hein ? Petites

Ouleds quatorze ans qui font ça et ça…

Elle mima quelques attitudes extrêmement précises, puis ajouta, sérieuse :

— Mais coûte du pèze, là… Moi, mille francs et les bouteilles. Pas cher, non ?… Et belle, moi. Tu peux voir.

D'autorité, elle empoigna la main de Francis et l'obligea à palper les charmes qu'elle dévoilait avec une franchise et une bonne foi incontestables.

— D'accord ! répéta-t-il… Je reviens dans une demi-heure… Tu peux prendre un verre en attendant.

Il sortit quelques billets, en donna à la fille et en glissa un sous son verre.

Puis, avec un sourire prometteur, il sortit. Ainsi donc, Tongay s'était tout simplement monté un petit harem personnel au cœur même de la Médina ! Il devait avoir un esprit d'organisation bigrement développé, le gars. Mais maintenant qu'il était mort, ça la fichait plutôt mal pour les gens qui l'avalent aidé à mettre cette combine sur pied. Les fournisseurs de ce harem privé devaient être affligés pair la perte d'un client pareil…

Seulement, cette histoire n'en était que plus étrange. Car, pour commencer, elle démolissait l'hypothèse de Ben Salem : si Tongay avait des recruteurs qui engageaient spécialement pour ses plaisirs des danseuses débutantes, il n'avait pas besoin de séduire des femmes mariées. Par conséquent, le crime passionnel, la vengeance du mari bafoué, tout ça ne tenait pas debout. Ensuite, comment expliquer l'intrusion de Sam Polk dans cette affaire ? Pourquoi l'Américain était-il entré là ?

Tout en remuant ces idées, Coplan se promena encore un bon bout de temps dans la Médina.

Mais, finalement, il renonça à son projet. Ce n'était pas le moment de faire une incursion dans le harem de Tongay. Si Polk s'y trouvait, cette visite ne manquerait pas de lui mettre la puce à l'oreille.

Environ une heure plus tard, Francis franchissait au volant de sa voiture le portail du palais arabe où Helen l'attendait.

— Ah ! Te voilà, fit-elle, joyeuse, lorsqu'il pénétra dans le salon aux nombreux divans et aux petites lampes voilées.

— Mince ! dit-il, surpris. Tu as invité le voleur de Bagdad, par hasard ?

— C'est toi mon invité ! Ne suis-je pas belle ainsi ?

Allongée sur un tapis rouge, elle s'était déguisée en fille du désert. Mais son costume était beaucoup plus proche d'un technicolor d'Hollywood, que des traditions mauresques. Un turban doré entourait son front, une gendoura de soie blanche enveloppait sa nudité, ses pieds étaient chaussés de mules d'argent. Seulement, la gandoura ne lui venait qu'à mi-cuisses et avait un décolleté que le Coran n'avait pas dû prévoir, et les mules avaient des hauts talons très minces qui magnifiaient d'une façon terriblement suggestive le galbe de ses longues jambes.

— Comparées à toi, dit-il d'une voix pénétrée, les plus belles filles d'Afrique sont des épouvantails à moineaux. Je ne comprends pas comment un Sam Polk peut s'intéresser aux femmes de la Médina après t'avoir connue…

— Polk ? s'esclaffa-t-elle. Il a horreur des filles indigènes et il aimerait mieux mourir que de coucher avec l'une d'elles… C'est lui-même qui me l'a dit.

— Du bluff…

— Pas du tout, c'est la vérité. A part quelques fantaisies avec les femmes de ses clients, sa secrétaire d'Alger lui suffit largement.

En prononçant ces mots, elle arracha son turban doré et le lança au hasard dans la pièce.

— Et puis zut ! dit-elle. Tu me casses les pieds avec ton Polk. Allonge-toi sur le tapis, je vais te servir à boire…

Elle se redressa d'un mouvement souple qui fit jouer toutes les modulations sublimes de sa chair. Perchée sur ses hauts talons, vêtue

seulement de cette minuscule gandoura qui tranchait sur sa peau brune, elle traversa la pièce en ondulant.

Francis se sentit nettement plus assoiffé encore. Et, pour quelques heures, il rangea à l'arrière-plan de son esprit ce Sam Polk dont le comportement étrange l'intriguait de plus en plus.

Car enfin, si ce marchand d'acier n'allait pas au harem du regretté Tongay pour se divertir avec Les petites Ouleds Naïls, il n'y allait tout de même pas pour leur vendre des bull-dozers ou des blindages inoxydables…

CHAPITRE V

Le lendemain matin, vers les dix heures, Coplan reprit la route de Tunis.

Ayant garé sa voiture dans une petite rue proche de la cathédrale, il remonta à pied vers la Médina.

À cette heure relativement matinale, la ville arabe appartenait aux marchands. Impossible de traverser les souks sans se faire harponner tous les trois mètres par un gueulard qui voulait à tout prix vous vendre des babouches, des poteries, des étoffes ou des chéchias.

Malgré cela, Francis retrouva sans peine la maison qui l'intéressait. Le marchand de beignets, un mégot dans la bouche, agitait avec nonchalance un vieil éventail destiné à ranimer son feu de braises.

Coplan frappa sans hésiter à la porte garnie de clous et de ferrures.

Quelques minutes s'écoulèrent puis la lucarne s'ouvrit.

— Je suis Jean Faurel, un ami de Paul Tongay, annonça-t-il au morceau de visage qui se montrait chichement derrière le grillage.

Le battant s'ouvrit. Coplan entra dans un couloir obscur et frais.

D'un air très naturel, il demanda :

— M. Tongay est-il là ?

L'homme qui avait ouvert la porte, un petit Arabe tout sec, au nez en bec d'aigle et aux joues incroyablement creuses, se mit à proférer des lamentations :

— Sidi Tongay mort, missi… Sidi Tongay tué à Bizerte… Couteau dans le dos, pauvre sidi Tongay…

Il leva les bras d'un air désolé, puis roula des yeux comme pour implorer Allah.

Plus exactement, il roula un œil. Car il était borgne. Coplan le constata lorsqu'il se fut accoutumé à la pénombre de ce corridor.

— Mort ? répéta Francis d'un ton incrédule. Vous voulez dire que Tongay est mort ? Mais qui êtes-vous ?

— Moi, domestique… Farah… Bien connaître Sidi Tongay…

Comme quelqu'un qui tombe des nues, Coplan réclama le plus de détails possible au sujet du meurtre. Puis, interrompant l'Arabe au beau milieu de ses discours volubiles, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Et les femmes ? Les femmes de Sidi Tongay

— Fini…

Et le Musulman se lança de nouveau dans des explications confuses d'où Francis put déduire que les filles allaient partir vers une autre destination ou bien retourner dans les maisons closes d'où elles étaient venues.

Faire allusion à la visite nocturne de Polk, il ne fallait pas y songer. C'était le meilleur moyen de se rendre suspect, et sans profit réel.

Francis manifesta donc son intention de s'en aller. Mais, à cet instant précis, quelqu'un heurta discrètement la porte. Le domestique alla ouvrir sa lucarne, la referma puis ouvrit la porte. Pas très largement. Juste pour laisser passer une indigène voilée qui entra silencieusement, frôla Coplan et disparut à l'intérieur de la maison.

Francis ne cilla pas ; un curieux petit déclic s'était fait quelque part dans les régions lointaines de son esprit. La démarche de cette femme voilée lui disait quelque chose… Mais ce n'était peut-être qu'une illusion, car toutes ces silhouettes anonymes se ressemblent plus ou moins. Et des yeux noirs, on en voit à la pelle dans les rues africaines…

Coplan redescendit en flânant vers la cathédrale.

Après la Porte de France, il tourna à droite. Mais, brusquement, il s'arrêta. Était-ce d'avoir pénétré dans cette maison mystérieuse de la Médina qu'il se sentait tendu, les nerfs à vif, et si réceptif aux impondérables ? Était-ce un avertissement de ce sixième sens qu'il avait parfois de façon si aiguë ?

Il se retourna, promena un rapide regard sur les passants, puis, sans raison apparente, il pivota sur ses talons et se mit à courir à toute vitesse en direction de la mosquée Sidi Barous.

Deux dixièmes de seconde plus tard, il entendit une formidable explosion, puis une autre, pas loin derrière lui. Des cris, et des hurlements éclatèrent, un fracas de vitres, des appels de klaxons…

Deux grenades, lancées par un indigène à vélo, avaient défoncé la façade d'une agence de voyages.

Coplan, qui s'était arrêté, aperçut des blessés qu'on soutenait, puis il vit qu'on alignait sur le trottoir quatre corps apparemment sans vie : une femme vêtue à l'européenne, deux hommes en short et un indigène dont le burnous n'était qu'une énorme tache rouge.

Il fut sur le point d'aller se mêler à la foule qui affluait vers le lieu de l'attentat, mais il changea d'avis et prit la direction de la cathédrale.

Ou bien c'était une coïncidence effarante, ou bien c'était après lui qu'on en avait. Mais quant à savoir la vérité à ce sujet, il ne fallait pas y compter.

En tout cas, les journaux du soir pourraient imprimer, exactement comme au mois d'août : « *Cinq attentats en quarante-huit heures* ». Et les gens d'Europe, étonnés, tourneraient la page sans réaliser le drame, sans chercher à comprendre…

*

* *

Au début de l'après-midi, Coplan téléphona au commissaire Perret. Ce dernier, ignorant à quel point Francis avait été bien placé

pour suivre l'événement, lui raconta en long et en large l'attentat qui avait eu lieu près de la Porte de France.

A-t-on arrêté ce cycliste ? demanda Coplan.

— Non, malheureusement… Une voiture qui l'avait pris en chasse l'a écrasé à la suite d'une fausse manœuvre… On joue de malchance, je vous assure.

— Et l'assassinat de Wilmet ? Vous avez du neuf à ce sujet ?

— Rien…

— D'après vous, commissaire, peut-on établir un lien entre cet assassinat et celui de Tongay ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? maugréa le policier d'un ton bourru. Le seuil lien qu'on puisse établir d'une façon tout à fait sûre, c'est que nous ne savons rigoureusement rien, ni sur le premier meurtre, ni sur le deuxième.

— Bon, bon, grommela Francis, si je vous emmerde, dites-le tout de suite.

— Mais non, mon vieux, se lamenta Pernet sur un ton radouci, je sais bien que vous ne demandiez qu'à m'aider. Seulement, vous comprenez, j'en ai marre, moi. J'ai à peine le temps d'ouvrir un dossier et d'entamer une enquête que ça recommence : je vous le répète, je suis dans le cirage.

Il soupira dans le téléphone, puis conclut :

— L'Implacable lève l'ancre cette nuit et fera une dernière escale à Alger, demain. Je suis fichtrement content de les voir filer avec leur porte-avions, nos amis Anglais. Ce navire nous porte la poisse !

— C'est un stimulant psychologique, commissaire. Je vous avais prévenu, d'ailleurs… Ce navire est un excellent argument de propagande pour les agitateurs…

— Psychologique ou pas, bon débarras ! acheva le policier. Et là-dessus, au revoir. Téléphonez-moi demain. Si j'ai des tuyaux qui peuvent vous intéresser, je vous le ferai savoir de toute manière.

— Merci ! Au revoir, commissaire…

Après cette conversation décevante, Coplan rentra à son hôtel. Un télégramme l'y attendait. De Paris, la direction générale des Travaux Publics lui signalait que le changement de certaines clauses du cahier des charges ne modifiait en rien les modalités de travail convenues.

Francis hocha la tête d'un air satisfait. Du moment que le Vieux était d'accord pour continuer le boulot, il n'y avait rien à redire.

Un second télégramme arriva une demi-heure plus tard :

« *Ministère des Travaux Publics, à Faurel, urgent.*

« *Suite à votre demande, avons vérifié les relevés stop Les Postes A, B et C totalement autonomes stop total du poste B pas encore contrôlé stop continuez vos calculs et remettez prix.* »

En clair, cela voulait dire « *Aucun lien apparent n'a été décelé dans nos dossiers entre Tongay, Wilmet et Sam Polk : la mort de Wiimet n'a pas encore été enregistrée ici ; continuez votre mission et donnez des nouvelles dans la mesure du possible.* »

Ce Sam Polk obsédait Coplan. Il fallait, sans tarder, tourner les projecteurs du côté de ce gars-là.

Un coup de fil à la Résidence permit à Francis de savoir où se trouvait le bureau de Polk à Tunis. C'était au pied du Belvédère, dans un immeuble de l'avenue Albert 1er.

Vingt minutes plus tard, coiffé d'une casquette de chauffeur, Coplan, au volant d'une vénérable Packard de louage, stationnait à quinze mètres de l'immeuble en question. Pendant plus d'une heure, il tripota les pages de sa gazette. À vrai dire, Polk ne recevait pas beaucoup de visiteurs à son bureau !…

Puis, enfin, quelque chose se produisit.

Un Arabe venait de pénétrer dans l'immeuble. Un Arabe très maigre, au nez crochu, aux joues faméliques, avec un œil bousillé par un trachome de vieille date.

Nulle confusion n'était possible : c'était Farah, le domestique indigène du harem de Tongay.

Dix minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Coplan se tortura les méninges pour essayer d'imaginer les rapports qui pouvaient exister entre ce Farah et Polk.

Quand l'Arabe sortit, Coplan replia son journal et mit le moteur de la Packard en marche. Suivre ce personnage donnerait peut-être une indication ?…

Mais, à l'instant où il allait démarrer, la haute stature de Polk apparut. Le géant au teint de brique était visiblement pressé, trop pressé pour remarquer cette voiture de louage.

Changeant ses plans, Francis démarra en douceur et suivit l'Américain. Mais il fut vite déçu. Au premier coin, de rue, Polk montait dans sa Chevrolet, démarrait sec et filait vers l'avenue Garros. Au carrefour de la rue Bab El Khadra, la Chevrolet n'était plus en vue. Volatilisée…

En jurant comme un charretier, Coplan contourna le carrefour et retourna tout droit vers le bureau de Polk. Mais, cette fois, il abandonna sa casquette de chauffeur et entra dans l'immeuble.

Une petite jeune fille au teint pâle était assise dans l'antichambre du bureau. Elle écrivait des adresses sur des enveloppes.

— M. Polk vient de partir, dit-elle.

— Dommage, dit Coplan, contrarié. Je devais le voir et… croyez-vous que je puise l'attendre ici ?

— Oh ; non ! M. Polk est parti à Alger…

— Eh bien, tant pis ! Je reviendrai.

— Voulez-vous me donner votre nom ?

— Inutile… Je ne suis que de passage et ne sais pas quand je pourrai revenir…

Ainsi Polk avait filé à Alger. Or, l'Implacable devait justement faire escale, avant l'aube, à Alger…

En remontant dans la Packard, Francis regretta de ne pas avoir suivi Farah au lieu de Polk.

Mais, après tout, il n'y avait rien de perdu. Retrouver le borgne de la Médina n'était pas une affaire bien compliquée.

Coplan embraya et mena rondement l'antique bagnole jusqu'à la gare ; puis, à pied, il s'enfonça dans le dédale des souks. Arrivé à trente mètres de la boutique du marchand de beignets, il sut qu'il y avait du drame dans l'air.

CHAPITRE VI

Il y avait un attroupement devant le harem de Tongay. Un de ces attroupements arabes : indigènes qui s'invectivent en gesticulant, femmes voilées qui piaillent comme des guenons déchaînées, gamins en gandoura qui crient en se faufilant pour arriver au premier rang, bref, la ruelle était tellement encombrée qu'il n'y avait pas moyen de passer outre.

Francis prit l'attitude désœuvrée du touriste.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à un marchand de fausse bijouterie.

— Aya, maugréa le Tunisien avec une grimace de dégoût… Oune bagarre, qué !…

Des flics indigènes s'amenaient. Ils étaient trois, et ils marchaient d'un pas rapide, la figure mauvaise. Visiblement, on les avait alertés.

Ils commencèrent par disperser à grands coups de gueule cet essaim bourdonnant de curieux qui leur barraient le passage. Et Francis eut le temps d'apercevoir, étendue sur le sol, à quelques mètres de l'échoppe du marchand de beignets, une forme blanche, immobile, qui baignait dans une flaque de sang.

— Ce n'était pas le moment de rester là. Avec leurs yeux de braise, les indigènes sont terriblement observateurs. Et si un nouveau crime venait d'être commis, il était préférable de ne pas s'attarder dans les parages d'une maison où on avait dû voir rôder Coplan à deux ou trois reprises.

Faisant demi-tour, Francis redescendit vers la gare, monta dans la vieille Packard et s'en alla tout droit restituer la bagnole au garagiste de l'avenue Gambetta qui la lui avait louée.

Il rentra à son hôtel, prit une douche, jeta quelques chemises de rechange dans sa valise, s'octroya un verre de gin, puis, après avoir donné une demi-douzaine de coups de téléphone, il attendit l'arrivée du taxi.

*

* *

La montre de Coplan marquait neuf heures moins dix lorsque l'avion, piquant du nez, se prépara à atterrir sur le terrain de Maison-Blanche.

Jetant un coup d'œil par le hublot, Francis distingua vaguement, à droite, au-delà du cap Matifou, Alger-la-Blanche, pareille à une tache crayeuse que la mer n'arrivait pas à effacer.

Au loin, derrière les montagnes, le crépuscule africain commençait à tisser à travers le ciel ses immenses draperies mauves, roses et bleues.

Francis s'étira. Un léger sourire apparut sur ses lèvres. Il n'était pas mécontent, au fond, de revenir faire un tour à Alger. Il aimait cette ville. Et des tas de souvenirs remuaient doucement dans sa mémoire… Les plus récents ne dataient pas de deux ans ! C'était en février… La capture, avec Sam Cowers, du fameux yacht Laguno… Et les gens de la D.S.T. prenant livraison de la fausse baronne de Razovics… (Voir « Signaux dans l'Ombre »)

L'avion toucha terre, roula sur la piste puis s'immobilisa. Dans l'autocar qui menait les passagers vers la ville, Coplan eut le temps de reprendre contact avec la réalité présente et de réfléchir au but de son voyage. Une fois de plus, il pensait à Sam Polk… Pourquoi l'étrange businessman américain tenait-il à se trouver à Alger en même temps que l'Implacable ? S'il agissait de la sorte, c'est qu'il avait une raison. Une raison que Francis aurait fichtrement aimé connaître. C'était d'ailleurs dans cette intention qu'il s'était embarqué pour Alger.

Il débarqua au coin du boulevard Carnot et de la rue de l'Industrie, juste devant l'hôtel de l'Oasis dont la façade dresse ses arcades face à

la mer.

L'employé de la réception feuilleta un moment son registre avant de répondre :

En effet… Une chambre a été réservée au nom de M. Faurel… On va vous y conduire immédiatement…

Au coup de sonnette de l'employé, un garçon d'une vingtaine d'années s'amena. Il salua Francis en soulevant sa chéchia, puis il empoigna la clé que lui tendait l'employé.

— Par ici, monsieur, dit-il à Coplan en lui prenant sa valise.

Jolie chambre. Au troisième étage, avec vue sur la mer. La fenêtre s'ouvrait juste au-dessus du premier « S » de l'enseigne qui courait d'un bout à l'autre de la façade « Hôtel de l'Oasis ».

Francis jeta négligemment sur la petite table quelques lettres et deux ou trois documents qui, aux yeux des curieux éventuels, attesteraient qu'il était bien l'entrepreneur Jean Faurel.

Ensuite, il s'en alla dîner en ville, dans un restaurant qu'il connaissait.

En attendant d'être servi, il fit un tour au sous-sol de l'établissement. La téléphoniste n'avait pas le genre pin-up et il n'y avait pas lieu de lui faire de l'œil.. Coplan se contenta de lui demander la communication avec Tunis, puis il s'enferma dans la cabine.

Enfin, à l'autre bout du fil, la voix du commissaire Perret se fit entendre :

— Je vous écoute…

— Bonsoir, commissaire. Ici, Faurel…

— Sans blague, vous êtes à Alger ?

— Oui. J'ai essayé en vain de vous atteindre avant de prendre l'avion…

— Précisément, j'étais très occupé. Dommage que vous ne soyez pas ici… J'ai des nouvelles de votre collègue Tongay…

— Allez-y, mais n’oubliez pas que je vous appelle d’une cabine publique… À propos, notez que je suis à l’Hôtel de l’Oasis…

— Je note… Et je résume les nouvelles : la police a été appelée à la Médina à la suite d’une rixe entre indigènes. Naturellement, comme toutes ces histoires, pas moyen de savoir ce qui s’est passé. Bilan, un mort. Nous n’avons pas l’assassin, nous n’avons que la victime et le poignard qui lui a percé le cœur… Mais c’est ici que l’affaire se corse. Ce mort était employé comme domestique dans une maison meublée dont le locataire n’était autre que Tongay…

Coplan fronça les sourcils. En ayant soin de contrôler sa voix, il demanda :

— Vous n’avez pas le signalement de ce domestique ?

— Comment, son signalement ?

— Il ne s’agit pas d’un borgne, par hasard ?

Il y eut un silence, puis le commissaire bougonna :

— Vous en savez des choses, dites donc… Oui, ce Farah était borgne. Mais du diable si je…

— Bon, inutile de vous casser la tête, coupa Francis. Et merci du renseignement. Bonne nuit !

Sur quoi, sans laisser au policier le loisir de reprendre la parole, il raccrocha.

Ainsi donc, après sa visite à Sam Polk, le gardien du harem de Tongay s’était fait poignarder…

Tout en dégustant de fort bon appétit les choses succulentes qu’on lui servit, Coplan médita longuement. La mort de Farah était une confirmation. Elle n’apportait aucune lueur notable dans les ténèbres épaisses de ce problème, mais elle confirmait que la piste de l’Américain Polk était bonne.

Assez satisfait, Francis rentra à son hôtel et se coucha.

Le lendemain matin, lorsqu’il ouvrit les persiennes pour respirer une large bolée d’air frais, il put contempler l’Implacable, immobile

et majestueux, ancré entre la jetée Nord et le môle El Djefna.

L'immense plate-forme du porte-avions, avec ses trois barrières de sécurité, faisait songer à un court de tennis géant. Le soleil du matin collait de petites ombres mouvantes aux trousses des matelots qui allaient et venaient le long de la tourelle de tribord. À l'arrière, le plateau de l'ascenseur, bloqué à un mètre de dénivellation, supportait un petit avion de chasse autour duquel s'affairaient quelques mécanos.

Francis ne put s'empêcher de penser que le spectacle eût été bien plus impressionnant encore si le commandant Barchester avait aligné sur le pont les 72 avions qui, ailes repliées, dormaient dans les flancs du navire colossal…

Vers onze heures, Coplan quitta le bar de la rue d'Isly d'où il avait épié pendant plus d'une heure le bureau de Polk. Tout en sirotant son Cinzano glacé, il avait pu suivre les allées et venues des gens qui fréquentaient la succursale algéroise de la Pittsburgh Steel Corporation. Aucun visage connu là-dedans. Mais le moment était venu de risquer un atout, car il ne fallait pas laisser à Polk le temps de calculer trop minutieusement la valeur des cartes qu'il tenait dans sa main.

— Je suis de passage à Alger, dit-il à la blonde secrétaire qui s'était levée pour l'accueillir dès son entrée dans le bureau. Je voudrais avoir un entretien avec M. Polk au sujet d'une fourniture de matériel…

— Certainement, monsieur, dit la fille. Puis-je vous demander d'écrire votre nom et votre adresse sur cette feuille ?…

Avec un gracieux sourire, elle prit un bloc sur sa table, en détacha un feuillet et le tendit à Coplan.

Francis écrivit simplement : « Faurel, entrepreneur, Paris. »

— Un instant, je vous prie, dit la fille.

Elle traversa la petite pièce d'un pas très élégant, frappa à une porte et disparut dans la pièce voisine.

Belle môme, la copine de Polk.. Américaine., visiblement. Ces épaules droites, ce buste arrogant, ces longues jambes à la fois pleines et fuselées, et ce ravissant visage dénué de toute expression, c'était du made in U.S.A.

tout compte fait, le Polk n'avait pas tort de se limiter à sa secrétaire. (Si, du moins, les renseignements fournis par Helen étaient justes).

La blonde revint.

— Voulez-vous me suivre ? dit-elle en rééditant son gracieux sourire commercial.

Debout derrière sa table de travail, Polk, mal peigné selon son habitude, était plus rougeaud que jamais. Sur le revers de son veston de flanelle grise, Coplan remarqua deux cheveux blonds. Il avait dû serrer sa secrétaire d'un peu trop près.

— Enchanté de vous voir, monsieur Faurel, dit-il en tendant une énorme patte.

Ce *shake-hand* permit à Francis d'évaluer la force physique de ce géant.

— Je suppose, reprit-il, que vous n'êtes pas venu spécialement à Alger pour me voir ?

Mais… si, dit Coplan. Nos deux dernières rencontres ne se prêtaient guère à une conversation sérieuse et…

Le rire fracassant de Polk retentit.

— Ah ! oui, ça c'est vrai ! reconnut-il. Avec Hellen Asfield sur le dos, plus moyen de s'occuper d'autre chose que d'elle, hein !… Quelle fille terrible, non ?…

D'un geste, il invita Francis à s'asseoir puis il se carra dans son fauteuil à pivot.

— J'ai appris, monsieur Faurel, que le gouvernement vous avait confié une partie des travaux du nouvel aéroport de Bizerte…

— Écoutez, Polk, dit Coplan d’une voix assez sèche, je ne suis pas venu vous voir pour acheter de l’acier. Je tiens à ma peau, figurez-vous ! Et avant de m’installer à Bizerte, je veux éclaircir deux mystères : la mort de Paul Tongay et la mort de Wilmet… Deux Français assassinés en l’espace de quarante-huit heures, c’est beaucoup. Et deux techniciens attachés aux travaux de Bizerte, ça fait une coïncidence fâcheuse. Je ne désire pas être le troisième, vous me comprenez ?

Toute trace d’hilarité avait disparu du visage lourd de l’Américain. Les mâchoires serrées ; l’œil dur, il considérait Coplan sans broncher.

Francis reprit :

— J’espère que vous savez pourquoi je suis venu vous voir, vous, à ce sujet ?

— Non, monsieur Faurel, je ne… Mais vous, allez me l’expliquer, sans aucun doute. Je vois bien, à votre physionomie que vous avez des choses précises à me dire. Est-ce que je me trompe ?

— Absolument pas. Et j’irai droit au but, car j’ai une nouvelle à vous annoncer. Un quart d’heure après vous avoir rendu visite dans votre bureau de l’avenue Albert 1er, à Tunis, le nommé Farah s’est fait poignarder à mort par un inconnu.

Polk resta sans réaction. Pas un muscle de son visage impénétrable n’avait bougé.

— Continuez, dit-il.

— Le soir même de l’assassinat de Wilmet à bord de l’Implacable, vous vous êtes rendu dans la Médina et vous êtes entré dans une maison d’un genre un peu spécial. Cette maison, c’était Paul Tongay qui la louait, et, suprême hasard, Farah était domestique dans cette boîte à femmes…

— Policier, hein ? fit Polk, la voix cassante.

— Non. Mais je ne désire pas suivre le même chemin que Tongay et Wilmet.

Coplan dévisagea l’Américain. Celui-ci, soutenant ce regard sans manifester le moindre trouble, articula avec une lenteur voulue.

— Que voulez-vous savoir exactement, monsieur Faurel ?

— Je veux connaître votre rôle dans cette combine…

Polk hocha lentement la tête. Puis, tirant son étui à cigarettes, il le tendit, ouvert, à Francis.

— Non, merci, dit Coplan.

L’Américain prit une cigarette, referma son étui, sortit son briquet, puis, tout en allumant, il prononça du coin de la bouche :

Dangereux, monsieur Faurel… très dangereux par ici, la curiosité… Je vous mets en garde, à titre d’ami…

Il souffla sur la flamme de son briquet, le déposa sur son bureau.

Je vais vous dire ce qui se passe, monsieur Faurel, commença-t-il. Mais… entre nous, hein ?… C’est confidentiel et… permettez que je vérifie si cette porte est bien fermée…

Il se leva, contourna son bureau, marcha vers la porte de communication, mais, exécutant soudain une brusque volte, il fit un pas vers Coplan et lui balança dans la nuque une formidable droite qui aurait pu tuer un mammouth si elle avait atteint sa destination.

Francis, au centième de seconde, s’était flanqué en bas de sa chaise.

Les mains au tapis, comme un coureur sur la ligne de départ, il se projeta vers Polk dans une détente de tous ses muscles et il le gratifia d’un terrible coup de tête au creux de l’estomac. Contre toute attente, Polk encaissa le coup de boutoir sans chanceler. Il abattit ses deux poings, avec violence, sur le crâne de Francis ; mais celui-ci avait prévu la riposte et les poings de Polk ne touchèrent leur cible qu’en fin de course, car Coplan, avec l’instinct des judokas, avait donné à tout son corps le plus de mou possible. Il appliqua promptement une prise autour des tibias de l’Américain et le fit culbuter d’un coup d’épaule.

La chaise, heurtée au passage, vola contre une armoire métallique.

Polk était un véritable athlète, et, malheureusement, il n'était pas novice en matière de judo. Il exécuta un roulé impeccable, se redressa d'un bond, s'appuya des deux mains à son bureau et fonça.

Coplan, avec une présence d'esprit saisissante, empoigna la chaise et l'interposa entre lui et son adversaire. Les deux hommes et la chaise valsèrent brutalement contre l'armoire métallique, qui fit un « bang ! » retentissant. Mais Francis avait de nouveau l'avantage ! Il plia sa jambe droite et enfonça un violent coup de rotule dans le ventre de Polk. Pâle de rage, l'Américain resta deux secondes à vaciller ; il avait de la peine à récupérer son souffle.

Au moment où Coplan allait repartir à l'attaque, la porte s'ouvrit derrière lui. Il se retourna, mais trop tard. Un Arabe au faciès sournois, coiffé d'un énorme turban rouge, rabattait sauvagement son poing armé d'une matraque de caoutchouc.

Touché à la tête malgré son réflexe, Coplan trébucha. Des larmes traversées de flammes rouges et noires lui brouillaient la vue. Il parvint néanmoins à éviter le poing de Polk, mais il fut obligé de fermer un instant les yeux à cause de la douleur qui lui vrillait le crâne. La matraque cogna une deuxième fois. Et, dans la tête de Coplan, la douleur, brusquement, éclata comme une fusée qui s'épanouit en plein ciel. Les flammes rouges s'éteignirent d'un seul, coup et il n'y eut plus que du noir, puis plus rien…

CHAPITRE VII

Coplan flottait entre le rêve et le réel comme un bouchon entre deux eaux. Il n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison on l'avait renvoyé à la petite école. Et, confusément, cette injustice flagrante le vexait. Car enfin, il y avait belle lurette qu'il avait cessé d'être un gosse et…

Il ouvrit brusquement les yeux.

Combien de temps était-il resté dans les nuages ? Un bon moment, pas de doute. Il se tâta le crâne avec prudence et constata que la douleur ne revenait que quand il touchait l'endroit où la matraque de l'Arabe s'était abattue pour la seconde fois.

Dehors, c'était encore le plein jour. À travers les barreaux de la lucarne, on voyait le ciel bleu où vibraient les fraîches clartés du printemps africain.

L'oreille tendue, Francis écouta la rumeur extérieure.

Il comprit tout à coup pourquoi il avait rêvé qu'il se trouvait ramené dans la classe de son enfance : les bruits qui lui parvenaient du dehors avaient ce bourdonnement sourd et continu que font des écoliers et qu'on entend quand on passe dans des parages d'une école à l'heure de la récréation.

Pas de doute, c'était la rumeur vivante de la Kasbah !… Ces voix gutturales, ces pépiements de gamines, ces appels familiers des marchands…

Sam Polk avait donc trouvé le moyen de le transporter depuis le bureau de la rue d'Isly jusque dans le quartier indigène. Un homme qui avait de la ressource, en somme. Et du personnel à sa disposition…

Très calme, Coplan se remit debout. Une première inspection des lieux lui confirma qu'il était bel et bien prisonnier. Enfermé à l'étage supérieur d'une vieille masure de la Kasbah.

C'était évidemment intéressant : Sam Polk était un singulier businessman. À part cela, se trouver bouclé dans cette geôle, à la merci de l'ennemi, manquait de saveur.

Les barreaux de la fenêtre étaient d'une solidité à toute épreuve. Quant à la porte, inutile d'insister ; elle était peut-être vieille, elle l'était même indubitablement, mais d'une robustesse inattaquable. C'est même une des caractéristiques de ce bois de cèdre : plus ça vieillit, plus ça tient. Ce panneau de trois ou quatre doigts d'épaisseur valait le blindage d'une chambre forte.

Francis tourna un moment dans la pièce.

Ce qui était significatif, c'était le fait de pouvoir, jusqu'à nouvel ordre, se compter au nombre des vivants. On pouvait en déduire que Polk avait l'intention de procéder, dans un proche avenir, à un contre-interrogatoire. La perspicacité du dénommé Faurel devait l'intriguer.

Autre détail, on avait laissé au prisonnier tous ses objets personnels, y compris son argent et ses papiers d'identité. À première vue, c'était plutôt anormal.

Estimant qu'il avait largement de quoi réfléchir, Francis alla s'appuyer au mur, devant la fenêtre, et contempla le ciel. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de minutes qu'il examina ; les sourcils froncés, les bords de la lucarne. À deux ou trois endroits, la muraille de ce taudis révélait son grand âge : un certain délabrement qui se traduisait par quelques plaques lépreuses, des zones d'effritement de l'argile séchée.

Assez négligemment, Francis alla pêcher dans sa poche une pièce de cent sous. Puis, sans forcer, en faisant le moins de bruit possible, il se mit à gratter au moyen du tranchant de la pièce la matière friable du mur. Juste à la base du premier barreau.

Le résultat s'avéra tout de suite des plus encourageant. Il n'y avait qu'à continuer…

Avec un peu de temps, un certain espoir était permis.

De toute manière, autant faire ça qu'autre chose.

Aussi tenace et aussi laborieux qu'une fourmi, Francis se consacra tout entier à son travail. Mine de rien, ce raclage persistant était efficace. Le premier barreau se mit bientôt à bouger. Coplan regarda sa montre : cinquante-cinq minutes.

Il hésita.

De combien de temps disposait-il encore ? Quittant la fenêtre, il se mit à tambouriner des deux poings contre la porte.

Rien.

Il fallait donc risquer le paquet. Il retourna à la fenêtre et attaqua le second barreau.

De temps à autre, il jetait un bref coup d'œil vers sa montre. Pour desceller complètement les deux barreaux, il fallait compter au moins une heure et demie…

Quand la première barre céda, Francis la replaça soigneusement dans ses alvéoles.

Achever la seconde n'était plus qu'une question de minutes : elle bougeait presque librement.

À cet instant, une clé tourna dans la serrure.

Rapide comme l'éclair, Francis traversa la pièce et alla se poster contre le mur de manière à se trouver juste devant l'entrebâillement de la porte.

Le panneau s'écarta, mais d'une dizaine de centimètres à peine. Une chaîne énorme empêchait la porte de s'ouvrir davantage.

— À boire, gémit Coplan. Pour l'amour du ciel, donnez-moi à boire… Je crève de soif…

Le visage qui se montrait n'était autre que celui de l'Arabe à la matraque. Il y avait, dans les traits boursouflés de cette face olivâtre,

quelque chose de sournois et de lâche qui ne s'oubliait pas facilement.

— À boire, répéta Coplan d'une voix geignarde.

Un sourire huileux glissa sur les grosses lèvres de l'immonde type. Il avait l'air de jouir de la souffrance qu'il lisait dans les yeux et sur la figure de son prisonnier. Effectivement, Francis transpirait, mais la soif n'y était pour rien.

— Toi rester bien tranquille, bougonna le sadique. Faut pas boire quand on a chaud…

Coplan poussa la comédie jusqu'à essayer de glisser son pied dans l'entrebâillement de la porte. Mais l'autre lui flanqua un coup de godasse sur la cheville.

— Toi rester bien tranquille, répéta-t-il. Il s'esclaffa, puis ajouta :

— Ce soir, mossieur Polk bien rafraîchir toi…

Et il claqua violemment le panneau.

L'oreille collée contre la porte, Coplan entendit le type qui descendait les escaliers de pierre.

— Toi, mon bonhomme, grommela-t-il entre ses dents serrées, tu, me le payeras cher si jamais on se rencontre…

Il ne reprit pas tout de suite son travail. Il fallait laisser passer quelques minutes, le temps que ce sinistre copain de Polk pût quitter la maison. Sans doute allait-il retrouver Polk pour lui dire que sa petite visite d'inspection avait été tout à fait rassurante…

Enfin le silence revint dans la bicoque et Francis se remit à gratter avec un zèle redoublé l'argile de la lucarne.

Un quart d'heure plus tard, le second barreau d'acier cédait à son tour. Francis s'accorda trente secondes pour reprendre son haleine et dompter les battements trop rapides de son cœur. Et alors, en deux tractions successives, il ôta les barres d'acier, les déposa contre le mur, agrippa le bord de la lucarne et opéra un prompt rétablissement. Il était libre ! Pas encore, mais sa situation s'était nettement améliorée.

C’était bien ça : il se trouvait sur la terrasse supérieure d’une maison de la Kasbah…

Circonspect, il examina les alentours. En direction du nord, il reconnut les bâtiments de la prison civile. Il était donc préférable de s’orienter du côté opposé, vers le cœur de la cité indigène.

À quatre pattes, les sens aux aguets, il progressa vers le bord du toit. Arrivé au bout de la terrasse, il risqua un bref regard. Sur une plate-forme étroite, en contrebas, deux Arabes accroupis jouaient au dominos.

Des gardiens ? Probablement… Et leur présence en cet endroit semblait démontrer que c’était bien la seule issue du côté des toits.

Après un petit calcul, Francis opta pour la manœuvre qui lui paraissait la plus judicieuse. Lentement, silencieusement, il se glissa vers la droite. D’un bond prodigieux, il se catapulta sur la petite plate-forme et, profitant de son élan, il bondit sur le premier des deux joueurs de dominos qu’il projeta de toutes ses forces en avant. L’Arabe, littéralement soulevé, alla percuter comme un projectile la poitrine de son partenaire. Les deux indigènes valsèrent à plus d’un mètre, dans un fouillis de djellabas entortillées.

Sans écouter leurs vociférations, Francis s’élança vers un escalier sombre qui s’amorçait à l’extrémité de la plate-forme. Il s’en fallut de peu qu’il ne se rompe le cou sur les degrés de pierre ! Un véritable four, cet escalier ! Mais cette redoutable obscurité le sauva : une vieille Mauresque voilée qui grimpait vers la terrasse ne le vit pas et ne put donner l’alerte. Elle eut tout juste le temps de pousser un glapissement aigu et se retrouva au pied de l’escalier, les fesses sur le sol, toutes ses voilures blanches rabattues sur sa figure.

En débouchant dans la ruelle, Coplan ne perdit pas une fraction de seconde. Il savait que les deux joueurs de dominos allaient le prendre en chasse. Effectivement, en se retournant avant de virer au premier coin, il aperçut les deux zèbres qui s’amenaient à toutes pompés et gagnaient du terrain.

Francis se faufila dans l'échoppe d'un marchand de colifichets, empoigna une de ces perches auxquelles sont suspendus des tas de trucs : robes, gandouras, djellabas, turbans, etc…

Au moment où ses deux antagonistes arrivaient, il leur balança tout l'étalage sur la tête, puis détala.

Au triple galop, il atteignit la limite de la Kasbah.

*

* *

Après un bain et un double-scotch au bar de son hôtel, Coplan constata qu'il était dans une forme acceptable. Même la trace du coup de matraque n'était plus trop douloureuse…

L'horloge du bar marquait six heures et quelques minutes.

La première chose à faire, c'était de retrouver Polk. L'Américain devait se tenir sur ses gardes et on pouvait parier qu'il allait mettre tout en œuvre pour récupérer son prisonnier disparu.

Coplan médita ce nouveau problème : prévoir les réactions de la bête en tenant compte de ses habitudes et de sa psychologie, puis prendre un raccourci pour la surprendre sans se placer dans son vent.

Francis appela d'un petit signe de tête le barman qui nettoyait des verres à l'autre bout de son comptoir.

— Voulez-vous me demander ce numéro ? demanda-t-il en griffonnant sur un morceau de papier le numéro du bureau de Polk… Ne dites pas qui vous êtes ni d'où vous téléphonez. Je désire simplement savoir si ce bureau est encore ouvert à cette heure.

— Certainement, acquiesça le barman sans sourciller.

Il devait être habitué aux requêtes parfois bizarres de la clientèle.

— Vous êtes bien le 258-33 ? s'enquit-il quand une voix répondit à l'autre bout du fil.

Coplan, qui s'était approché de l'appareil, reconnut la voix de la secrétaire de Polk. Elle disait :

— Oui, le 258-33, la Pittsburgh Steel Corporation.

— Vos bureaux ferment à quelle heure ? questionna le barman, en tournant les yeux vers Coplan.

— À dix-huit heures trente… De quoi s'agit-il, je vous prie ?

Francis arracha le combiné des mains du barman.

— Pourrais-je avoir un entretien avec le directeur ? demanda-t-il en déformant subtilement sa voix et sa prononciation.

— Aujourd'hui ? fit la secrétaire étonnée.

— Oui, si possible. J'arrive de Dakar et je reprends l'avion demain pour Marseille.

— Je regrette infiniment, monsieur, mais notre directeur est lui-même en voyage et il ne rentrera pas avant quatre ou cinq jours… Puis-je connaître votre nom ?

— Si c'est comme ça, je vous écrirai, dit Coplan. Excusez-moi de vous avoir dérangée.

Puis-je vous demander votre…

Francis raccrocha.

L'horloge du bar marquait à présent six heures vingt.

Coplan posa un billet de mille francs sur le comptoir et salua d'un petit geste de la main le barman dont les yeux brillaient de satisfaction.

La rue d'Isly n'était pas loin. Quelques minutes plus tard, Francis, mêlé à la foule, surveillait les abords du bureau de la Pittsburgh Steel.

La vive animation qui régnait à cette heure au centre d'Alger facilitait grandement le travail. On avait toutes les chances de passer inaperçu dans le flot incessant des gens qui allaient et venaient.

À sept heures moins dix, Francis vit sortir la secrétaire de Polk. Elle était seule. De sa démarche élégante et souple, elle remonta vers la rue Michelet. Les hommes se retournaient sur son passage, mais elle avançait sans manifester le moindre intérêt pour ce qui

l'entourait. Devant l'Université, un groupe d'étudiants lui lança des compliments à la fois goguenards et précis qui passèrent sur elle sans même la frôler.

Son attitude hautaine était une excellente garantie pour Coplan. Il put suivre sa proie sans aucune crainte, car elle ne regardait ni à droite ni à gauche, ni derrière elle.

Ils arrivèrent ainsi dans une très jolie avenue que Francis ne connaissait pas, en bordure du Parc Saint-Saëns. Et la blonde entra dans une maison toute blanche, de construction récente, une de ces nouvelles maisons de rapport où les appartements meublés coûtent très cher et sont de préférence loués à des étrangers.

Francis alla se poster sur le trottoir d'en face pour surveiller la façade de l'immeuble. Le dos tourné, il consultait avec conviction l'Indicateur Touristique qu'il tenait dans ses mains. Un petit miroir de poche lui renvoyait l'image de la maison blanche. Et il aperçut, au cinquième étage, la blonde qui ouvrait une fenêtre pour aérer l'appartement.

Elle resta un moment à la fenêtre pour contempler la mer, puis elle disparut.

Coplan revint sur ses pas. Dans le hall de l'immeuble, la boîte aux lettres du cinquième étage portait le nom suivant : Jœl M. Dean.

Trente secondes plus tard, l'ascenseur déposait Francis sur le palier du cinquième. Impossible de se tromper d'adresse, il n'y avait qu'un appartement par étage.

Francis donna un petit coup de sonnette impératif. Collé tout contre la porte, il était prêt à l'action. Mais la porte ne s'ouvrit pas. À travers l'huis, la blonde demanda :

— Qui est là ?

— Un télégramme pour Mlle Dean…

Le verrou glissa, puis la porte s'ouvrit, mais à peine ; juste de quoi laisser passer une jolie main aux longs doigts déliés, aux ongles vernis de rose pâle.

— Donnez, je vous prie, dit-elle sans se montrer. Je suis à ma toilette et je ne…

D’une pression très ferme mais sans brutalité, Francis repoussa le battant et se glissa rapidement dans la pièce.

— Du calme, gronda-t-il à mi-voix en sortant son G.P. et en le braquant sur la femme.

Elle n’était nullement apeurée.. Mais, stupéfaite, elle écarquillait les yeux en dévisageant Francis. De la main gauche, elle tenait contre sa nudité une serviette éponge qui, à vrai dire était beaucoup trop petite pour voiler toute l’étendue de sa beauté.

— Vous ? articula-t-elle d’une voix interdite… Que me voulez-vous ?…

Francis referma très doucement la porte dans son dos.

Surtout, dit-il, ne vous affolez pas. Je désire simplement vous poser quelques questions au sujet de votre…, directeur. Reculez… Asseyez-vous là, sur ce divan…

Elle obtempéra, tout en essayant de mieux ajuster la serviette qui sauvegardait de moins en moins sa pudeur, car en voulant cacher ses seins superbes elle dévoilait la blondeur d’un autre attrait.

— Je… vous… le bain va déborder, balbutia-t-elle.

Effectivement, on entendait couler le robinet dans le cabinet de toilette.

— Si ce n’est que ça, dit Francis,

Mais je suis obligé de vous suivre.

La fille hésita. Puis, agitant ses boucles blondes, elle redressa son buste et affecta un air de princesse offensée. Sans se soucier davantage de son visiteur importun, elle se dirigea vers la salle de bains.

Francis ne put réprimer un sourire. Le métier vous place parfois dans de drôles de situations, et qui ne sont pas toutes regrettables.

Avec la désinvolture et l'aisance d'une beauté nudiste, la blonde Jœl traversait le studio. Elle continuait à tenir la serviette éponge sur sa poitrine, mais comme Francis marchait derrière elle…

Grimpez dans votre baignoire, commanda-t-il lorsqu'elle eut arrêté l'arrivée d'eau.

La fille se retourna, toisa Coplan, puis, rejetant négligemment sa serviette, elle resta un instant plantée devant lui, la bouche crispée de défi, pareille à une statue vivante que la lumière de fin d'après-midi modelait avec une complaisance tendre et voluptueuse.

— Vous valez certainement le coup d'œil, murmura ironiquement Francis qui faisait un effort réel pour dissimuler l'effet que produisait sur lui la nudité de la fille. Mais je ne suis pas venu pour ça. Couchez-vous dans votre bain et causons…

La blonde se rendit compte qu'elle ne réussirait pas à neutraliser ce gaillard-là en jouant des armes que Dame Nature lui avait données.

Elle haussa les épaules et enjamba le bord de la baignoire.

— Je vous écoute, dit-elle.

Francis se pencha, saisit le pain de savon qui se trouvait sur le support de porcelaine et le laissa tomber dans l'eau.

— Commençons par troubler l'onde, railla-t-il en souriant.

La fille s'allongea et agita l'eau, qui perdit rapidement sa transparence.

— Parfait, dit Coplan. Et maintenant, dites-moi pour commencer à quelle heure Sam Polk doit venir vous rejoindre ici ?

— Mais…

— Non, trancha Coplan, très sec. Pas de mensonges inutiles ! Je sais que vous êtes la maîtresse de Polk et j'ai tout lieu de penser qu'il ne manquera pas de venir ici pour passer la nuit avec vous. Après son séjour à Bizerte, il doit avoir envie de rattraper le temps perdu… D'ailleurs, je me mets à sa place, si j'ose dire, et je le comprends.

Une légère rougeur colora les joues de Jœl.

— Puisque vous êtes au courant, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre.

— Je vous ai posé une question : à quelle heure doit-il arriver ici ?

— Il ne viendra pas… Et à cause de vous ! Après ce qui s'est passé ce matin, il a quitté Alger et ne rentrera pas avant cinq ou six jours.

— Où est-il parti ?

— Il est retourné à Tunis…

— Soit… Vous allez m'expliquer maintenant de quelles affaires votre patron s'occupe en marge de son activité pour la Pittsburgh Steel.

Sans en avoir l'air, Francis épiait très attentivement les réactions de la fille.

— Je ne saisis pas ce que vous voulez dire, prononça-t-elle en fronçant les sourcils. Sam… enfin M. Polk se consacre entièrement à la firme… De quelle activité en marge parlez-vous ?

Coplan comprit qu'il perdait son temps. Certains indices ne trompent pas ; et Francis avait assez de pénétration pour repérer ces indices, y compris les moins perceptibles. Cette fille ne savait rien.

— Bon, acquiesça-t-il. Je n'insiste pas… Oubliez cette visite et… pardonnez mon indiscrétion.

Couchée dans son bain, elle le regarda sortir du cabinet de toilette. Au moment de franchir la porte, il se retourna :

— Si Polk refuse de me donner les renseignements que je lui ai demandés ce matin, ça lui coûtera cher. Dites-le-lui de ma part… Et dites-lui aussi qu'il a tort de jouer avec le feu.

Il quitta l'appartement.

*

* *

De retour à l'hôtel, Francis appela la Résidence de Bizerte au téléphone. Mais il dut attendre trois quarts d'heure avant d'avoir l'amiral au bout du fil.

— Non, rien de grave, dit-il à Lacau qui avait l'air de s'inquiéter. Un simple renseignement : où puis-je toucher le lieutenant Frank Davis, l'attaché naval américain ?

— Rien de plus facile, puisque vous êtes à Alger ! Davis est resté à bord de l'Implacable pour discuter de certaines choses avec le commandant du porte-avions…

— Ah ! très bien ! Je vais me mettre à sa recherche. Merci.

Si Davis était à Alger, c'était une nouvelle piste à suivre.

Coplan fila vers le port. Mais, en arrivant au môle El Djefna, il eut tout juste le temps de se faufiler derrière le bâtiment de la Compagnie Transatlantique. Là-bas, à moins de trente mètres, un Arabe faisait les cent pas le long du Quai d'Agde. Et Coplan avait reconnu le bonhomme au premier coup, avec son large faciès gras, son turban rouge, ses grosses godasses, c'était l'acolyte de Sam Polk, l'homme à la matraque, le geôlier de la Kasbah…

Que faisait-il en ce lieu, ce bandit ?

CHAPITRE VII

Le soir tombait lentement. Une brume légère venait du large, apportant l'odeur et les bruits de la mer.

Entre les bâtiments du port et les quais, Francis voyait un fragment d'horizon marin qui s'obscurcissait progressivement et passait du bleu au violet foncé.

L'Arabe au turban rouge était toujours là, appuyé avec nonchalance contre un des baraquements du môle. Il fumait sans arrêt, mais il n'en surveillait pas moins avec avidité le mouvement du port.

Coplan commençait à s'impatienter quand une chose bizarre se produisit : le matraqueur au turban rouge venait de se faufiler prestement derrière un camion qui chargeait des barils vides.

Que se passait-il ?

L'explication ne fut pas longue à venir. Un groupe d'officiers de marine s'avançait vers l'escalier de la rampe Magenta. Francis reconnut immédiatement l'uniforme anglais. De toute évidence, une vedette de l'implacable venait d'amener ces marins à terre.

Comme les officiers britanniques marchaient vers l'escalier de pierre qu'il faut escalader pour atteindre le boulevard Carnot, il aperçut parmi eux la longue, silhouette maigre du lieutenant Frank Davis. L'attaché naval américain bavardait avec son voisin de droite... Au moment où le groupe commençait à gravir les degrés de l'escalier, le complice de Polk sortit de sa cachette et prit les marins en filature.

La tournure inattendue des événements procura à Francis un agréable sentiment d'excitation. Les deux hommes qu'il souhaitait le

plus rencontrer… après Sam Polk, bien entendu, se tenaient à quelques mètres de lui !

Francis respira plus largement l'air frais et la senteur maritime. Son cœur battait maintenant à grands coups profonds et réguliers. Pour trouver l'équivalent d'un moment comme celui-ci, il aurait fallu toute la bonne volonté d'une Joe Dean, par exemple. Et encore, ce n'était pas sûr…

La double filature se déroula comme dans un rêve, mais un rêve insolite et rempli de menaces latentes. Frank Davis quitta les marins anglais au coin de la rue Bab Azoun et emprunta, à droite, la rue de Chartres. Ensuite, bifurquant sur la gauche, il coupa la rue de la Lyre et monta ainsi par une petite rue tortueuse jusqu'à la synagogue. Il n'avait pas l'air de se douter qu'il était suivi. Et pourtant, l'homme de main de Sam Polk ne se cassait pas beaucoup la tête pour éviter d'être surpris. Il marchait d'un pas assuré, sans essayer de passer inaperçu parmi la foule des promeneurs.

Cinq minutes plus tard, tout devint encore beaucoup plus limpide. Le lieutenant Davis s'était arrêté à l'entrée d'une ruelle. À gauche, il y avait la porte d'une maison de la Kasbah, juste dans l'axe de l'étroite rue. À droite, l'escalier qui menait vers le prolongement de la ruelle, prolongement très resserré, presque voûté par les maisons en encorbellement.

L'Arabe accosta Frank Davis et lui proposa tranquillement des colliers, puis des cartes postales, puis de la fausse bijouterie qu'il sortait des poches de son vieux manteau.

Coplan vit les deux hommes qui parlementaient. Puis, habitué à ce genre d'exercice, il enregistra un changement dans l'attitude de l'indigène et vit le geste furtif de ce dernier pousser dans la main de Davis : un portefeuille de cuir jaune, apparemment bourré de papiers.

De son coin d'ombre, Coplan dressa un rapide bilan de la situation. Sam Polk et Frank Davis complotaient ensemble et leurs activités concernaient aussi bien l'Algérie que la Tunisie. Le faux marchand au turban rouge faisait office d'agent de liaison.

Quand Davis fit demi-tour pour redescendre dans la ville européenne, Coplan n'hésita pas. Des deux, l'Arabe était momentanément le plus intéressant.

Et la promenade reprit, mais sans Davis. Elle conduisit Francis au bureau de Polk, rue d'Isly. Toutefois, l'indigène n'y resta pas longtemps : il ressortit moins de cinq minutes après son arrivée et prit la direction du haut de la ville.

Ce n'est qu'un peu plus tard que Coplan comprit où ils allaient. Chez Jœl Dean, tout simplement ! Ce qui voulait dire que Polk envoyait un message à sa maîtresse. Ou alors Polk était chez elle et il attendait son spadassin enturbanné…

Comme il était venu dans ce quartier quelques heures auparavant, Coplan avait une idée assez précise de la topographie des lieux et du parti qu'on en pouvait tirer.

À l'instant où il tournait l'angle du Chemin Sidi Brahim, le long du parc Saint-Saëns, l'Arabe eut un brusque haut-le-corps.

— Avance, lui intima Coplan d'une voix sèche. Un mouvement de trop et tu es foutu, compris ?

Le turban rouge comprenait fort bien. Il comprenait d'autant mieux qu'il sentait au creux de ses reins un contact à la fois précis et insistant, le canon d'acier du G.P. de Francis.

— Tourne, dit Coplan… Avance jusqu'aux buissons…

L'obscurité nocturne était imparfaite, mais le sentier était désert.

— Entre dans ce massif, commanda Coplan en poussant délibérément l'indigène dans un bosquet de lauriers. Stop ! Mets-toi à genoux.

Les yeux d'aigle de Francis ne laissaient rien échapper. En s'agenouillant dans l'herbe, l'Arabe esquissa un mouvement comme pour glisser sa main droite dans la poche de son manteau. Il encaissa sur le poignet un coup de crosse d'une brutale sévérité.

— La prochaine fois, tu as deux balles dans la nuque, lui annonça Coplan.

Puis, d’une voix assourdie, et sans laisser au Fils d’Allah le temps de se ressaisir, il le questionna :

— Où est Polk ?

— Bureau… Bureau rue d’Isly…

— Qu’est-ce que tu fais à son service ?

— Jé travaillé pour lui… Jé… je suis domestique. Moi suis responsable dé rien… Lui commander, moi obéir…

— Toi obéir avec une matraque, et mettre les gens en boite dans la Kasbah, hein, salaud ?

Le bonhomme encaissa un nouveau coup de crosse, mais sur le crâne cette fois.

— Qu’est-ce que tu as remis au lieutenant Davis ?

— Portefeuille môssieu Polk avec lettre… Lieutenant donné papier pour Polk et moi porté au bureau…

Ça tenait.

*

* *

À dix heures un quart, Coplan entra dans le bar du Regina et commanda un whisky. Ensuite, il s’enferma dans la cabine téléphonique et forma le numéro 258-33.

La sonnerie tinta un bon bout de temps, mais sans résultat. Coplan raccrocha et décrocha pour refaire le même numéro.

— J’écoute, fit enfin une voix dénuée d’amabilité.

— Polk ?

— Oui. Qui parle ?

— Faurel.

Il y eut un silence, mais Francis entendit le souffle tendu de l’Américain. Polk articula :

— Vous êtes culotté, vous… Mais faites attention, Faurel. Vous vous êtes payé ma tête et vous vous offrez le luxe supplémentaire de me narguer… Soit ! Dieu sait si j'aurais préféré vous épargner. Mais vous êtes trop curieux et vous me gênez. Je ne…

— Taisez-vous, Polk dit Coplan en l'interrompant d'un ton catégorique. Je désire vous voir.. Je suis à deux pas de votre bureau. D'accord ?

Vous…

Il y eut de nouveau un silence. Puis :

— Faurel, je crois que vous vous surestimez. Ça va… Je vous attends dans mon bureau.

— Tout ce que je vous demande, riposta Francis, c'est de ne pas me descendre avant de m'avoir écouté. Ça colle ?

— O. K…

Francis raccrocha et remonta au bar.

Il vida son whisky, paya et sortit. Le bureau de la Pittsburgh Steel était à cent mètres. Il se dirigea de ce côté. Son visage était dur et soucieux, mais personne n'aurait pu y déceler l'ombre d'une crainte quelconque…

Arrivé devant l'immeuble, il s'arrêta. La porte était fermée. Elle ne restait sans doute ouverte qu'aux heures de service de Jœl Dean.

Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres. C'était normal. Le bureau de Polk donnait sur la façade postérieure.

Coplan leva la main, gauche et appuya un coup bref sur la sonnerie, sa main droite étreignait la crosse de son G.P. et il avait l'index sur la détente…

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

Brusquement, la porte s'ouvrit. Aucune lumière n'avait été allumée dans le vestibule.

— Entrez, dit Polk, laconique et glacial.

Il se tenait dans la pénombre, mais Francis vit luire le canon court et trapu d'un automatique.

Polk, le bras collé à mi-hauteur de sa large poitrine, braquait sur son visiteur une arme plus que menaçante.

— Pas de bêtises, Polk, maugréa Francis.

— Retirez votre main de votre poche ou je tire, articula Polk d'un ton décidé.

Coplan obéit. L'Américain recula dans le vestibule.

— Refermez la porte, ordonna-t-il. Et avancez par ici…

CHAPITRE IX

Francis arborait un sourire narquois lorsqu'il entra, sous la garde vigilante de Polk, dans le bureau de ce dernier.

— Asseyez-vous, commanda l'Américain en désignant le siège qui faisait face à la table de travail.

— Merci, dit Coplan. Et il ajouta :

— Je vois qu'on a remplacé la chaise.

Polk ne parut pas avoir entendu. Francis prononça négligemment :

— Vous permettez que j'allume une cigarette ?

— Vaut mieux pas !

Avec un haussement d'épaules, Coplan ricana :

— La confiance règne ! Je vous ferai toutefois remarquer que ce n'est pas moi qui vous ai fait une vacherie ce matin.

— Faurel, si vous avez des choses à me dire, allez-y. J'ai du temps à perdre, mais pas avec vous.

— Miss Jœl vous attend, je le sais, laissa tomber Francis.

Le visage épais de Polk devint plus sombre encore. Coplan reprit :

— Si mes informations sont exactes, vous aviez l'intention de faire un saut jusqu'à Bizerte pour obtenir des renseignements à mon sujet. Mais mon évasion de la Kasbah et l'arrivée du lieutenant Davis ont changé vos plans.

Polk voulut dire quelque chose, mais Francis l'en empêcha.

— Minute, Polk ! Je vais vous expliquer… Je viens d'avoir un entretien avec Ben Moktir, votre acolyte au turban rouge. Nous avons bavardé longuement, et… à cœur ouvert, si j'ose : ainsi m'exprimer.

— Hmm ! grogna.

Francis le dévisagea. Le géant avait une expression que bien peu de gens devaient lui connaître. On y lisait un mélange de cruauté, de volonté implacable, d'obstination brutale. L'expression d'un aventurier cynique, d'un homme prêt à tout pour atteindre son but.

— Trêve de bavardage, articula-t-il froidement. Que me voulez-vous ?

Francis hésita. Les mots qu'il devait dire maintenant ne pouvaient laisser aucune place au hasard. Il fallait trouver exactement ceux qui répondaient à la situation car, d'une façon comme de l'autre, ils allaient créer l'irrémédiable.

— Vous me disiez ce matin, Polk, que j'étais trop curieux et que ça finirait par me coûter cher… Puis, quand vous vous êtes rendu compte que j'étais au courant de pas mal de choses, vous avez cherché à me neutraliser. Je vais donc vous faire un aveu. : je vous suspectais d'avoir trempé dans l'assassinat de Paul Tongay… Or ma conversation avec votre domestique indigène m'incline à croire que je me suis trompé et que votre attitude insolite s'explique d'une autre manière… Bref, j'ai tout lieu de croire que vous êtes marchand d'acier comme moi je suis entrepreneur de travaux publics, si vous voyez ce que je veux dire…

— Vous ne pourriez pas parler un peu plus clairement ? fit Polk.

Mais le son de sa voix n'était plus du tout le même. Et la saillie de ses maxillaires se relâchait imperceptiblement.

Francis lâcha le morceau :

— Vous êtes quoi ? Bureau des Narcotiques ? C.I.C. ? Ou C.I.S. ? (C.I.C. : Service de contre-espionnage. : Service Civil de contre-espionnage)

— G-2 de la Sixième flotte (Service de Renseignement de l'Armée américaine. – La « Sixième Flotte » est l'ensemble des forces navales américaines stationnant dans la Méditerranée. Elle croise entre la base de Rota, en Espagne, jusqu'aux rivages de la Turquie), dit Polk sans ambages. Et vous ? Services Spéciaux français ?

— Oui. En mission dans le secteur Tunis-Bizerte.

Polk rengaina son automatique et hocha la tête d'un air rêveur.

— Je préfère ça, bougonna-t-il, visiblement soulagé. Je vous offre un drink ?

— Volontiers, accepta Francis, heureux d'avoir franchi un cap difficile.

Polk alla prendre une bouteille de whisky et deux verres dans un placard soigneusement dissimulé. Il versa à boire, puis offrit une cigarette.

— Ce sont les révélations de Ben Moktir qui vous ont mis sur la voie ? s'enquit-il, incrédule.

— Oui et non… les confidences que j'ai réussi à lui arracher à votre sujet étaient à double sens. Elles pouvaient étayer avec la même force deux hypothèses radicalement opposées : ou bien vous étiez un agitateur professionnel à la solde d'une puissance politique, ou bien vous étiez agent régulier d'un service américain. C'est seulement quand j'ai acculé votre type à me parler de sa propre activité que j'ai commencé à discerner la vérité…

— C'est-à-dire ?

— Quand il m'a raconté que son véritable job consistait à vous rapporter avec le plus de précision possible les bruits qui circulent dans certains milieux arabes… J'en ai déduit que vous étiez, par rapport aux indigènes, d'un autre bord… Conclusion logique, vous n'étiez pour rien dans l'assassinat de Tongay, mais vous faisiez la même chose que moi : vous enquêtiez sur les dessous de ce meurtre.

— C'est exact, confirma Polk sans autre commentaire.

Il y eut un silence.

Renversé dans son fauteuil à pivot, Polk prenait tout son temps pour vider à petites gorgées son verre de whisky.

Finalement, déposant le verre sur son bureau, il dit en fixant Coplan d'un œil songeur :

— Votre perspicacité me place dans une situation emmerdante, Faurel… En principe, le jeu que je joue ici ne peut être connu par personne, et vous me grillez.

Il souligna avec gravité :

— Par personne… pas plus par vous que par les autres. Jœl ignore tout…

Coplan sentit que le danger revenait. L'Américain faisait mentalement le bilan de la situation, et ce bilan n'était pas rassurant.

Polk répéta :

— Même Jœl Dean ignore la vérité…

Coplan prit un ton enjoué :

— Je m'en suis bien aperçu ! Et j'ai peut-être un peu gaffé de ce côté-là, car je lui ai posé une question plutôt révélatrice.

— Vous avez vu ma… secrétaire ?

— Oui. Elle prenait justement son bain quand je suis arrivé chez elle… Vous savez ce que c'est, dans notre métier. On ne peut pas toujours se conduire en parfait gentleman…

— Oui, bah…

Il eut un geste de sa grosse main, comme pour dire : « Les femmes, n'en parlons pas ! ». Puis il enchaîna d'une voix plus lourde :

— Normalement, je devrais vous éliminer. Du moment qu'un agent français m'a repéré, je ne vaux plus rien dans le secteur. Je suis chargé de la surveillance des bases américaines du Maroc et, plus largement, de la surveillance des groupements terroristes arabes. Mais ma mission concerne aussi bien les Français que les Africains, et…

Coplan l'arrêta d'un geste :

— Stop ! Si vous voulez vous brûler définitivement, Polk, faites-moi disparaître… J'ai des copains derrière moi. Ma mort ne sauvera donc pas votre mise. Par contre, nous pouvons conclure un pacte. Si

je vous donne ma parole, vous pouvez me faire confiance… En venant ici et en vous dévoilant mon activité réelle, j'acceptais moi aussi le risque de me griller. Vrai, oui ou non ?

— Je le reconnais, oui.

— Je ne suis ici que pour accomplir une mission particulière. Une fois ma tâche terminée, vous n'entendrez plus parler de moi et je ne vous gênerai absolument pas. Je me fiche pas mal de votre appartenance à un service secret américain. Dites-moi ce que vous savez sur l'affaire Tongay…

— D'accord, dit Polk. Et j'espère pour vous que je ne devrai pas regretter un jour d'avoir cru à votre parole. Je suis terriblement rancunier, je vous préviens… Je suis originaire du Texas, et les gens du Texas ont la rancune tenace, tout le monde vous le dira…

— Merci, je suis au courant. J'ai vécu un bout de temps à Wichita Falls, dans une raffinerie de pétrole.

— Moi, je suis d'Abilene… Ceci dit, venons-en à ce qui vous intéresse… Je, crois que je connais le meurtrier de Tongay.

Coplan, pour marquer son intérêt, esquissa une petite grimace.

Polk précisa :

— Je ne possède pas de preuves, rien que des présomptions… Mais je serais surpris si mes présomptions ne s'avéraient justes et fondées, et cela dans un proche avenir… Ce meurtrier est une meurtrière. Il s'agit d'une des Ouleds-Naïls qui distribuaient des fleurs après les danses… Cette fille, ainsi que je l'ai découvert par la suite, est une de celles que Tongay entretenait dans sa maison de la Médina…

Les paroles de Polk provoquèrent une sorte d'illumination dans l'esprit de Francis. Il revit, l'espace d'une seconde, la femme voilée qui était entrée dans la maison arabe pendant qu'il parlait avec le borgne : et, du coup, il éprouva cette sensation de force intérieure et d'allégresse qu'il ressentait quand des éléments nouveaux embrayaient…

Polk continuait à parler :

— J'avais Tongay à l'œil depuis longtemps. C'était normal, puisqu'il était en liaison constante avec nos ingénieurs et nos techniciens. Je savais donc qu'il louait une maison meublée dans la Médina et qu'il entretenait une sorte de harem… Moyennant finances, le domestique de Tongay avait accepté de me servir d'indicateur… C'est ainsi qu'après, votre visite il est venu m'alerter…

— Oui, je saisis le mécanisme… Et je suis assez tenté de croire que cette fille dont vous parlez joue, en effet, un rôle de premier plan dans nos affaires elle m'a vu en train de bavarder avec le domestique de Tongay ; or c'est immédiatement après ma visite qu'un indigène à vélo a lancé deux grenades qui m'étaient probablement destinées… En outre, j'ai l'impression que c'est encore elle qui a monté ce simulacre de bagarre pour liquider Farah. Le borgne, à cause de sa visite chez vous, était devenu pour elle une menace…

Polk opina en silence. Puis, après avoir à nouveau rempli les deux verres, il empoigna le sien et but une large rasade.

Francis murmura, pensif :

— Je suis comme le gars qui est en train de reconstituer un puzzle particulièrement embrouillé… Je viens de coller trois ou quatre morceaux ensemble, et ça me donne un bras. Mais du diable si je peux distinguer à qui ce bras appartient ! À première vue., je ne vois rien qui s'emboîte autour de ce bras. En d'autres termes, je ne vois pas pour qui cette danseuse accomplit ces missions.

Polk déposa son verre et changea de conversation.

— Quand le domestique Farah est venu me dire que vous étiez allé au harem de Tongay et que vous aviez posé beaucoup de questions et même des questions au sujet du sort futur des femmes, ça m'a diantrement intrigué. Naturellement, d'après la description de Farah, j'ai pu vous identifier tout de suite et je suis allé aux renseignements. Comme, vous aviez fait semblant d'ignorer la mort de Tongay, je savais déjà que vous naviguiez en pleine, combine… Je pensais à ce moment-là que vous étiez un communiste camouflé. Mais nos fiches ne signalent aucun Faurel… et vos conversations,

même intimes, indiquent plutôt que vous vous foutez complètement de la politique…

— Surtout quand je suis avec une fille comme Helen, lança Francis qui avait fort bien saisi.

Comme par enchantement, le grand rire fracassant de Polk résonna.

— Sacrée Helen ! Vous l'avez remarqué : elle est folle de plaisir quand elle peut parler des uns aux autres ! Et le plus drôle, c'est qu'elle le fait sciemment, pas du tout par bêtise ni inconscience. Qu'est-ce qu'elle vous a dit de moi ?

— Que vous avez un avion particulier à votre disposition, que vous avez beaucoup d'argent et que vous vous contentez de votre secrétaire pour agrémenter vos loisirs privés. Ce que je comprends parfaitement, du reste ! À propos, est-ce qu'elle ne vous attend pas, ce soir, votre charmante collaboratrice ?

— J'avais chargé Ben Moktir, en effet, de lui dire, que…

— Il a dû remplir sa mission. Je ne lui ai pas fait de mal. Je lui ai simplement recommandé de taire, notre entretien.,

— Ce type me déçoit, avoua Polk. Quand je pense que je le paie grassement !

— Oui, mais c'est un lâche et les lâches tiennent à leur peau… Ce qui m'étonne, c'est que miss Dean ne vous appelle pas.

— Elle n'a pas de téléphone ! dit Polk en riant. Je ne tiens pas à ce qu'elle me casse les pieds après les heures de bureau. Quand j'ai besoin d'elle, je vais là-bas…

Il se leva.

— Voyez-vous, Faurel, nous autres, nous devons penser à tout et j'imagine, que c'est également ce qui vous plaît dans le métier ?

Francis, se levant à son tour, se dirigea vers la porte. Tout en le reconduisant, Polk continua.

— Bien entendu, il y a des choses que nous ignorons… Par exemple, un de mes indicateurs fait partie d'une famille dont deux membres sont affiliés à une secte religieuse assez secrète… Cette secte a déjà été contactée à deux reprises par une organisation terroriste. Quand j'ai su que ces fanatiques limitaient rigoureusement leurs activités à frapper des Français, j'ai ignoré toute l'affaire. En quoi voulez-vous que ça m'intéresse ? Je suis payé pour défendre les intérêts américains, c'est clair… Et les intentions d'un certain Sidi Mourad, qui est le chef de ces terroristes, me laissent indifférent…

Coplan acquiesça en hochant doucement la tête. De la part de Polk, c'était chic. Bien sûr, il n'avançait rien ! Il ne suggérait pas que, selon lui, la danseuse qui avait tué Tongay appartenait peut-être à cette organisation dirigée par le nommé Sidi Mourad. À vrai dire, un espion américain ne se mêle jamais des affaires secondaires…

— Et au sujet de Wilmet ? questionna Francis.

Polk leva les deux bras en signe d'ignorance.

— Rien, rien, rien…

Ils arrivèrent au bout du vestibule. Cette fois, Polk avait allumé la lumière.

— Eh bien, bonne nuit, dit Coplan. Et merci pour le whisky !

— Bye ! dit Polk.

*

* *

Rentré à son hôtel, Francis dut se grouiller pour payer sa note et attraper l'avion de nuit qui retournait à Tunis. Maintenant qu'il tenait une piste – ou du moins une promesse de piste – il ne voulait plus perdre une seule minute.

La mort d'un homme, ça ne prend pas beaucoup de temps. Surtout quand des illuminés font de l'assassinat leur raison de vivre,

À la tête de ses partisans, le Sidi Mourad en question était peut-être en train d'agencer de nouveaux meurtres…

En tout cas, si les indications que Polk venait de glisser à Coplan avaient quelque valeur, on pouvait en conclure qu'il s'agissait d'une organisation importante, solide, aux ramifications nombreuses et complexes. Car, dans leur genre, les deux assassinats – celui de Tongay et celui de Wilmet, sans parler du coup de poignard qui avait à jamais éliminé le domestique borgne – étaient des chef-d'œuvre. Rien dans les mains, rien dans les poches ! À deux reprises, en pleine réception, la mort avait frappé sans laisser d'autre trace que ses victimes.

Quand il arriva à Tunis, Coplan, malgré l'heure insolite, téléphona immédiatement au commissaire Perret. C'était la première démarche à faire pour obtenir des tuyaux sur le nommé Sidi Mourad.

— Le commissaire n'est pas de service cette nuit, dit le flic de la Permanence. C'est pourquoi ?

— Une affaire euh... personnelle. Je suis un ami de Perret et je suis arrivé avec l'avion de nuit.

— Si c'est vraiment urgent, appelez-le chez lui. Vous avez son numéro ?

— Oui, merci.

Le flic raccrocha. Francis fit de même, chercha le numéro privé du commissaire puis composa ce numéro. La sonnerie se mit à tinter, lointaine...

Après cinq minutes, Coplan comprit que c'était inutile d'insister. Le commissaire n'avait pas envie de répondre. À moins qu'il eût le sommeil particulièrement lourd, ce qui est rare chez un policier. Mais peut-être avait-il découché ? Car il était célibataire. Et un célibataire, même sérieux, même commissaire à la P.J., dame !...

Francis fut donc obligé, faute de mieux, d'aller se coucher. Il ne dormit que quelques heures.

À sept heures, il était au 48 bis de l'avenue Garras. C'était là, au second étage d'une maison bourgeoise d'aspect tout à fait quelconque, que Perret habitait.

Il sonna pendant un quart d'heure. En vain.

Le commissaire semblait décidément difficile à atteindre. La locataire du rez-de-chaussée, alertée par ce quart d'heure de carillonnement matinal, apparut à sa fenêtre.

— Vous réveillez toute la maison, dites donc ! se lamenta-t-elle d'un ton résigné.

— Je m'excuse, mais je désire parler à M. Perret et…

— Et alors ?

— Il ne répond pas…

— Il est pourtant là, car j'entends son pas dans l'escalier quand il s'en va… Je dors mal et un rien me réveille.

— Puis-je vous demander de m'ouvrir la porte ?

La dame, une grosse blonde un peu bouffie, âgée d'une quarantaine d'années, accepta en soupirant.

Trois minutes plus tard, Coplan était fixé. Il était entré sans difficulté dans l'appartement du commissaire, la porte du palier n'étant même pas fermée à clé ! Quant à Perret, assis dans un fauteuil, avec un verre de whisky vide à portée de la main, les yeux fermés mais la bouche ouverte, il était mort.

Une chose était flagrante : les traits paisibles et détendus du mort attestaient qu'il n'y avait pas eu de lutte. Apparemment, le commissaire était passé de vie à trépas sans même s'en rendre compte.

Il avait un poignard planté dans la poitrine, juste sous le sein gauche. Il n'y avait qu'un cercle rougeâtre assez petit autour de la lame, un cercle de sang poissé qui raidissait le devant de la chemise blanche…

En prenant soin de ne toucher à rien. Coplan, fit un tour rapide dans l'appartement silencieux. À première vue, nulle trace du criminel.

Le lit n’avait pas été défait. Le drame avait donc eu lieu au cours de la soirée… Coplan redescendit.

La complaisante locataire du rez-de-chaussée l’arrêta au passage. Elle était douillettement emballée dans une robe de chambre de flanelle bleu pâle ; le col de sa chemise de nuit blanche dépassait des revers mal Joints.

— Vous avez pu le réveiller ? chuchota-t-elle.

— C’est-à-dire…

Francis regarda la femme. Elle avait un air bizarre. Un air de vieille fille tourmentée par des pensées secrètes. Et pourtant, physiquement, elle était plutôt bien. Ses formes mûres et sa bouche bien dessinée étaient désirables.

— Je reviens dans un instant, dit-il à mi-voix. Puis-je vous demander de m’ouvrir quand je donnerai un petit coup de sonnette ? Merci d’avance !

Éberluée par la désinvolture et l’autorité de ce grand type qui ne se souciait même pas de savoir si elle était d’accord ou non, elle resta immobile tandis qu’il sortait.

Coplan n’alla pas loin. De l’autre côté de la rue, à quelques centaines de mètres, il contourna un bâtiment de l’administration et entra dans les bureaux du commissariat de police. Il traversa d’un pas rapide la salle d’attente et pénétra sans frapper dans le bureau de la permanence. Deux agents en uniforme et un inspecteur en civil se tournèrent vers lui et le dévisagèrent d’un œil furieux.

— Excusez-moi, dit Francis de sa voix la plus sèche. Je suis, un ami du commissaire Perret. Je viens de faire un saut chez lui pour l’attraper au saut du lit, mais je l’ai trouvé assassiné. Si vous voulez m’accompagner, je vais vous conduire jusque-là.

— Minute ! dit le civil en marchant sur Francis d’un air menaçant. Qui êtes-vous ?

Coplan n’avait sur lui aucun document officiel, sauf des papiers qui prouvaient son titre d’entrepreneur chargé de travaux d’intérêt

national. Montrer ces papiers, ça ne servirait à rien. Il préféra prendre l'offensive, et il la prit de très haut.

— Je regrette, inspecteur, riposta-t-il plus sèchement encore. L'amiral Lacau vous donnera à mon sujet toutes les précisions désirables. Pour l'instant, conduisez-moi auprès de l'officier de service.

Un des policiers en uniforme se leva. C'était un petit type au teint sombre, au poil noir, large de carrure mais court sur pattes. Un Corse, de toute évidence.

— C'est moi, l'officier de service, dit-il en dormant à sa bouche, un pli sarcastique.

— Parfait ! Je vous emmène pour le constat ! Venez !

Dehors, il attendit deux ou trois minutes. Enfin, il vit apparaître le Corse et l'inspecteur en civil. Il se laissa rejoindre.

— Le commissaire, habite à deux pas, dit-il.

Le Corse lui jeta un regard noir et grommela :

— Nous allons voir ça... Mais vos allures de matamore vont vous retomber sur la gueule, retenez ce que je vous dis. Si vous vous imaginez que ça nous impressionne !...

Ils arrivèrent devant le 48 bis. Coplan donna un petit coup de sonnette et la porte s'ouvrit. En voyant le policier en uniforme, la femme eut un violent mouvement de recul.

— Mais...

— Du calme, madame, intima Coplan. Le commissaire Perret a été assassiné hier, entre onze heures et minuit probablement...

La femme écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, lâcha le col de son vêtement et s'affaissa sur elle-même. Coplan eut tout juste le temps de la saisir au vol.

*

* *

À dix heures moins le quart, tout était fini. Les spécialistes de la P.J. s'en allèrent avec leur matériel. Le corps du commissaire se trouvait à la morgue médico-légale et le médecin légiste était déjà en train de le charcuter.

Scatonni, le Corse qui faisait fonction de commissaire-adjoint, avait de quoi rédiger un rapport en bonne et due forme ; ce rapport se résumerait à zéro. L'arme du crime était un poignard postiche : c'était un coupe-papier fabriqué en Italie et qui faisait partie d'une série d'autres objets du même style : tampon-buvard, presse-papier, etc. Le tout appartenait au mort lui-même.

Toutes les empreintes prélevées étaient celles de Perret. Le verre et le manche du faux poignard avaient été essuyés avec soin.

Quant aux interrogatoires, ils étaient négatifs. La locataire du rez-de-chaussée, épouse d'un officier de marine présentement en mer, ne savait rien. La femme de ménage qui venait tous les après-midi mettre de l'ordre dans l'appartement, ne savait rien non plus. Bref, le néant partout.

Scatonni laissa un policier de garde et retourna à son bureau. Une conversation téléphonique avec l'amiral Lacau avait pleinement arrangé la situation de Coplan vis-à-vis du petit flic râleur.

Un peu avant midi, Francis revint à la maison du crime. Mais ce n'était que pour prendre des nouvelles de la locataire du rez-de-chaussée. La pauvre femme, encore mal remise de ses émotions étaient étendue sur un divan, dans le living-room. Elle parut sensible à la sollicitude de son visiteur.

— Je comprends parfaitement le choc que ça vous a donné, dit Francis d'un ton cordial et compatissant. C'est une sorte de peur rétrospective… Comme les gens du premier n'étaient pas là et votre mari non plus, l'idée d'avoir passé toute la nuit, seule avec le cadavre de Perret, ça vous a flanqué le vertige et vous vous êtes évanouie…

Il prit place sur une chaise tendue de vieux velours verdâtre. La décoration bourgeoise, de la pièce était horrible mais touchante. Sur

une commode d'acajou, il y avait un cadre doré dans lequel on voyait sourire la bonne figure ronde d'un officier de la Marine Marchande.

— Votre mari ? s'enquit Francis en montrant le portrait.

— Oui…

— Il voyage beaucoup, je. suppose ?

— Oui, hélas… C'est une vie bien triste pour moi…

Coplan, plongea brusquement son regard dans celui de la femme. Il y eut un silence frémissant, étrangement anxieux. La femme essaya de baisser la tête, mais Francis l'obligea à rester ainsi, rivée à son regard.

— Perret était mon ami, dit-il lentement, tout bas.

Et il ajouta, mentant avec une assurance et une force de conviction déroutantes :

— Je suis au courant… Et je vous supplie de me dire ce que vous savez. Je vous donne ma parole que personne ne sera informé…

La femme avait rougi, puis pâli. Elle se mouilla nerveusement les lèvres.

— Vous comprenez, reprit Francis, je veux le venger… Un crime aussi affreux ne peut pas rester impuni…

Une sorte d'affolement intérieur altérait progressivement les traits de la femme. Coplan se demanda si elle allait de nouveau se sentir mal.

— Je ne suis pas un policier, dit-il encore, vous n'avez rien à craindre. Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à le venger…

Elle hésita, puis, au prix d'un effort surhumain, elle parvint à prononcer d'une voix à peine distincte

— Quand il est rentré, vers onze heures et demie, elle était avec lui… Il l'a conduite dans son appartement, puis il est redescendu pour me dire qu'il avait une visite et que je ne pourrais pas monter chez lui cette nuit…

J'étais malade de jalousie et j'ai failli lui cracher ma colère, mon dégoût… Une indigène ! Une prostituée de la Médina !… Lui qui avait toujours fait preuve de tant de tact à mon égard !

Coplan avait besoin de toute sa maîtrise pour ne pas trahir l'excitation batailleuse que les paroles de la femme suscitaient en lui.

— Rien ne prouve que ce soit une prostituée, objecta-t-il avec douceur.

— Oh, si ! Je les connais !… Ces danseuses ont toujours des pièces d'or en guise de bijoux… Celle-ci avait deux boucles d'oreille, garnies de trois minuscules piécettes… Je l'ai bien observée à travers le trou de la serrure, pendant qu'elle se trouvait dans le vestibule et que lui refermait la porte de rue…

— Une Ouled-Naïl ?

— Oui… Elle est repartie vers une heure du matin. Je croyais que Simon viendrait quand même me chercher, mais il n'est pas venu et je n'ai pas osé monter. Ah ! J'étais loin de me douter qu'elle l'avait tué…

Francis se leva.

— Je vous remercie, dit-il. Dussé-je remuer ciel et terre, je retrouverai cette femme. Bien entendu, vous ne m'avez rien dit.

— Oui, vengez-le… Que cette monstrueuse créature expie son crime. Ah ! Comment a-t-elle pu… Le pauvre Simon ! C'était l'être le plus admirable que la terre ait jamais porté…

Elle se mit à sangloter convulsivement.

Francis s'en alla.

Les aveux de la femme ne le surprenaient pas tellement, tout compte fait. Il avait deviné, par une intuition qui n'était peut-être pas exempte de raisonnement, que cette femme de quarante ans, trop seule, était ou avait été la maîtresse de Perret. Elle avait donc dû remarquer quelque chose, bien qu'elle eût affirmé le contraire au commissaire Scatonni.

Maintenant… Le déroulement logique des événements apparaissait avec suffisamment de clarté : Perret avait sans doute remonté une piste qui l'avait conduit jusqu'à cette danseuse arabe. Pour en savoir plus long, il avait fait semblant de lever la fille et il l'avait ramenée chez lui, sous prétexte de s'amuser avec elle, mais pour lui faire subir un interrogatoire serré. Plus m'aligne que lui, elle avait accepté de le suivre et elle avait admirablement tiré parti des circonstances. En le supprimant, elle écartait une menace directe… Par prudence, elle l'avait drogué ; car il avait été tué pendant qu'il dormait…

Tout en réfléchissant de la sorte, Coplan longeait le mur à arcades de la mosquée de Sidi Mahrez et remontait machinalement vers la Médina.

Il ne put réprimer un bref sourire lorsqu'il se rendit compte où il allait.

Au demeurant, il fut plutôt déçu. Le harem de Tongay avait été complètement liquidé la veille, dans le courant de l'après-midi. Les filles avaient été dispersées, la maison bouclée.

C'est le marchand de beignets au miel qui expliqua toute l'affaire à Francis. Ce dernier, loin de s'avouer battu, entreprit la tournée de toutes les maisons closes indigènes du voisinage. Mais il eut beau traîner de taverne en boîte louche, il ne retrouva pas la trace de cette Ouled-Naïl à laquelle il pensait. Tout ce qu'il put récolter, c'est un vague tuyau : la fille en question, sauf erreur ou confusion, s'appelait Azirah.

De guerre lasse, il tenta une ultime démarche. Lorsque la nuit fut venue, il vagabonda dans les ruelles qui entouraient la belle maison où le pauvre Tongay avait naguère passé tant d'heures brûlantes avec les brunes filles d'Allah. Certaines de ces ruelles, incroyablement étroites et tortueuses, n'étaient pas plus accueillantes que les impasses d'une infâme Cour des Miracles. Plusieurs fois de suite, Coplan fut obligé d'opérer, sous les malédictions des femmes indigènes, une prudente retraite. La nuit, dans ces coins-là, les

chiens d'Européens attirent le coup de couteau comme le sirop de poire attire la guêpe.

Enfin, après avoir erré pendant près d'une heure, il découvrit ce qu'il cherchait. Une des ruelles communiquait par une voûte de pierre avec l'ancienne maison louée par Tongay.

À partir de ce moment-là, pénétrer incognito dans la maison provisoirement vide ne fut plus qu'un jeu. Par une succession de couloirs noyés d'ombre et de fraîcheur, Coplan arriva devant une porte de vieux chêne. Tout comme la porte principale, celle-ci était garnie de ferrures et de clous polis, mais il n'y avait pas de lucarne grillagée.

Forcer la serrure fut cependant un travail un peu plus compliqué que Francis ne l'aurait cru. Le propriétaire, sans doute un pacha tunisien roulant en Cadillac, avait fait appel à des serrures allemandes pour mettre ses biens à l'abri des voyous.

Une fois dans la place, Coplan sortit son briquet et fit jaillir la petite flamme blanche. Ce n'était pas fameux comme lumière, pour explorer ce palais oriental.

Circulant de pièce en pièce, il réalisa bientôt qu'il avait perdu son temps. Le désordre qui s'étalait dans la boutique montrait que la police était passée par là. Les flics ont des méthodes d'investigation qui laissent des traces reconnaissables.

Mais, brusquement, un glissement feutré cloua Francis sur place. Il tendit l'oreille. C'était peut-être un chat solitaire qui continuait à hanter la maison déserte ?

Les sens aux aguets, Francis demeura cinq longues minutes sans bouger. Il se trouvait dans un vaste salon bourré de coussins énormes, de tapis moelleux, de petites tables et de larges couches recouvertes de soieries brillantes. Une odeur d'encens traînait encore entre les murs.

Finalement, rallumant son briquet, Francis reprit le chemin qu'il avait suivi pour atteindre ce salon. Mais, à l'instant précis où il enfilait un couloir, il eut conscience d'une présence. Et, dans la

même fraction de seconde, la bagarre éclata. Un coup de couteau, à demi esquivé seulement, enfonça une brûlure suraiguë dans l'épaule droite de Coplan. Il lâcha son, briquet en exécutant une pirouette vers la gauche. Le second coup de couteau frappa dans le vide, mais Francis, le dos contre le mur du couloir, parvint à attraper le bras de son agresseur. Pendant qu'il essayait de tordre ce bras, une main agile lui laboura le visage et le griffa. Il dut lâcher l'adversaire : des ongles pareils pouvaient aveugler un homme à tout jamais. Par chance, une feinte neutralisa le troisième coup de couteau, et une riposte foudroyante prit l'agresseur invisible au dépourvu. Dans l'obscurité épaisse, Coplan poussa un grognement de triomphe. Il la tenait ! Car c'était une femme qu'il venait de ceinturer…

Il l'avait saisie par les coudes et il la maintenait comme dans un étau d'acier. Elle gigotait follement, se tordait comme une liane, cognait des pieds et des genoux, tandis que Francis rassemblait toute sa force pour la ployer à bout de bras et lui faire craquer les jointures.

La fille, probablement entraînée par ses danses acrobatiques, avait une résistance musculaire peu commune. En plus de ça, elle continuait à lancer tant bien que mal des petits coups de couteau qui n'allaient pas loin mais dont il fallait se méfier. Son souffle parfumé de menthe balayait le visage de Coplan.

— Garce ! haleta-t-il en lui imprimant une terrible secousse qui la plaqua contre la paroi du vestibule.

Elle plia les genoux. Il en profita pour la renverser avec brutalité sur le sol. Mais ce mouvement lui arracha un juron de douleur : il avait été touché à l'épaule par le premier coup de couteau et la blessure se faisait sentir.

D'un coup de pied, il balança aux cent mille diables la lame qu'il avait vu luire dans le poing de la tigresse, puis, se laissant tomber, il pesa de tout son poids sur le buste de la femme. Elle n'avait pas proféré le moindre gémissement, mais elle ne pouvait plus se débattre.

Il la redressa, puis il la lâcha subitement et recula en se protégeant les yeux. Il avait reniflé l'odeur du poivre avant que la salope n'ait pu

lui flanquer tout le sachet dans la figure.

Reprenant haleine, il sortit son pistolet et tira trois coups, à hauteur des jambes. Peine perdue, la diabolique Azirah avait disparu !

*

* *

Une demi-heure plus tard, les agents arrivés au galop évacuèrent les lieux. Francis, après les vérifications et les formalités d'usage, put se faire soigner au commissariat, et il profita de l'occasion pour bavarder avec le docteur qui avait pratiqué l'autopsie du cadavre de Perret.

Le commissaire avait été tué deux fois ! On l'avait empoisonné d'abord, le coup de poignard avec le coupe-papier italien devant être considéré comme un symbole, ou comme une signature à laquelle les assassins attachaient de l'importance.

Le docteur continuait à bavarder en achevant de panser la plaie, d'ailleurs superficielle, que Francis avait à l'épaule.

Coplan sursauta.

— Quoi ? dit-il... Vous avez bien dit : aconitine ?

— Oui, répéta le docteur, aucun doute n'est possible. Dans le fond du verre et dans les viscères, c'était bien de l'aconitine.

— C'est pour le moins bizarre, murmura Coplan qui garda pour lui le sens exact de ses paroles.

Il rentra à son hôtel, très songeur.

Allongé sur son lit, il consacra un long moment à faire le point. Mentalement, il se substituait à cette femme avec laquelle il s'était battu. Et, une fois de plus, cette façon de raisonner donna des résultats positifs.

Malgré l'heure tardive, il décida de se remettre en route. Il n'était pas loin de minuit quand il arriva au commissariat principal.

L'officier de garde écouta poliment ses explications. Puis, après deux coups de téléphone, fut en mesure de lui fournir les renseignements qu'il avait demandés. Il dit :

— Le commissaire Perret a effectivement saisi des objets et des documents dans la maison meublée que Tongay avait prise en location. Ces objets et ces documents se trouvent au bureau de Combet.

— Je vous remercie…

Le commissaire Combet n'était pas de service à cette heure, mais son adjoint, le commissaire Gillien, assurait la permanence. Il ne fit aucune difficulté pour montrer à Coplan ce que Perret avait ramené de la Médina.

— Vous lisez l'arabe ? demanda Francis au policier.

— Oui, pourquoi ?

— Si je vous ennuie, dites-le moi, mais je voudrais que vous me lisiez en vitesse ces documents et que vous me les traduisiez grosso modo…

— Volontiers… Asseyons-nous… Une cigarette ?…

Coplan accepta une Bastos, puis avança une chaise près de la table. Le commissaire se mit au travail. Il avait un léger accent bourguignon, ce qui était un peu comique quand il déchiffrait un texte poético-lyrique d'un style nettement entortillé.

Parmi les feuillets épars, il y avait une douzaine de poésies croustillantes. Tongay les faisait probablement lire aux filles de son harem pour les mettre en train.

De sa voix rocailleuse, Gillien articulait.

— Sa taille est flexible comme celle d'une biche… Sa poitrine est comme une prairie où se dressent deux petites montagnes régulières et gonflées de fermeté. Son ventre a le parfum le plus grisant. Et au-dessous, centre de tous mes rêves, comme une fleur que reflètent les deux cuisses blanches, il y a ce trône royal, cet œil rouge entre deux lèvres roses, ce mystère qui parfois, tel un mulet touché aux naseaux,

se cabre… (Célèbre pastiche arabe des Mille et Une Nuits. Ce texte et d'autres du même genre ont leur place dans de nombreuses anthologies. La poésie amoureuse et érotique joue un grand rôle dans la vieille tradition littéraire arabe)

Interloqué, le policier regarda Coplan.

— Hé bé, soupira-t-il, c'est pas mal joli, ça…

— C'est archi-connu, dit Francis en souriant. Voyons les autres papiers manuscrits.

Gillien reprit sa lecture. L'avant-dernier papier, un feuillet qui devait provenir d'un cahier d'écolier, portait la simple phrase suivante : « *A Lilt el Quadar, Mourad parlera dans la Cité du Bonheur* ».

D'un geste impulsif, Coplan mit sa main sur le bras du commissaire.

— Je crois que nous y sommes, dit-il. Ses yeux brillaient.

Gillien le regarda, étonné.

— C'est ça que vous cherchiez ?

— Je crois, oui… Que signifie cette phrase, au juste ?

— Oh, ce n'est pas compliqué ! Lilt el Quadar… C'est le nom d'une fête religieuse, la nuit du Destin, la 27e nuit du Ramadan… Quelque chose comme la Pentecôte, si vous voulez. On prie dans toutes les mosquées et dans toutes les maisons, cette nuit-là… C'est dans peu de temps, d'ailleurs… Quant à la Cité du Bonheur, toutes les agences touristiques vous le diront, c'est Bou Saâda, une ravissante oasis qui se trouve au sud d'Alger… Bref, ce papier nous apprend que le nommé Mourad parlera à Bou Saâda à l'occasion de la nuit du Destin…

Coplan hocha la tête.

— Oui, dit-il en se levant, je crois que c'était bien ça que je cherchais… La personne à laquelle je m'intéresse a dû se souvenir qu'elle avait oublié ce message dans la maison de Tongay. Elle est

revenue pour fouiller la maison de fond en comble, mais elle n'a pas retrouvé son papier, et pour cause…

Le commissaire rassemblait son fourbi.

— C'est joli, vous savez, Bou Saâda, dit-il… Un peu gâché par la proximité d'Alger, mais en fait, c'est peut-être la plus belle oasis de tout le Sahara.

— J'ai bien l'intention d'y aller prochainement, murmura Coplan.

— Les collègues d'Alger ont des tracas pour l'instant, reprit Gillien. Un leader syndicaliste arabe vient d'être abattu dans la Kasbah. Les indigènes sont dans une colère noire, car ils prétendent que c'est un sale coup monté par des gens de Paris !…

— Bon ! Si ça commence en Algérie ! maugréa Francis.

Et il y eut subitement un rapprochement d'idées dans son esprit : l'Implacable était à Alger. Ce navire semblait réellement porter la poisse !…

CHAPITRE XI

Huit heures du matin. Dans le hall étroit de l'hôtel de l'Oasis, Coplan attendait. Son moral était excellent, et, en vérité, il se sentait assez satisfait du nouveau personnage dont il avait pris l'aspect.

Ni l'employé de la réception, ni le portier, ni le barman n'avaient reconnu en lui le client qui, quatre jours auparavant, avait quitté l'hôtel comme un bolide pour attraper l'avion de nuit.

Vêtu d'un complet sport en Harris Tweed bleu-gris, coiffé d'une casquette à carreaux, le nez agrémenté d'une paire de grosses lunettes à montures d'écailles, il faisait penser à un touriste anglais arrivant en droite ligne d'un petit patelin des Midlands. Il s'était d'ailleurs fait inscrire sous le nom de Frank Melton. Et, pour parfaire son déguisement, il portait une moustache, une caméra portative, un Baedeker et un dictionnaire de poche « Anglais-Français ».

À huit heures et demie, le guide de l'agence touristique vint le chercher. Le bonhomme, un gros gaillard en gabardine beige, prit livraison de son client par un chaleureux shake-hand et s'excusa de son retard en déplorant les grèves de protestations déclenchées l'avant-veille par les syndicats indigènes. L'enterrement du leader s'était déroulé dans une atmosphère extrêmement tendue.

À la fin, tout de même, le gros autocar jaune, lesté de sa cargaison de touristes, remonta vers les hauteurs de la ville et, dans un grondement fantastique, digne d'un Boeing, se lança vers les portes du désert.

Le guide prenait son boulot au sérieux. Debout dans la travée centrale du véhicule, il signalait au passage toutes les curiosités qui se trouvaient mentionnées dans le prospectus du voyage et qui étaient donc forcément comprises dans le prix du billet.

« Voici, mesdames et messieurs, le Fort de Sidi Ben Nour… Jadis citadelle arabe, cette place forte fut aménagée…

« *Ladies and gentlemen, this is the* Fort Sidi Ben Nour…

Toutes les explications étaient données en français et en anglais. De temps en temps, le guide y allait d'un petit discours en allemand, à l'intention des deux Suisses de Zürich qui faisaient partie du convoi.

À l'époque, le voyage Alger-Bou Saâda n'avait plus rien d'une expédition africaine. Pour le touriste candide, c'était néanmoins une magnifique journée de découvertes. Pour ceux qui ont beaucoup bourlingué, c'est une douce rigolade. Le seul pittoresque réel, c'est de rencontrer en plein bled algérien, outre les vieux indigènes qui cheminent à dos d'âne, des poteaux surmontés d'un écriteau ARRET DE L'AUTOBUS.

Mais, vers la fin de l'après-midi, quand le crépuscule commence à estomper les horizons rocailleux et quand, au détour de la route monotone, l'oasis apparaît brusquement, les plus blasés ont le cœur qui se serre. Ici, plus de chiqué touristique : dans la lumière encore frémissante et sensible, ces petites maisons blanches, ce minaret, ces hauts palmiers, cette foule villageoise aux costumes colorés, cette paix séculaire, c'est réellement le Sahara, un autre monde, une autre civilisation, d'autres dieux et, déjà, les subtils mystères de l'Afrique dont l'âme secrète reste étrangère aux envahisseurs comme au ruissellement des siècles…

L'autocar déversa dans les trois ou quatre-hôtels de l'endroit sa cargaison de voyageurs éblouis.

Francis fut remis aux mains des portiers indigènes de l'Hôtel Transatlantique, superbe palace moderne pourvu de tout le confort, y compris une vaste piscine dallée de mosaïque dont le miroir d'eau bleue n'aurait pas déparé la plus opulente des propriétés californiennes.

Après un substantiel dîner, Coplan se retira dans sa chambre.

Il avait décidé de s'en tenir rigoureusement au programme officiel de l'agence de tourisme. C'était la meilleure façon de voir sans être vu, de prendre le vent sans éveiller des soupçons.

Le vrai problème, c'était de trouver les deux ou trois pièces qui manquaient à son puzzle. Quels étaient les mobiles de ce Mourad, pour qui tuait-il ? Quel rapport pouvait-on établir entre l'assassinat de Tongay et celui de Wilmet ?

Quant à Azirah, Coplan estimait avoir une preuve des liens qui l'unissaient à une puissante organisation de criminels : en versant de l'aconitine dans le verre du commissaire Perret, elle avait tacitement révélé que ce nouveau crime portait une autre signature que la sienne. On ne se procure pas facilement ce poison rare ; il faut des interventions spéciales pour l'obtenir.

Bref, Coplan sentait qu'il avançait et qu'il ne fallait plus grand-chose pour tirer cette histoire au clair. Or Mourad devait venir à Bou-Saâda. Et alors…

Tout en fumant sa dernière cigarette de la journée, Francis étudia le petit plan qui figurait sur le prospectus publicitaire qu'on lui avait remis à l'agence d'Alger.

L'oasis n'était pas très étendue. À l'ouest, il y avait le Fort Cavaignac et le marché indigène. Au sud, la gendarmerie et la commune mixte. À l'est, le ksar, le vieux quartier aux ruelles étroites. Du nord au sud, et courant à l'est de l'oasis, l'oued où coulait une eau parcimonieuse mais fraîche, ruisseau miraculeux dont le lit était plein de cailloux blancs. Au nord se dressait la magnifique palmeraie et les jardins remplis de verdure…

*

* *

Le lendemain, après une promenade en groupe dans le village, le guide emmena sa clientèle vers les dunes de sable et vers un moulin à eau niché dans les gorges d'une « montagne » voisine.

Le soir, il y eut l'inévitable spectacle de danses au quartier des Ouleds Naïfs.

Coplan étudia en vain les filles qui dansèrent. Aucune d'entre elles ne lui rappela la silhouette qu'il avait entrevue à Tunis. Peut-être n'était-elle pas encore arrivée ?

Moyennant un pourboire supplémentaire, trois danseuses acceptèrent de danser nues. La caravane des touristes eut de l'exotisme truqué, mais le spectacle n'en demeura pas moins remarquable. Ces filles brunes, souples et flexibles, avaient une chair lisse, ferme, dure comme du marbre, et des formes féminines d'unie pureté esthétique incroyable.

Mais, décidément, Francis ne se sentit pas emballé par leurs danses. Les prouesses qu'elles faisaient en jetant leur ventre en l'air… ça manquait de grâce, indiscutablement.

Pour clôturer la séance, les filles circulèrent en vendant des cartes postales. Et c'est alors que Coplan eut un léger coup au cœur : une des cartes représentait au grand complet une troupe d'Ouleds-Naïls avec ses musiciens et ses figurants. Or, parmi les quatre Arabes qui formaient l'orchestre, il y en avait un joueur de rairta, qui n'était autre que Ben Moktir, l'homme au turban rouge, l'indicateur à la solde de Sam Polk.

Il n'y avait guère de doute possible. Cette large face qui respirait l'hypocrisie et la lâcheté, c'était bien le matraqueur d'Alger. Il ne portait pas, sur la photo, le même turban ; mais ce qu'il n'avait pas pu laisser au vestiaire, c'étaient les traces de sa lourde hérédité, ce mélange de sang judéo-grec particulièrement caractéristique chez certains Musulmans.

Coplan, acheta à la fille un assortiment général des photos qu'elle vendait. La danseuse arabe, touchée par sa générosité, posa sur lui ses grands yeux noirs et chuchota :

— Toi revenir ?

— *Speak english*, dit-il d'un air réservé.

Elle se contenta d'esquisser un petit sourire, puis continua sa tournée.

De retour à l’hôtel, Francis se remit à étudier une à une les cartes postales. Ainsi qu’il l’espérait, il découvrit, dans un groupe, une fille qui, comme les autres étaient abondamment parée de pièces d’or (Par tradition, les Ouleds-Naïls convertissent leurs gains en pièces d’or de toute espèce ; elles portent ainsi toute leur fortune sur elles, et c’est leur dot), mais dont les boucles d’oreille, très spéciales, étaient garnies de trois minuscules piécettes : Azirah…

Les événements prenaient une tournure plus précise. Les pions venaient se placer sur l’échiquier. Le seul pépin, c’était la présence possible de Ben Moktir. L’arrivée éventuelle de l’indicateur de Polk risquait de créer un fâcheux quiproquo, car un espion de métier – et l’acolyte de Polk en était un – percerait facilement à jour un déguisement aussi simple que celui de Francis.

Pour parer le coup, il aurait fallu prévenir ce type…

En méditant ce problème, Coplan déboucha, tout à coup sur une conclusion à laquelle il ne s’attendait pas. En sa qualité de musicien indigène mêlé à une troupe d’Ouleds Naïls, le domestique de Polk avait évidemment l’occasion de flâner d’un bout à l’autre de l’Afrique du Nord et de récolter des renseignements très intéressants pour son patron américain. Mais, d’autre part, on pouvait aussi renverser les termes de cette équation : obéissant aux ordres du mystérieux Mourad il faisait semblant de travailler pour Polk alors qu’en réalité il le surveillait… Ben Moktir, affilié au même clan terroriste que Azirah, jouait peut-être l’agent double.

De toute manière, si cet individu s’amenait à Bou Sada pour la grande fête de la Nuit du Destin, la Cité du Bonheur pouvait se transformer en cité de malheur plus vite qu’on ne le croyait.

Vers le début de l’après-midi, le lendemain, Coplan se dirigea vers la palmeraie. Le programme de l’agence accordait aux voyageurs une pleine journée de liberté : chacun se comportait à sa guise, et les plus acharnés en profitaient pour piller les boutiques de souvenirs.

En arrivant au bard de l’oued, Francis vit arriver vers lui une Ouled-Naïl. À l’encontre de toutes les autres femmes du village, les danseuses n’avaient pas le visage voilé.

Quand la fille ne fut plus qu'à deux mètres de lui, Coplan reconnut la marchande de photos de la veille.

— *Look for you*, dit-elle en souriant.

— *Yes ?*

Coplan n'était pas tellement charmé d'apprendre qu'elle avait cherché après lui. Il se demanda ce qu'elle lui voulait.

Je vais me promener, lui dit-il en anglais.

Elle ne parut pas comprendre, mais elle fit oui de la tête.

Ils se miment en route, côte à côte, silencieux. Ils arrivèrent bientôt près de la petite kouba blanche, sorte de maisonnette ronde au toit pointu, où un peintre français, converti à l'Islam, avait sa tombe. C'était le marabout Dinet.

Des gamins dépenaillés, plus collants que des mouches, vinrent assiéger le touriste pour lui vendre des colliers de faux ambre, des poignards arabes et des photos obscènes. Mais la danseuse les chassa avec force imprécations gutturales.

Francis la remercia, toujours en anglais. Elle le gratifia de nouveau d'un sourire.

Ce qu'elle voulait, il le sut bientôt. Par gestes discrets mais suffisamment éloquents, elle lui proposait de faire l'amour. Deux mille francs seulement. Et elle l'entraîna, de plus en plus souriante, vers les maisons enchevêtrées du quartier indigène. Là, dans une pittoresque rue en pente, Francis put lire l'enseigne faisant l'éloge des plus belles danseuses de la région. La maison s'appelait : « Chez Yamina ».

Il fallut d'abord payer à boire à la patronne. Chose bizarre, la joyeuse grosse femme buvait de la bière en bouteille. Mais elle en buvait beaucoup : Francis, eut à régler l'équivalent d'un casier de quinze bouteilles.

Enfin, seul avec la fille dans la chambre de celle-ci, il eut à payer une taxe de location immobilière de deux cents francs. Et ensuite,

deux cents francs pour le petit gamin qui vint apporter le brûle-parfums…

*

* *

Le soir tombait quand Coplan quitta ces lieux hospitaliers. Joignant l'utile à l'agréable, il avait obtenu le renseignement qu'il cherchait : Ben Moktir s'appelait en réalité Ahmed Selah. C'était un musicien ambulant. Selon son humeur, il vivait à Alger, à Bou-Saâda ou à Toggourt. À Bou-Saâda, il avait une chambre au 56 de la rue des Danseuses…

Quant à Azirah, elle avait formé son propre groupe et elle allait de ville en ville.

— *Plenty money*, Azirah, avait ajouté la fille avec un regard d'admiration et de convoitise.

Elle ignorait sans doute que la richesse d'Azirah ne provenait pas seulement de la danse et de la prostitution, mais d'une autre activité.

Après le dîner, Coplan alla poster trois lettres. Une pour Bizerte, une pour Tunis et une pour Paris. Au cas où le Vieux commencerait à s'impatienter, il fallait lui donner quelques nouvelles à mastiquer…

La nuit était agréablement tiède. Traversant tout le village, Francis prit sur la droite, dépassa les dernières maisons, fit le tour par la palmeraie, puis remonta en direction de l'hôtel. Mais, juste après le long mur de clôture qui se dresse au bord de l'oued, il perçut un déclic.

D'instinct, il se colla au sol. Une balle siffla au-dessus de sa tête.

Cette agression dans un décor aussi sublime lui parut un sacrilège. Son sang ne fit qu'un tour. Il saisit son G.P., dégagea la sûreté, se redressa et, se faufilant le long de la muraille des jardins, il bondit vers la zone d'ombre d'où le coup de feu était venu.

Les réflexes professionnels jouant, il décrivit une série de zigzags qui ne furent pas inutiles. Une deuxième balle miaula, puis une

troisième siffla à ses oreilles. L'ennemi tirait avec un silencieux. Francis se mit à riposter.

Au juger, car il ne distinguait aucune silhouette, il tira trois ou quatre coups.

On lui répondit de même, et il put s'orienter en suivant la provenance du tir adverse.

Arrivé à une étroite plage sablonneuse, à l'endroit où le ruisseau formait un large coude, il aperçut l'embouchure blafarde d'une ruelle qui venait finir là, loin des jardins privés.

C'était le ksar, les ruelles ténébreuses et compliquées du vieux quartier indigène. Toute poursuite devenait vaine, car un Arabe disparaît là-dedans comme un lézard dans la bruyère…

Rebroussant chemin, Coplan regagna l'hôtel Transatlantique. Mais il ne rengaina son arme qu'à cinq mètres du porche brillamment éclairé.

Il savait que la fête venait de commencer. Pas encore celle des Musulmans qui préparaient la Nuit du Destin, mais la sienne.

CHAPITRE XII

Le lendemain, pendant le petit déjeuner, Francis comprit que les choses s'aggravaient

Le guide de l'agence touristique lui expliqua (dans un anglais que l'indignation ne rendait pas plus correct) que les manifestations ouvrières déclenchées par la mort du syndicaliste d'Alger venaient d'avoir des répercussions jusqu'à Bou-Saâda. Les fils téléphoniques de la centrale avaient été sabotés au cours de la nuit. En outre, la route vers Alger avait été rendue momentanément impraticable, plusieurs ponts ayant été détruits.

Quelle calamité ! conclut le guide en haussant les épaules. On n'a jamais vu ça ! Manifester ici, à Bou-Saâda, en plein désert !... À qui et à quoi cela peut-il bien servir, on vous le demande ?...

Cette réflexion pleine de bon sens frappa Coplan. Il tourna et retourna longuement ces nouvelles dans sa tête, et fut obligé d'admettre, en dépit de sa modestie, que ce sabotage ne pouvait servir qu'à une chose : l'empêcher, lui, Coplan, de communiquer avec l'extérieur et de quitter le patelin.

Qui avait essayé de le descendre en tirant sur lui, la veille, près de la palmeraie ? Cela voulait dire aussi qu'on l'avait repéré, et même identifié... Mais qui, ON ?

Il inventa un prétexte pour s'excuser de ne pas participer à l'excursion prévue pour la journée. Il avait mieux à faire.

Enfermé dans sa chambre, avec les rideaux tirés et les portes fermées à double-tour, il sortit de sa petite valise de cuir... un rasoir électrique genre Sunbeam. Le petit appareil était logé dans une jolie boite d'acier inoxydable.

Avec une minutie d’ingénieur, il entreprit de démonter le rasoir et d’en vérifier les mécanismes internes. Ensuite, puisant dans sa valise une batterie portative pour flash électronique, il commença à monter une série de connexions d’une extrême délicatesse.

Ces travaux lui prirent la plus grande partie de la matinée. Il rangea son matériel, descendit prendre son déjeuner à la salle à manger, puis s’installa avec un livre au bar.

Enfoncé dans un profond fauteuil, il laissa couler les heures. Mine de rien, il surveillait très attentivement les allées et venues du personnel, des touristes, des promeneurs qui passaient dans la rue… À l’heure du thé, il fit une courte promenade jusqu’à l’oued. Il trouva ce qu’il cherchait, et il regagna l’hôtel, satisfait.

À onze heures du soir, il sortit. Sous sa gabardine, il trimbalait sa batterie de photographe : il l’avait mise en bandoulière et elle ne gênait nullement sa liberté de mouvements.

Un conversation avec le chasseur arabe de l’hôtel lui avait appris que les danseuses Ouleds-Naïls et les musiciens indigènes habitaient tous dans la vaste maison où Yamina avait son établissement, au 56 de la rue des Danseuses.

C’était une excellente affaire, car Coplan, doué d’une mémoire d’éléphant, se souvenait d’une manière très précise de la disposition des lieux.

À une centaine de mètres de l’hôtel, il bifurqua sur la droite. Dans un retrait, il s’affubla rapidement d’un burnous et d’une chéchia, puis il ôta ses lunettes. Ainsi, personne ne pourrait le reconnaître d’emblée.

Il poursuivit son chemin, tourna à gauche, puis de nouveau à droite, et il déboucha enfin dans la rue des Danseuses.

Le coin était calme.

À cause de la route barrée, aucun autocar n’avait amené d’Alger une nouvelle provision de touristes et les Ouleds-Naïfs n’avaient pu recevoir des clients frais.

Dans la situation où se trouvait Coplan, se tromper de porte n'était guère recommandable.

Arrivé à la hauteur de l'établissement de Yamina, Francis ralentit le pas. L'oreille tendue, il épia le silence nocturne. Tout allait bien : ni tintamarre d'orchestre, ni piaillements de femmes ivres, ni grognements de mâles en état d'excitation.

Première porte, deuxième porte, troisième porte. C'était l'avant-dernière avant le Quartier Réservé. Un couloir bas, puis une courette intérieure où s'amorçait un escalier de pierre.

Francis grimpa les vieilles marches usées. Toutes les portes des chambres individuelles étaient ouvertes comme pour aspirer l'air rafraîchi de la nuit.

Il vit soudain, à trois mètres, dans le vestibule qui partait du palier, deux indigènes en train de bavarder à mi-voix. Enveloppés dans leur burnous, assis contre la muraille, ils échangeaient de brefs monosyllabes.

Coplan saisit dans la poche de sa gabardine le petit appareil en forme de rasoir Sunbeam. Puis, braquant l'instrument vers les deux bavards attardés, il tourna de la main gauche un des boutons de contact de la batterie portative.

Graduellement, il augmenta le débit de courant en tournant le bouton de contact.

Une minute s'écoula, puis deux…

Coplan coupa lentement le courant, s'approcha des deux indigènes, les enjamba en silence. La tête sur la poitrine, les deux locataires dormaient profondément (Comme le lecteur l'aura compris, il s'agit ici d'un appareil à rayonnement d'anesthésie générale contrôlée. C'est une version perfectionnée de la « machine à endormir » mise au point par le Centre de recherches de chirurgie expérimentale de Moscou. L'appareil émet un rayon dont la modulation agit sur les centres nerveux ; une ou deux minutes suffisent pour endormir le patient. On l'utilise en médecine pour le traitement de l'hypertonie, des troubles nerveux, etc…).

C'est dans la dernière chambre que Francis joua sa chance ultime. En arrivant au bout du vestibule, il distingua un reflet de clarté. Il s'arrêta. Une lucarne rectangulaire, dépourvue de vitre selon l'habitude dans ces maisons arabes, lui permit de reconnaître le profil plat et bestial de Ben Moktir. Le bonhomme ne portait pas son turban rouge ; ses cheveux crépus étaient d'un noir presque bleu. À la lueur d'une minuscule lampe à huile, il écrivait.

Par la lucarne, Coplan braqua sur lui le somniax. Trois minutes plus tard, renversé contre le mur qu'il avait à sa gauche, Ben Moktir dormait, la bouche ouverte.

Francis entra doucement dans la pièce, chercha dans une de ses poches un lacet de cuir avec lequel il lia les chevilles du Musulman, puis, éteignant la lampe, il se mit à bourrer de coups de poings les épaules du dormeur. Celui-ci s'ébroua en grommelant des paroles sourdes et confuses.

— Bonsoir, Ahmed, gronda Coplan entre ses dents. Si tu essaies d'appeler à l'aide ou si tu oses crier, je te colle une balle entre les deux yeux, compris ?…

Coplan entendit le type qui avalait péniblement sa salive.

— Je veux savoir où habite Sidi Mourad, commença Francis.

CHAPITRE XIII

Coplan devait tirer le maximum de l'effet de surprise s'il voulait obtenir un résultat valable. Il le savait, et c'était pour cette raison qu'il avait soufflé la lampe.

— Allez, répéta-t-il, pas d'histoires. Où habite Sidi Mourad ?…

Le crâne contre le mur, Ben Moktir haletait. Il sentait à la base de son front luisant, juste entre ses yeux, le cercle glacé du canon du G.P. que Francis pressait durement contre sa peau. Sa bouche épaisse était distendue par un rictus de terreur et ses grosses lèvres tremblaient.

— Pas savoir, articula-t-il avec effort, pas connaître Sidi Mourad…

— Tu mens, maugréa Francis… Tant pis… Si tu ne veux pas me répondre, tu vas crever…

— Par Allah… Moi jamais vu Mourad… Moi pas mentir…

— Bon ! Ferme les yeux et prie Allah.

Au lieu de fermer ses yeux, l'Arabe les écarquilla et ses prunelles lancèrent dans l'obscurité de folles lueurs d'épouvante.

— Azirah, lâcha-t-il dans un souffle, Azirah connaître Mourad. Pas moi… Pas moi…

Suant d'agonie, Ben Moktir ne trichait plus, Francis en avait l'intime certitude.

Au reste, ce qu'il venait de dire était plausible. C'était surtout très intéressant.

— Où est-elle, Azirah ? demanda Coplan en appuyant plus fort encore le canon de son arme contre la face du Musulman.

— Demain… Arriver demain matin… Biskra…

D'un geste résolu, Francis empoigna de la main gauche la tignasse crépue de Moktir ; puis, faisant sauter son G.P. dans son autre main, il balança un terrible coup de crosse sous le menton de son prisonnier.

Moktir émit un « ah ! » dont les derniers échos moururent dans sa gorge.

Ainsi assommé, il allait dormir un bon bout de temps.

Coplan ralluma la lampe. Une rapide visite de la pièce lui permit de découvrir, sous le turban rouge dénoué, un Mauser de gros calibre, modèle ancien. Sauf coïncidence peu probable, c'était bien Moktir qui avait tiré, la nuit précédente, au bord de l'oued.

— Francis avait retrouvé deux douilles qui correspondaient au calibre du Mauser.

Le double jeu de Moktir alias Ahmed se confirmait.

Coplan empocha l'arme. Ensuite, saisissant le turban, il en fourra une copieuse ration dans la grande gueule de l'Arabe.

Il subtilisa la lettre que le bonhomme avait commencée, lui fit consciencieusement les poches, puis, par humanité, il lui administra une forte dose de somniax.

Le plus dur restait à faire. Et c'était le genre de boulot que Francis détestait le plus au monde.

Il extirpa de sa poche un second lacet de cuir, en fit un garrot autour du cou de Moktir, glissa le canon du G.P. dans la boucle du garrot et se mit à faire tourner l'arme comme un écrou à ailettes. Le lacet s'enfonça profondément dans la chair adipeuse… Un craquement, puis un second… C'était répugnant. Mais Francis pensa qu'il valait mieux entendre craquer les vertèbres de ce salaud que les siennes. Or, c'était l'un ou l'autre.

Cinq minutes plus tard, ayant chargé le cadavre sur son épaule, Coplan entreprit le trajet de retour. Ce n'était pas le moment de traînailler dans les parages. Entre minuit et minuit trente, un des gendarmes indigènes du patelin allait s'amener au Quartier Réservé

pour faire le contrôle. Les activités nocturnes des prostituées font l'objet d'une surveillance extrêmement pointilleuse.

S'écartant délibérément du chemin qu'il avait pris à l'aller, Coplan descendit tout droit vers la palmeraie.

La veille, tout en essayant de retrouver les traces concrètes de l'agression dont il avait été victime, Coplan n'avait pas omis de repérer une planque éventuelle pour un cadavre gênant. Il n'avait jamais été aussi bien inspiré ! Moktir était plus encombrant mort que vivant… Il fallait seulement le tenir à l'ombre jusqu'à la Nuit du Destin.

Dans les dépendances d'une vieille masure qui paraissait abandonnée, un antique puits à tambour offrait toutes les garanties désirables. À moins d'un hasard, la dépouille de Moktir ne sortirait pas de cette oubliette avant plusieurs jours.

Ayant terminé cette macabre besogne, Francis traversa l'oued et regagna tranquillement l'hôtel.

*

* *

Après une confortable grasse matinée, Coplan se fit monter le petit déjeuner dans sa chambre.

Le domestique indigène lui donna très obligeamment les dernières nouvelles. La route d'Alger avait été remise en état jusqu'à Aumale, mais le second tronçon n'était pas encore réparé. Par conséquent, les autocars ne rouleraient pas avant un ou deux jours.

Avant de se retirer, le serveur en gilet rayé ajouta, souriant :

— Ce soir, pour amuser les clients, l'hôtel fera venir les danseuses…

Ah ? Excellente idée, dit Francis… Le temps paraîtra moins long à ceux qui pensaient rentrer à Alger plus tôt…

Ayant dévoré de bon appétit ses petits pains beurrés, Francis vida jusqu'à la dernière goutte le pot de café noir.

Un étrange dynamisme circulait dans ses artères. Au fond, il avait fait du bon boulot jusqu'à présent. Les aveux de Moktir étaient moins décevants qu'on ne se le serait figuré. En déclarant qu'il ne connaissait pas Sidi Mourad, et en précisant que c'était la belle Azirah qui le connaissait, l'Arabe établissait d'une manière non équivoque un point important : c'était bien à la tête d'un réseau organisé que ce Mourad opérait. Les contacts avaient lieu par paliers, et seule Azirah avait des relations directes avec le chef.

Coplan alluma une cigarette, fit couler un bain, se rasa.

À la réception, il trouva une lettre arrivée de Londres à son nom : Frank Melton.

Il apprit ainsi que sa sœur Sheila avait la grippe, mais que tout allait bien à part ça.

C'était le Vieux qui, via un agent de Londres, réclamait quelques précisions au sujet de la mission en cours.

« *Qu'il aille se faire pendre* ! » pensa joyeusement Coplan. « *Il aura des précisions quand j'en aurai. D'ici là, qu'il fasse comme moi : attendre et espérer* ! »

*

* *

La journée se traîna. Les touristes avaient épuisé toutes les ressources de l'oasis. Et comme le prospectus ne leur disait pas de quelle façon ils devaient employer leurs loisirs forcés, ils étaient complètement désemparés.

Le guide organisa quand même, en fin d'après-midi, une deuxième promenade à dos de chameau…

Le soir, sitôt après le dîner, la grande salle à manger de l'hôtel fut transformée en théâtre. Toutes les tables furent groupées d'un côté, vers le fond, tandis que l'autre côté fut déblayé pour former une sorte de scène. Vers dix heures, le corps de ballet fit une entrée bruyante. Danseuses, musiciens, figurants, la troupe était au complet.

De sa chambre située à l’étage, Coplan entendit la joyeuse rumeur. Puis, une dizaine de minutes plus tard, le son aigu des raitas et les roulements fracassants des tambourins.

Il s’était allongé sur son lit, habillé mais en bras de chemise, et il réfléchissait.

Il se leva, se versa un verre de whisky. Le verre dans la main, il se mit à arpenter la chambre, toujours pensif.

SI Ben Moktir avait dit la vérité, Azirah devait être arrivée. Serait-elle là, ce soir ? En principe, on pouvait le croire. Elle n’avait aucune raison de s’abstenir : en tant que danseuse réputée, elle avait tout intérêt à participer à la fête. De plus, elle était en quelque sorte obligée de se montrer pour ne pas attirer sur elle la méfiance de ses collègues…

Francis dégusta sans se presser son verre d’alcool. Pareil au chasseur, il essayait de prévoir les mouvements du gibier. Il pensait intensément à la belle Azirah.

Finalement, vers onze heures moins le quart, lorsque les cris gutturaux des musiciens lui firent comprendre que le spectacle battait son plein, il enfila son veston, mit ses lunettes à monture d’écaille, sa casquette à carreaux et sortit après avoir éteint la lampe du plafonnier. Seule la veilleuse de la table de chevet resta allumée, mais ce n’était ni une distraction ni un oubli.

Arrivé dans le hall, il dépassa la porte de la salle à manger et passa au fumoir. C’était une étroite pièce tout en longueur et qui longeait la salle à manger. Au fond du fumoir, il y avait le bar.

Il alla posément s’accouder au comptoir, commanda un alcool, alluma une cigarette, se haussa sur un des tabourets, puis, négligemment, détourna la tête vers la droite, vers la troupe arabe.

Il y avait cinq musiciens, dont deux avaient nettement le type chleuh : figure allongée, moustache et barbiche. Autour d’eux, le groupe multicolore des filles en grand uniforme de gala. Les robes chatoyantes, les parures d’or, les visages fardés où les yeux noirs éclataient comme des braises et les bouches rouges comme de

violentes fleurs de sang, tout cela composait un tableau d'une beauté prodigieuse, à la fois mystique et puissamment sensuelle.

Plusieurs filles avaient déjà dansé : on le voyait au souffle rapide qui soulevait leur buste. D'autres se préparaient et elles paraissaient en proie à une intense fébrilité. Une légère sueur brillait sur leur maquillage. Le vacarme de l'orchestre déchaîné agissait fortement sur leurs nerfs et on sentait que leur chair vibrait déjà.

Enfin, comme toujours dans une troupe comme celle-là, il y avait une bonne douzaine de figurantes. Accroupies sur le tapis de laine, derrière et à côté des musiciens, elles échangeaient des avis critiques, se lançaient des plaisanteries, riaient, et, de temps à autre, la main devant la bouche, elles se mettaient à hululer des glapissements suraigus qui avaient pour effet d'électriser celles qui étaient en train de danser.

Coplan cessa de tourner la tête et contempla son verre de cognac.

Azirah était là… Assise sur le tapis, au deuxième rang, entre une grosse mémère imposante et une gosse qui n'avait guère plus de dix ans, elle suivait d'un œil attentif les deux filles qui, au milieu de la salle, exécutaient les traditionnelles acrobaties chorégraphiques.

Le buste droit, les mains posées bien à plat sur ses genoux, Azirah, consciente de sa beauté, se laissait admirer. Elle ressemblait à une idole. Son visage ovale révélait une finesse de traits plutôt rare chez les Ouleds-Naïls, qui sont filles des tribus montagnardes. Elle avait de grands yeux en amande, une bouche ciselée par un orfèvre, un nez mince et ardent, un front bien dégagé, empreint d'authentique noblesse. Les tatouages de sa race ornaient son front et semblaient ajouter une grâce de plus à son charme exotique.

Quand la danse s'acheva, les musiciens récupérèrent leur souffle. Mais ce répit ne dura pas longtemps. Les trompettes se remirent à déchirer les oreilles, et le numéro suivant commença, au grand plaisir des touristes qui semblaient apprécier cet abrutissement féerique de couleurs, de bruits, de mouvements et de symboles érotico-lyriques…

Francis appela le barman.

— Dis-moi, murmura-t-il en se penchant, la belle fille qui se trouve entre la grosse et la fillette, tu crois que je pourrais lui… parler un moment ?…

Le barman, un jeune Berbère au regard intelligent, comprit immédiatement ce que l'Anglais voulait.

— Of course, sir…

Et, tandis qu'il répondait ce « bien sûr, monsieur », sa mimique semblait ajouter : « Elle est là pour ça, voyons ! »

Francis lui passa discrètement un billet de mille, et murmura :

— Sur la terrasse ? Est-ce possible ?…

— Certainement…

Francis vida son verre et s'en alla en douce. La terrasse était spacieuse. Elle était entièrement bordée de palmiers en pot. On y accédait par la porte qui s'ouvrait au fond du hall.

Et, de cette terrasse garnie d'une colonnade où l'on pouvait s'accouder pour rêver aux étoiles, on pouvait également descendre dans le jardin, atteindre la piscine.

Coplan se posta dans le coin le plus sombre.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. Dans la salle, les musiciens devenaient frénétiques. Ils s'échauffaient. Entre les danseuses et eux, le magnétisme excitant de la fête se muait en courant de haut voltage. Car c'est un des aspects les plus étranges de ces spectacles arabes : il n'y a ni bluff ni falsification de la part des artistes ! Les Ouleds-Naïls font leur métier comme de véritables prêtresses : la danse et l'amour constituent leur vocation profonde. Consacrées dès la prime enfance à cette fonction, elles se donnent à la danse et à la volupté vénale avec toutes les ressources vraies de leur être. Leur sincérité est leur justification et leur code de morale. Plus tard, ayant dépensé leur fougue de jeunesse et gagné beaucoup d'or, elles retourneront dans leur village de montagne, prendront mari et deviendront des épouses d'une rigoureuse fidélité.

La musique se tut. Coplan vit apparaître la fière Azirah dont la silhouette se découpa un instant sur le carré de lumière de la porte du hall.

La fille hésita une seconde. Puis elle reconnut l'Anglais dont le barman avait dû lui donner une rapide description. Elle s'avança vers lui, souple et silencieuse, altière comme une princesse orientale.

Très homme du monde, Francis s'inclina.

— Frank Melton, dit-il en se présentant.

La fille lui fit un petit salut en guise de réponse, mais ne prononça pas un mot.

Francis reprit :

— Vous êtes… très belle…

— Anglais ou Américain ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Anglais…

Elle esquissa un sourire, bien que son attitude demeurât pleine de réserve. Elle attendait. Mais Coplan ne désirait nullement aller trop vite. Avec une certaine gaucherie, il prit dans sa main la main droite de la fille et il l'étreignit. Il la sentit se raidir imperceptiblement.

— Vous êtes une déesse, prétendit-il. Vous êtes la plus belle de toutes…

— Vous voulez un rendez-vous avec moi ?

Sa voix était basse et presque dure. Elle ajouta :

— Cinq mille. À minuit et demi, chez Yamina, dans la rue des Danseuses… Si vous ne savez pas où c'est, le barman vous expliquera…

— J'y serai, souffla-t-il, empressé.

Dans la salle à manger, le tambourin de cuivre entama un ramdam effarant. C'était ce que Francis attendait. Azirah voulut retirer sa main, mais il l'attira vers lui d'une brusque secousse et, dans la même fraction de seconde, il lui colla sous le menton un uppercut

maison, sec, précis, définitif. La fille plia les jambes sans émettre le plus petit soupir.

Coplan la prit dans ses bras.

Un rapide regard dans le hall lui confirma que tout le monde était retenu dans la salle à manger par la fête qui atteignait son paroxysme.

Il monta au galop jusqu'à sa chambre. Il avait à dessein laissé la porte simplement poussée.

Déposant la dormeuse sur son lit, il referma la porte et la verrouilla. Puis, ayant une fois de plus vérifié les persiennes et les tentures des fenêtres, il ligota les bras et les jambes de sa prisonnière, lui noua un bâillon devant la bouche, ôta son veston et sa casquette, et, enfin, alla mouiller une serviette pour ranimer la gracieuse idole arabe.

Quand elle ouvrit les yeux, Coplan lui décocha son plus beau sourire.

— Alors, chérie ? fit-il. Bien dormi ?...

Il avait parlé en français. Azirah, décontenancée, fronça les sourcils et le dévisagea. Elle comprenait mal, c'était visible.

Il lui laissa le temps de réaliser.

— Tu vois, reprit-il, nous avions rendez-vous ce soir. Et tu vas travailler gratis, mais pas comme tu le pensais...

Il changea subitement de ton et, la regardant bien en face, il articula en détachant avec soin chaque syllabe :

— Azirah... Tu es coupable de trois assassinats : l'ingénieur Tongay, le commissaire Perret et Farah, le borgne de la Médina. En plus, tu es coupable d'un acte de terrorisme à la Porte de France et d'une tentative de meurtre sur ma personne, dans l'ancienne maison de Tongay... Mais je t'offre une dernière chance : si tu me dis l'endroit, le jour et l'heure de la réunion que doit présider Mourad, je te promets la vie sauve.

Il se redressa, exhiba son G.P. et appliqua le canon de l'arme contre la tempe droite de la fille.

— Si tu appelles, c'est fini pour toi. De sa main gauche, il la débarrassa du bâillon.

— Je t'écoute…

Elle abaissa ses paupières, puis rouvrit les yeux. Un petit sourire méprisant souleva les coins de sa jolie bouche ciselée.

Ils s'affrontaient en silence. Les appels pointus des raitas arrivaient jusqu'à eux et la fille coula son regard vers la porte, puis fit semblant d'écouter le chant des trompettes de bois.

Toute son attitude exprimait le défi.

Coplan maugréa :

— Tu n'as rien à me dire ?

Azirah ne broncha pas. La musique estompée lui racontait des choses qui semblaient passionnantes et qui la captivaient complètement.

Sans daigner ramener son regard vers lui, elle murmura avec douceur, un peu narquoise au fond :

— Ça m'est égal… Toi aussi, tu mourras un jour… Écoute les raitas… Ils disent que les jardins d'Allah sont remplis de fleurs amoureuses.

Coplan fourra son revolver dans la poche de son pantalon, hocha la tête et se mit à déambuler devant le lit. Cette fille était d'une autre trempe que le visqueux Ben Moktir. Elle n'avait pas peur. Elle ne tremblait pas. Belle et paisible, elle acceptait son destin. Ni les menaces ni les coups n'auraient raison de sa volonté…

La preuve : elle n'avait même pas essayé de nier ! Elle aurait pu tenter le coup : protester, affirmer qu'il y avait erreur, qu'elle n'était pas celle qu'il croyait, que rien de ce qu'il disait n'était vrai.

Mais non. Elle se contentait d'écouter la musique en rêvant aux jardins fleuris d'Allah !

Il y avait peut-être un autre moyen. Les volontés les mieux blindées finissent par craquer, en certaines circonstances. Et la formule avait fait ses preuves.

Il alla chercher un canif dans la poche de son veston et il revint vers le lit.

Alors, lentement, avec une application touchante, il se mit à tailler avec la pointe du canif la robe de la fille. Morceau par morceau, il découpa jusqu'au dernier vêtement. Lorsqu'elle fut complètement nue, il la fit basculer sur le ventre pour lui arracher les derniers lambeaux d'étoffe qu'il jeta avec les autres, rassemblés en un petit tas informe sur le tapis.

— Tiens ! railla-t-il… Tu as des écorchures aux omoplates… C'est quand je t'ai plaquée un peu brutalement contre le mur, dans la maison de Tongay, hein ?…

Elle ne répondit pas.

— Viens, proposa-t-il. On va jouer à la baleine…

Il la souleva dans ses bras. Comme elle avait les chevilles et les poignets entravés, elle ne pouvait se débattre. Mais elle eut une réaction inattendue. Tandis qu'il la transportait vers la salle de bains contiguë, elle ondula contre lui et elle colla son buste contre sa poitrine. À travers sa chemise, Coplan sentit les deux pointes dures de ses seins qui le provoquaient.

Le contact et la chaleur de cette nudité splendide déclenchèrent dans ses artères une lourde pulsation de sensualité.

Azirah, consciente de son pouvoir, souriait.

Francis avait le visage altéré. On a beau dire…

Il s'arrêta près de la baignoire et il baissa les yeux pour contempler cette nudité de chair et d'or…

— Tu es magnifique, Azirah, dit-il lentement. Mais Vénus en personne ne m'empêcherait pas de faire ce que j'ai à faire…

Il déposa la fille sur la carpette et ouvrit le robinet d'eau froide.

Pendant que la baignoire se remplissait, il se laissa choir sur un tabouret et regarda couler l'eau.

Enfin, la baignoire fut pleine.

— Toujours rien à me dire au sujet de Sidi Mourad, Azirah ?

Elle ne broncha pas.

Il se campa devant la baignoire, les jambes bien écartées. Ensuite, empoignant la fille nue par les épaules, il lui souleva le torse, lui écrasa le ventre contre le bord de la baignoire et, d'un mouvement brutal, lui plongea la tête dans l'eau froide.

Pour le coup, elle tenta de se débattre. Mais Coplan la maintenait d'une poigne de fer.

Il compta mentalement les secondes…

— Stop ! grogna-t-il en lui tirant promptement la tête hors de l'eau.

Elle se mit à haleter, hagarde, les yeux déjà gonflés, les traits défaits.

La renversant contre lui, il sortit son mouchoir et il lui essuya tendrement le visage.

— Mince ! dit-il, étonné… Tu es une Ouled-Naïl à la gomme, ma parole !…

Effectivement, le tatouage d'Azirah fichait le camp…

Les paupières baissées, Azirah récupérait peu à peu. Son rythme cardiaque, encore rapide, cessait lentement d'être affolé.

Coplan déposa son mouchoir sur la carpette, redressa le buste de la fille et hop ! nouveau plongeon dans l'eau froide. De nouveau, elle lutta pour échapper à l'asphyxie. Mais il n'y avait rien à faire…

La dose fut légèrement plus forte. Un violent hoquet fit sursauter l'échine brune de la danseuse, puis des contractions lui fouettèrent les cuisses.

Coplan la tira prestement hors de l'eau. Elle avait un cercle bleuâtre autour de la bouche et sa poitrine était gonflée à éclater. Ses

seins se dressaient furieusement et tout son corps continuait à s'agiter, en proie à des convulsions nerveuses insurmontables.

Il la coucha sur la carpette, lui frictionna la cage thoracique, lui frotta le visage en le massant de ses paumes.

Ensuite, il lui versa un peu de whisky entre les lèvres.

Elle frissonna, ouvrit les yeux, avala péniblement sa salive.

— Alors ? demanda-t-il.

Elle n'en menait pas large. Dans ses yeux injectés de sang, l'effroi instinctif de la bête soumise à la torture commençait à se manifester. Ses prunelles élargies avaient des lueurs d'égarement ; la terreur panique de ce qui allait venir.

Sa respiration était encore un peu sifflante, avec de brusques cassures quand le cœur avait un raté.

Francis souffrait presque autant qu'elle. Ce rôle de bourreau l'écœurait et, intérieurement, il vouait aux gémonies, ce terrible métier qui l'obligeait à malmener de la sorte une femme, une femme aussi belle, aussi désarmée dans sa nudité.

Il dut se secouer et stimuler son imagination. En pensée, il revit Tongay avec le pic à glace dans la nuque, et Perret, les yeux révulsés, le sang figé par le poison.

Salope ! siffla-t-il. Tu parleras, je te le jure

Il l'empoigna par les cheveux, la redressa, la plia contre la baignoire et lui enfonça la moitié du corps dans la flotte.

CHAPITRE XIV

Coplan jeta un coup d'œil à sa montre. Une heure du matin ! En bas, la fête avait pris fin depuis plus d'un quart d'heure. La troupe ambulante était partie, les clients étaient montés se coucher, le personnel remettait de l'ordre dans la salle à manger.

Azirah, pantelante et inconsciente, gisait sur la carpette.

Coûte que coûte, il fallait continuer.

Mais la fille devenait de plus en plus longue à sortir de ses évanouissements. Sans le savoir, cependant, elle allait vers sa perte. Et sa force de résistance était pour Francis un gage de succès.

Un supplicié qui tient le coup, c'est la moitié de la victoire. Une autre femme, traitée ainsi, aurait succombé à la peur, à la crise de folie ou à l'effondrement total. Celle-ci, douée d'un cran digne d'admiration, conservait sa vitalité foncière : son système nerveux finirait par s'écrouler avant que ses forces ne fussent épuisées.

Dès qu'elle se réveilla, Coplan la prit à bras-le-corps et l'éleva au-dessus de la baignoire. Elle avait la chair toute refroidie et sa peau n'était plus lisse, mais curieusement grenelée : son beau visage était décomposé, délayé, plein de boursouflures, de plaques rouges et mauves ; elle s'était mordu les lèvres et du sang lui souillait le menton ; un pli amer déformait les coins de sa bouche.

Maintenant les frissons qui l'agitaient étaient continuels et désordonnés. Ses épaules ses reins, sa croupe, ses cuisses, ses mollets et ses bras n'arrêtaient pas de bouger spasmodiquement. On aurait dit une grande et somptueuse poupée qu'une main méchante et invisible essayait de désarticuler par jeu.

Coplan, au lieu-dit l'immerger dans l'eau, la tint en suspens au-dessus de la baignoire.

— Prête ? fit-il d'une voix sourde mais implacable.

La fille eut un hoquet, comme pour vomir. Ses paupières battirent désespérément.

— Bon ; on y va, dit Coplan en l'inclinant centimètre par centimètre.

Elle n'avait plus assez de vigueur musculaire pour se débattre. Ses mèches mouillées pendaient lamentablement.

Au moment où elle allait toucher l'eau, elle haleta :

— Mourad arrive demain…

Il la souleva et, s'agenouillant, la renversa dans le creux de son bras.

— Où arrive-t-il ?

Elle prononça d'une voix à peine audible, comme dans un rêve ou comme dans un autre univers :

— Route d'El – Hamel… Une heure… avant le coucher du soleil… chez le marchand de tapis… près de la Mosquée Djama el Nekhla… Prières de Lilt el Quadar…

Elle sombra derechef dans le coma. C'était classique. Elle avait tenu jusqu'à la limite ultime, mais rune fois vaincue, trahie par l'ébranlement nerveux, tout se relâchait et le voile noir effaçait ce dernier effort de la conscience.

Il la porta sur le lit, colla son oreille contre sa poitrine. Le cœur battait. Un peu secoué, évidemment. Mais rien de réellement grave. Et c'était peut-être dommage pour elle !…

Coplan, décrocha sa gabardine du portemanteau, recouvrit la danseuse, alluma une cigarette, puis, après un bref moment de réflexion, décrocha le téléphone.

— La gendarmerie, dit-il, laconique.

— Pardon ? fit le veilleur du service de nuit, un vieux type chauve et ridé, originaire de Toulon, et, pour une raison obscure, retraité à Bou-Saâda.

— Passez-moi la gendarmerie, répéta Coplan. En vitesse, je vous prie.

— Bien, bien…

Vingt minutes plus tard, Coplan confiait à lui brigadier sa redoutable et précieuse capture.

— Surtout, insista Francis, gardez-la au secret, et que personne ne soit informé de sa détention. Il y va de ma vie, de la vôtre et probablement de quelques dizaines d’autres en plus… Pas d’indiscrétion vis-à-vis de la police locale non plus !…

— Faites-moi confiance, ricana le gendarme. Si elle a tué un ingénieur et un commissaire de Tunis, elle aura des comptes à rendre.

— Elle a quelques amis dans le coin, et ces gens ont le bras long. Ouvrez l’œil…

— Je vais la faire descendre, suggéra le gendarme. Passez devant et refoulez le veilleur de nuit…

— D’accord !…

*

* *

Débarrassé de Ben Moktir et d’Azirah, Coplan avait retrouvé une certaine liberté de manœuvre.

Malgré tout, il ne se sentait pas tellement à la fête. Il avait très mal dormi et, de plus, il redoutait une réaction provoquée par la disparition d’Azirah.

Il prit ses repas dans sa chambre. À cinq heures, il s’habilla pour sortir.

Armé de sa caméra, il prit la direction de la mosquée Djama el Nekhla. Il se souvenait vaguement de l’endroit où elle était nichée, car elle faisait partie de la visite guidée prévue par l’agence d’Alger, mais la retrouver, c’était une autre histoire !

Comble d'infortune, il y avait au moins trois mosquées dans l'oasis ! Sans compter, une série de petits temples votifs, de ces « marabout » que la piété musulmane élève pour honorer la mémoire de ses saints.

Brusquement, Coplan rebroussa chemin.

Dans une boutique de la rue Gaboriau, il trouva exactement ce qu'il lui fallait : une ravissante plaquette illustrée, avec toute l'histoire de Bou Saâda, ses ressources artistiques et la description de ses monuments. Il en profita pour acheter quelques cartes postales qui manquaient à sa collection.

Arrivé à, la place du Colonel Pein, il prit quelques vues avec sa caméra : les indigènes, indifférents, se laissaient filmer. Néanmoins, leur indifférence n'était qu'apparente : ils entraient dans une rogne furibonde quand on faisait mine de photographier les femmes voilées qui passaient dans la rue.

Poursuivant sa promenade, il arriva rue de Rouville et, avisant la terrasse d'un bistrot arabe, il s'y installa et commanda du thé de menthe.

Il feuilleta sa brochure, la prose confite de l'auteur le fit soupirer : « *Dans la tiédeur du soir qui s'annonce, les maisons s'échelonnent entre les collines qui protègent la cité de la fureur des vents. Sous la dernière caresse de l'astre, les murs d'argile des vieilles masures deviennent écarlates ; des flammes onduleuses, souples comme le corps gracieux d'une ballerine, dansent et s'étirent…* »

De quoi dégoûter à tout jamais les gens des charmes du Sahara !

Enfin, des précisions ! Non loin de la fontaine de l'Ain el Ksar se trouve Djama el Nekhla, la mosquée du palmier, dont l'entrée, par un petit passage plafonné de bois de thuya, est très pittoresque. Une pièce, simple et austère, au sol couvert de nattes, sert de lieu de prières où les Musulmans viennent se prosterner aux heures rituelles. »

Coplan referma le bouquin, vida son verre de thé, paya et se remit en route.

Il erra encore un moment dans le labyrinthe des ruelles avant de retrouver la fontaine Ain el Ksar.

La mosquée n'était pas loin, effectivement. Et, en filmant ce coin pittoresque, Coplan explora sans en avoir l'air les abords immédiats du lieu. La boutique du marchand de tapis n'était qu'une petite maison très délabrée : un couloir, une chambre remplie de fouillis, puis une seconde pièce où quatre femmes, accroupies devant un métier à tisser, maniaient avec une extraordinaire vélocité les laines multicolores dont elles faisaient des tapis.

Coplan ne ménageait pas la pellicule. En même temps, il gravait dans sa mémoire la topographie exacte du coin. Il prit même quelques mesures, comptant mentalement ses pas entre telle bicoque et telle embouchure de ruelle.

Un peu avant six heures, il s'éloigna du ksar et se dirigea vers les superbes dunes de sable, avant-goût du véritable erg saharien. Là, fumant et lisant, il joua à la perfection le personnage du touriste épris de poésie.

Il n'était pas loin de sept heures quand une superbe Chrysler bleu-nuit dépassa l'hôtel du Caïd, venant de la Rampe Wagner et arrivant sans doute de la route d'El Hamel.

Coplan sortit ses jumelles de sa poche et observa l'étincelante bagnole qui ralentissait pour enfiler une rue étroite dont la courbe passait près du marabout Sidi Bou Chakhouka. À l'avant, deux Arabes en burnous ; à l'arrière, trois femmes voilées, complètement enveloppées dans leurs robes blanches. Pas moyen de distinguer les visages. Et la poussière qui tourbillonnait à l'arrière du véhicule empêchait de lire la plaque d'immatriculation.

La bagnole disparut, absorbée par l'ombre des maisons serrées.

Coplan remit ses jumelles en place.

Il fallait avant tout retrouver cette Chrysler, savoir d'où elle venait, à qui elle appartenait… Le problème n'était pas tellement sorcier. Il n'y avait que deux garages dans le patelin. Deux garages et cinq hôtels. Ou alors la Chrysler devait passer la nuit à la belle étoile.

Revenu au centre de la cité, Coplan commença méthodiquement ses investigations.

La splendide limousine bleue stationnait devant le garage faisant l'angle de la rue Haussier.

Elle était vide. Et la plaque indiquait qu'elle était originaire de Tunisie.

CHAPITRE XV

Le soir venu, Coplan quitta son hôtel et se dirigea tout droit vers le garage de la rue Saussier.

La grande porte coulissante était fermée, mais pas tout à fait. On avait laissé un espace suffisant pour permettre aux clients d'entrer.

Tout au fond de l'atelier, dans un étroit cagibi, le veilleur de service lisait son journal. Une lampe à pied projetait sur sa gazette une vive clarté.

Coplan traversa l'atelier, ouvrit la porte du cagibi et demanda au veilleur, un vieil Arabe au teint jaune et au visage tout plissé de rides profondes :

— Est-ce que vous faites la location de voitures ?

Il avait évidemment posé sa question en anglais. Le vieux schnock leva vers lui ses yeux globuleux, striés de filets rouges et bistres.

— *No English*, dit-il en secouant négativement la tête. Venir demain et parler au patron… *No english*…

Demain ?…

Coplan affichait une mine perplexe. Il haussa les épaules et esquissa un vague salut en portant la main à sa casquette à carreaux.

Il s'éloigna.

Dès qu'il fut hors de la clarté circulaire de la lampe, il se retourna. Le veilleur avait repris sa lecture. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait sûrement pas distinguer ce qui se passait dans les ténèbres de l'atelier.

Coplan repéra rapidement la Chrysler. Elle avait été rentrée pour la nuit et elle était rangée sur le côté, entre une antique Citroën et une Chevrolet.

Coplan souleva le capot de la limousine. Malgré l'obscurité, ses doigts experts eurent vite fait de mettre la bagnole hors d'usage. Et les mécaniciens du cru allaient suer avant de comprendre ce qui clochait.

Il sortit en douce et se faufila dans une rue adjacente.

À présent, puisque lui, Coplan, ne pouvait pas rentrer à Alger, ses adversaires ne le pourraient pas davantage. À moins de voyager à dos de chameau.

Opérant un détour, il longea le Marché aux Moutons et il eut soin de vérifier si personne n'était à ses trousses. Rassuré, il revint vers le bâtiment de la gendarmerie.

— Venez par ici, lui dit le brigadier Maulotte en le reconnaissant.

Il le fit entrer dans un petit bureau, l'écart de la salle de permanence.

— Content que vous soyez encore de service ce soir, lui dit Coplan.

— Je fais le service de nuit jusqu'à la fin de la semaine, puis c'est au tour de mon collègue. Vous venez prendre des nouvelles de votre prisonnière ?

— Oui...

— Elle est déjà emballée... J'ai réquisitionné l'armée... Nous avons un bureau de l'Auto-Traction militaire ici. Ils feront le détour par Biskra... Je ne tenais pas tellement à garder cette gonzesse sous ma responsabilité ! J'aurais pu la mettre en face, remarquez. C'est la prison civile. Mais son incognito n'aurait pas duré trente secondes. Les prisons, vous savez ce que c'est !...

— Oui, naturellement, acquiesça Francis en souriant.

Du reste, c'était vrai, il savait ce que c'était.

Il reprit :

— En tout cas, je vous remercie de votre diligence, brigadier. Je dirai un mot en votre faveur à qui de droit.

Le brigadier Maulotte se caressa le menton d'un air faussement indifférent.

— Un coup de piston, c'est toujours bon dans l'administration, admit-il.

— J'ai encore un service à vous demander… Pourriez-vous me procurer le nom et l'adresse du propriétaire du véhicule portant la plaque suivante ?

Il tendit au gendarme le papier sur lequel il avait noté les numéros minéralogiques de la Chrysler.

— Oui, bien entendu !… Mais vous n'aurez pas la réponse avant demain matin… À part les urgences, je n'ai pas le droit d'appeler les Renseignements à cette heure-ci… Le service de nuit commence à vingt et une heures…

— Tant pis ! Vous me déposerez un mot anonyme à mon hôtel… Je vais vous mettre mon nom sur le papelard… Mais ne le laissez pas traîner sur votre bureau…

— Pas de danger ! Je vais planquer ça dans mon portefeuille…

*

* *

Après avoir quitté la gendarmerie, Coplan avait regagné le centre de la petite ville endormie. Il était soucieux. Un pépin venait de surgir. Un pépin grave, qui risquait de flanquer par terre le plan qu'il avait si minutieusement élaboré.

Malheureusement, c'était un de ces contretemps auxquels on ne pense pas et contre lesquels personne ne peut rien. Il y avait clair de lune. Un vrai clair de lune pour opéra ou pour conte de fée…

Passer inaperçu dans ce ruissellement de clarté blanche, c'était un exploit que seul l'homme invisible de Wells aurait pu réussir. Le ciel était tellement clair que Francis, en traversant la place du Colonel Pein, s'aperçut qu'il y avait de l'ombre comme par un matin de soleil.

Du point de vue poétique, c'était sûrement splendide. Mais Coplan pensait à tout, sauf à la poésie. Il se trouvait devant un choix

inexorable, et il devait rendre sa décision dans les minutes qui allaient suivre.

Alerter la police ?

Il y avait songé. Le Commissariat était à deux pas, dans la seconde rue à droite.

Seulement, c'était une arme à double tranchant. Si les flics bougeaient, la chose ne passerait pas inaperçue et l'adversaire en serait avisé en moins de deux. En outre comment savoir si l'opération allait réussir à coup sûr ? Mourad et ses complices avaient peut-être plus d'un tour dans leur sac. Or, ce n'était pas le Moment de mettre la police en branle pour tomber sur un bec de gaz qui n'aurait pas manqué de compromettre à tout jamais la réussite de cette longue et difficile poursuite.

D'autre part, il fallait agir cette nuit même. On était à la veille de la fameuse Nuit du Destin, et, de toute évidence, Mourad devait opérer ses obscures manœuvres avant le commencement des fêtes religieuses. Les Musulmans ont la piété sourcilleuse. Même un chef de réseau n'oserait pas servir ses desseins secrets en négligeant ses devoirs vis-à-vis d'Allah.

Mourad, logiquement, devait rassembler ses conjurés au cours de cette nuit-ci.

À minuit quarante, Coplan renonça à son idée de demander l'aide de la police. Toute réflexion faite, la sagesse lui recommandait de jouer cavalier seul, d'assumer seul ses responsabilités.

Il fit un rapide crochet par l'hôtel, prépara ses affaires et ressortit discrètement par la terrasse. Au bout du jardin, à l'angle de la pelouse qui entourait la piscine, un passage étroit donnait dans la grande cour carrée dite « *la cour des chameliers* ».

Par-là, en longeant l'oued, on pouvait atteindre le ksar.

Pour plus de sécurité, il franchit le ruisseau presque à sec et il escalada la berge, assez escarpée à cet endroit. Il s'enfonça derrière un massif de lauriers-roses pour enfiler son burnous et ôter ses lunettes.

Ainsi costumé, il retraversa l'oued. Il arriva bientôt près de la haute muraille de clôture au pied de laquelle il s'était aplati quand Ben Moktir avait tiré sur lui.

Le coude de la rivière n'était plus loin. Là, par la petite plage sablonneuse, il pourrait emprunter directement une des ruelles et remonter vers la mosquée du palmier. Car c'était là qu'il se rendait.

Lorsqu'il arriva à la petite crique où venait s'échouer la fin d'une rue sordide et pouilleuse, il s'orienta. Il fallait appuyer vers la droite. Du moins, dans la mesure où ce dédale compliqué le permettait.

Il grimpa un raidillon, gravit une douzaine de marches vétustes et, au détour d'un passage voûté, il se trouva brusquement sur une minuscule esplanade. Les maisons étaient en contrebas.

Il regarda autour de lui et fit une grimace. Le ksar était littéralement immergé dans un lac de lumière argentée ! Un peintre, devant une vision pareille, se serait mis à bramer d'émotion, mais Francis n'éprouva qu'une envie de jurer.

Toutes les maisons, éclaboussées de grands reflets lunaires, étaient d'un blanc plus blanc que nature. Les ombres bleues des porches et des pignons d'angle, par un contraste assez inimaginable, rehaussaient encore le ton de tous ces blancs. Sur la gauche, en un vaste demi-cercle, la palmeraie se déployait comme un éventail. Certains arbres poussaient leur énorme plumet plus haut que les autres et ressemblaient à des fleurs figées dans l'insolite lumière nocturne. Un chat qui se serait aventuré sur ces cimes aurait pu être repéré à plus de mille mètres !

Ce clair de lune était une belle chose. Une vraie catastrophe…

Coplan se faufila vers l'extrémité ouest de la terrasse, descendit un escalier et entra dans la première ruelle venue. Il avait pigé son itinéraire.

Pendant six ou sept minutes, tout se passa très bien. Montant, descendant, tournant, s'éclipsant sous une voûte et débouchant sur une placette tout juste assez grande pour permettre à un chameau de

s’y agenouiller, il progressa tant bien que mal en direction de la mosquée de ses rêves.

Sous le pan de son burnous, il étreignait fortement la crosse de son G.P.

Il arriva enfin à quelques centaines de mètres de la fontaine publique où il avait filmé une scène typique vers la fin de l’après-midi.

Il fit une brève halte pour calmer le tam-tam de son cœur, puis il se remit à marcher. Mais, subitement, il perçut une présence. Adossé contre mi mur, à dix mètres, un Arabe méditait. Sans hésiter, Francis opéra un virage sec et s’engouffra dans le porche d’une masure. Aplati contre le mur d’argile, il attendit, les sens aux aguets. Un léger sifflement se fit entendre.

Il ne s’était pas trompé. Le penseur nocturne était une sentinelle. Les pieds nus du Musulman firent rouler quelques cailloux dans la ruelle : le bonhomme s’amenait. Il allait probablement vérifier si le promeneur était bien entré dans la maison.

À l’instant précis où l’Algérien avançait la tête vers l’obscurité du porche, Coplan lui sauta dessus et le gratina d’une gauche foudroyante. Le type s’écroula sur place, avec tout son étonnement dans le gosier.

Très vite, Coplan tira le bonhomme sous le porche, lui assena un second marron pour bien le mettre hors d’état de nuire, puis lui enfonça un mètre de burnous dans la bouche, histoire de l’empêcher de faire l’idiot.

Cette première affaire dûment réglée, il reprit sa progression. Maintenant, il était prévenu.

Pour suivre fidèlement son plan de bataille, il pénétra dans la mosquée par le couloir plafonné de thuya. Personne. La réunion se tenait donc bien chez le marchand de tapis, comme prévu.

Par un escalier en colimaçon, Francis atteignit le toit de la mosquée. Au premier coup d’œil, il vit la sentinelle postée là mais qui scrutait la ruelle. Rampant comme un guépard, Coplan s’approcha de

la silhouette drapée de blanc. Mais le sable crissa, et le Musulman tourna la tête. Coplan se détendit d'une seule pièce et balança de toute sa force la crosse de son pistolet sur la pomme d'Adam du malheureux. Le Fils d'Allah émit un borborygme sourd, agita l'air de ses deux bras puis dégringola à la renverse, les fesses contre le petit parapet de pierre. Son propre poids le fit basculer et il alla s'écrabouiller douze mètres plus bas, contre le mur latéral de la mosquée.

D'un saut, Francis s'envoya sur la plate-forme adjacente et, de là, il galopa vers le toit voisin, passa par-dessus un muret de terre séchée pour atterrir finalement sur la terrasse de la bicoque du marchand de tapis.

Par chance, la maison suivante était un peu plus élevée. La dénivellation constituait une espèce de rempart que soulignait une large bande d'ombre. Coplan se colla dans cette ombre et resta un moment accroupi.

De nouveau, un sifflement modulé se fit entendre. Coplan répondit de même pour faire croire aux autres guetteurs que la sentinelle était bien à son poste.

C'était un sacré jeu… Mais il faut croire que son coup de sifflet n'avait pas été trop mal modulé, car tout demeura parfaitement calme dans le secteur.

Quarante secondes plus tard, Francis se redressa et sortit de son pan d'ombre. Il arrivait à la fin de la première étape. Il se glissa dans un orifice carré qui s'ouvrait dans un coin du toit plat, et il descendit lentement, une à une les marches de bois de l'escalier intérieur.

Un silence incroyable régnait dans la bicoque.

Au bas de l'escalier, Francis s'arrêta. Deux rides se creusèrent dans son front. Ce silence était… surprenant. Inquiétant surtout.

Et une brusque sueur lui mouilla les reins. Si cette garce d'Azirah lui avait monté un bateau ? Si, malgré sa défaillance, elle avait eu le cran diabolique de ne lui débiter que des calembredaines ?…

Mais non ! Les sentinelles qui étaient de faction devaient bien avoir une raison d'être. Ou alors Azirah avait eu la présence d'esprit d'échafauder un mensonge basé sur une vérité partielle ? Le repaire du marchand de tapis n'était peut-être pas autre chose qu'un tripot clandestin. Les Arabes sont des joueurs acharnés. Et ils ont la passion des jeux de hasard où l'argent circule abondamment, ce qui n'est pas toléré par la police…

Debout au pied de l'escalier de bois, Coplan essayait en vain de percevoir un bruit, une rumeur.

À la fin, vaguement décontenancé, il s'avança et arriva dans l'atelier de tissage. La pièce était déserte. Le métier se dressait dans la pénombre comme un échafaud de dimensions réduites. C'était tout à fait ça. Et c'était assez sinistre.

Derrière le tapis sur lequel s'asseyaient les femmes quand elles travaillaient, il y avait un couloir. Francis s'y hasarda prudemment. Il déboucha dans une pièce où s'entassaient des balles de laine. Plus loin, pas d'issue. Rebroussant chemin, il découvrit que ce couloir en commandait un autre, vers la gauche.

À quatre mètres environ, un coude. Et là, une porte sous laquelle filtrait un rai de lumière…

Coplan s'approcha et colla son oreille au panneau. On parlait de l'autre côté de la porte ; plusieurs voix monotones échangeaient des propos en arabe.

Coplan aspira une longue bouffée d'air. Puis, son G.P. bien en main, il prit un pas de recul et, d'un violent coup de talon, il fit sauter la porte

CHAPITRE XVI

Le panneau de bois s’était rabattu contre la paroi intérieure avec un claquement retentissant.

— Le premier qui remue, je l’abats ! jeta Coplan d’un ton menaçant.

Son irruption était une surprise indiscutable pour les invités du marchand de tapis. Mais Francis, pour dire la vérité, n’était pas moins surpris que ses adversaires. Il regretta immédiatement de ne pas avoir mis les flics dans le coup. Au moins une dizaine de types et trois femmes étaient assis là, en cercle, au milieu de la pièce.

Assis en tailleur, coude contre coude, le buste penché, ils étaient tellement emmaillotés dans leurs burnous et leurs voiles qu’ils étaient quasiment tous pareils. Les visages, à demi-masqués, étaient indistincts.

Il y eut un silence de mort. Les Musulmans, pétrifiés, attendaient.

Puis, presque tous en même temps, ils se mirent à grommeler de leurs voix gutturales, mais sans bouger. Et, brusquement, Francis perçut un déclic familier. Il se jeta en arrière et pivota contre l’embrasure de la porte. Le coup claqua, et la balle passa en traçant sur la joue de Coplan un sillage d’air. Un des Arabes avait dû tirer à travers son burnous.

D’un bond, Francis sauta de l’autre côté de la porte. Mais, au passage, il tira deux balles à la volée, dans le tas. Puis, simultanément, il tira vers la sortie du couloir.

Dans la pièce éclairée, il y eut des râles et des cris, un véritable concert de lamentations. Un des marabouts vicieux avait dû prendre du plomb dans les tripes.

Pas à pas, Coplan reculait. Il fallait absolument que son tir pût couvrir les deux issues de ce couloir.

De nouveau, à titre de signal et d'intimidation, il appuya deux fois sur la détente.

Un Arabe qui tentait de franchir la porte battit promptement en retraite. Néanmoins, le danger subsistait, car les guetteurs du dehors allaient sûrement s'amener à la rescousse…

Changeant subitement de tactique, Coplan se rua comme un bolide vers la pièce éclairée. D'un pruneau bien placé, il élimina le Musulman qui se préparait à franchir le passage, puis, rapide comme l'éclair, il ramena le panneau de bois et ferma le verrou métallique. Tout en se repliant pour de bon, il se demanda ce qu'il allait faire de ce troupeau si les policiers ne s'amenaient pas dare-dare.

Sauf malchance, l'alerte devait avoir été donnée. Réglementairement, deux patrouilles de police devaient sillonner le ksar de la tombée de la nuit à l'aube. Et les coups de feu avaient fait assez de raffut pour sonner le branle-bas !…

Coplan atteignit enfin la sortie. Juste à cet instant, trois types en burnous avançaient en rasant les murs. Mais le clair de lune jouait en faveur de Francis maintenant. Il tira cinq fois de suite, visant les Arabes aux jambes. Les guetteurs s'affaissèrent comme des paquets de linge.

Ce n'était pas le moment d'abandonner la place, bien sûr ! Mais la situation n'en devenait pas moins scabreuse. D'après ses calculs, Coplan estimait qu'il avait encore au maximum trois balles dans son chargeur. C'était beaucoup pour défendre le terrain, c'était trop peu pour tenir tête à une nouvelle vague ennemie.

Des coups de sifflet stridents trouèrent le silence. Puis, assez lointaine malheureusement, la pétarade d'une jeep. Les flics arrivaient, mais…

Coplan tira en l'air pour signaler sa position.

Une fraction de seconde plus tard, il s'en voulut à mort d'avoir gaspillé cette balle. Les conspirateurs avaient réussi à forcer le verrou

de leur prison improvisée, et ils cherchaient à fuir. Coplan traversa et se cacha dans un porche.

Le premier qui voulut forcer le barrage montra qu'il était prêt à tout. Il fit précéder son apparition par quelques coups de feu tirés au hasard. Mais quand il émergea du couloir, une balle dans l'épaule le fit reculer en vociférant. Derrière lui, les autres se pressaient en trépignant. Un second burnous intrépide fonça en tirant. Coplan sursauta. Du haut d'une terrasse en surplomb, une mitraillette s'était mise à crépiter. Les balles tracèrent des pointillés de feu dans la lumière lunaire, les éclats de terre séchée voltigèrent dans tous les sens.

L'Arabe s'était écroulé au milieu de la ruelle.

— Par ici ! Par ici ! hurla Coplan aux policiers qui progressaient vers le champ de bataille, pliés en deux, la mitraillette collée au corps.

La fusillade reprit tout à coup. Deux Arabes tiraient sur les agents.

Des rafales furieuses crépitèrent dans un vacarme d'apocalypse.

Enfin, ayant balayé toute résistance, la police livra l'assaut final et la maison du marchand de tapis fut investie. Il y avait des morts et des blessés. Trois femmes et deux hommes se rendirent. Mais, alors, Coplan constata qu'il manquait au moins trois conspirateurs ! Et ceux-là, les meneurs bien entendu, avaient pu s'échapper par les toits.

— Où est votre jeep ? demanda Coplan à l'officier qui commandait le détachement de police.

— Là-haut... Près de la rue de Rouville... Pas moyen de faire le zouave dans ces ruelles avec une bagnole. Surtout pour canarder des types pareils ! C'est un hélicoptère qu'il nous faudrait !

— Écoutez, dit Coplan, je vous expliquerai plus tard ce qui se passe, je n'ai pas le temps de le faire maintenant. Je suis du Deuxième Bureau et vous serez de toute façon couverts par les autorités. Pouvez-vous me donner trois hommes avec mitraillette, et me confier la jeep ?

— Ce n’est pas très régulier, dit l’officier, embarrassé.

— Je le sais, bon Dieu ! Mais le temps presse ! Je suis à la poursuite d’un agent ennemi de grande envergure et c’est une question de minutes !

— Soit !

L’officier aboya trois noms. Les intéressés se présentèrent immédiatement.

— Vous prenez les ordres de ce collègue et vous emmenez la jeep !

Coplan enchaîna de son ton le plus énergique

— Venez ! Mais je vous préviens que ça va chauffer…

Ils remontèrent au pas de course vers la jeep de la police. Les trois flics étaient jeunes, costauds et bien entraînés. On sentait que la corrida ne les effrayait pas.

— Je prends le volant, dit Coplan. De toute manière, mon chargeur est vide… Tenez votre artillerie en batterie…

La jeep exécuta un demi-tour éclair, puis fila le long de la rue de Rouville, traversa en trombe la place du Colonel Pein, fonça tout droit sur le Marché aux Moutons, vira à gauche et, sur deux roues, enfila la rue Saussier.

Trop tard ! À l’autre bout de la rue, une bagnole prenait un virage brutal vers la gauche.

Francis jura.

Il était sûr que c’était Mourad qui battait en retraite. La Chrysler, contre tout espoir, avait donc été réparée !… À moins que…

Au bout de la rue, Coplan prévint ses compagnons

— Accrochez-vous, les gars !

Et il vira en accélérant à tout casser. La jeep donna l’impression qu’elle allait décoller pour survoler les maisons qui formaient l’angle de la place. Néanmoins, tout se passa bien. Hélas, il n’y avait plus de feu rouge à voir après le tournant.

— Dites donc ! grogna un des policiers qui, était recroquevillé sur son siège comme un escargot. Allez-y mollo, hein !…

— Attention ! cria de nouveau Coplan. Pour le coup, les trois agents se mirent en boule autour de leur mitraillette.

Le virage à gauche fut encore plus impressionnant que le premier.

Le flic qui était à l'avant se pencha pour hurler à l'oreille du conducteur :

— Cinglé, oui ?

— La chasse à l'homme ! riposta Coplan.

— Où allez-vous, sacré nom de Dieu ? glapit un des autres policiers.

— Foutez-moi la paix ! résuma Coplan, le visage crispé.

Il n'avait peur que d'une chose : c'est que les trois jeunes passagers le prennent réellement pour un dément et l'empêchent de continuer.

Quand la jeep passa pour la deuxième fois le long du Marché aux Moutons, la course ressembla effectivement à un carrousel grotesque. D'autant plus qu'il n'y avait plus ni feu rouge ni voiture ni rien d'autre en vue…

Mais Coplan ne perdit pas courage.

CHAPITRE XVII

Au moment où la jeep dépassait les dernières maisons de Bou-Saâda, les policiers se mirent à vociférer des protestations.

Malgré le vacarme que faisait le moteur poussé à fond, Coplan discerna que ses compagnons essayaient de lui faire comprendre qu'il se trompait de route.

— Alger !… Biskra ! Criaient-ils à gorge déployée.

Coplan secoua négativement la tête.

— Vous en faites pas ! gueula-t-il.

Évidemment, les policiers ne pouvaient pas savoir. Pour eux, les fuyards devaient se lancer sur la route d'Alger ou sur celle de Biskra. La route que Coplan avait prise était un cul-de-sac. En fait, c'était une espèce de route privée, longue seulement d'une dizaine de kilomètres, et qui reliait l'oasis à la ville sainte d'El Hamel : lieu de prières et de pèlerinages.

Après une série de courbes, il y eut soudain une ligne droite qui s'étirait entre les flancs des collines. Et, au loin, comme un signal d'espoir, le feu rouge d'une voiture qui filait vers la ville sainte.

— Allah est avec nous ! exulta Francis. Et il poussa la jeep à lui faire rendre l'âme.

Les trois policiers s'accrochaient à leur siège. La route était pleine de cailloux et de nids de poule, et ils avaient fort à faire pour ne pas voltiger hors de la jeep qui bondissait. Toutefois, ils ne pensaient plus que cet inconnu qui tenait le volant fût un dangereux énergumène. La façon magistrale dont il avait deviné la piste des hommes qu'il voulait rejoindre leur en bouchait un coin.

Coplan se pencha davantage sur son volant.

Un sourire bizarre se dessina peu à peu sur ses traits contractés.

— Nous gagnons du terrain, s'écria-t-il…

À présent, il ne déplorait plus le clair de lune qu'il avait maudit une heure auparavant. La situation s'était retournée complètement et ce même clair de lune était devenu son principal atout.

Quand la route obliqua légèrement vers la droite, le profil de la voiture qui emmenait Mourad se détacha très nettement dans la lumière blanche.. Ce n'était pas la puissante Chrysler ! C'était la Chevrolet…

La jeep rognait progressivement la distance qui la séparait des fuyards.

Par une nuit noire, l'ennemi aurait pu tenter une manœuvre de diversion, chercher une issue latérale, échafauder un traquenard. Avec ce clair de lune implacable, nulle feinte n'était possible.

Le policier qui se trouvait à côté de Francis luit cria dans l'oreille

— Attention, là-bas… La route finit brusquement devant les rochers de la montagne…

Coplan fit oui de la tête pour dire qu'il était au courant. Puis, réalisant que le terminus de la course approchait rapidement, il cria à son voisin :

— Prenez le volant… Passez-moi votre mitraillette.

Le policier hésita une fraction de seconde, Coplan s'agita sur son siège et ôta une main du volant. Le policier ne put se dérober.

Tandis que la jeep continuait à rouler à toute allure, les deux occupants de devant permutèrent. Il y eut des zigzags vertigineux. Enfin, Coplan se sentit prêt à l'action : la courroie de la mitraillette dans la nuque, il ne regretta plus son fidèle G.P. dont le chargeur était vide.

Bientôt apparurent les premiers contreforts de la montagne rocheuse sur laquelle se dressent les maisons et la mosquée d'El Hamel.

Le feu rouge de la Chevrolet disparut subitement, happé par le virage.

Le policier freina, mais Coplan lui décocha un coup de coude et beugla, furieux :

— Allez-y, bon dieu ! Pas besoin de ralentir !

La jeep, comme un cheval cravaché, tressauta et repartit à fond de train. Pendant deux minutes, ce fut un sport effarant ! La route s'achevait par une succession de méandres et elle était bordée de rocailles hérissées.

Serrant à gauche, serrant à droite, la jeep frôlait les bords de la piste.

Soudain, au sortir du dernier virage, le conducteur enfonça brutalement la pédale du frein et donna un violent coup de volant sur la gauche. Il y eut un choc, un terrible fracas de ferraille.

— Les salauds ! glapit le policier, qui se cramponnait à son volant.

La jeep avait littéralement tournoyé sur elle-même et l'arrière de la caisse avait tamponné le capot de la Chevrolet. Les fuyards, pour gagner quelques secondes précieuses, avaient abandonné leur véhicule en travers de la route.

Par chance, il n'y avait pas de dégâts autres que l'avant de la Chevrolet défoncé.

Coplan avait déjà sauté à terre. Les deux autres flics le rattrapèrent au galop.

Écartez-vous ! leur commanda Francis. Et feu à volonté dès que vous verrez l'ennemi.

Ils escaladèrent en courant le sentier qui montait à l'assaut de la falaise. Ce n'était qu'un étroit sentier pierreux qui serpentait vers les hauteurs du plateau.

Une fois de plus, le clair de lune intervint : à peu près aux trois quarts de la montée, les trois silhouettes blanches des Arabes furent aisément repérables. Les trois Musulmans faisaient des efforts

désespérés pour atteindre les premières maisons de la cité plongée dans la paix nocturne.

— Allez-y, ordonna Coplan.

Et, montrant l'exemple, il empoigna sa mitraillette.

Les rafales déchirèrent sauvagement le silence. Un des Arabes mordit la poussière. Les deux autres ne s'arrêtèrent même pas.

Coplan savait que c'était maintenant la minute de vérité, et que c'était un quitte ou double. Si les deux rescapés parvenaient à se faufiler jusqu'à l'esplanade, tout était fichu. Les conspirateurs avaient certainement des complicités parmi les centaines de jeunes fanatiques logés au séminaire de la ville sainte. Or ce séminaire était un véritable labyrinthe ! Tout autour de la mosquée, il y avait une quantité incroyable de petites cellules où les futurs prêtres musulmans vivaient dans un fouillis inextricable.

Un des fuyards tenta sa chance et fila vers la gauche, en direction de la source sacrée.

Coplan coupa hardiment à flanc de coteau. Un coup de feu éclata, des débris de roche volèrent. Mais le burnous blanc se détachait imprudemment sur un fond de verdure... La Mitraillette crépita... L'Arabe s'écroula, roula sur lui-même et alla se tasser au pied d'un grand palmier qui marquait la limite d'une étroite terrasse naturelle.

Sans briser son, élan, Coplan se redressa d'un coup de reins et continua son escalade en direction de la mosquée. Il déboucha sur l'esplanade au moment où, croyant tromper les deux policiers qui le pourchassaient, le dernier des conjurés contournait le parvis de la mosquée pour s'éclipser à droite, entre les étroites ruelles qui divisaient les masures du collège coranique.

Les trois mitraillettes crachèrent en même temps. Criblé comme une passoire, le Musulman s'effondra.

Mais la fusillade avait semé la panique dans la cité. Les habitants arrivaient en foule, de tous les côtés.

— Tenez-les en respect ! ordonna Coplan. S'il le faut, tirez dans les jambes !

Le policier auquel il s'était adressé obtempéra et montra qu'il connaissait parfaitement son boulot. La mitraillette bien en main, il recula pas à pas et alla se poster au bord du parvis. De là, dominant l'esplanade, il hurla des menaces en arabe.

La foule battit en retraite vers les maisons.

Avec l'aide du second policier, Coplan alla ramasser l'Arabe dont le burnous se teintait de rouge. Ils le descendirent jusqu'à la jeep, puis allèrent chercher les deux autres morts.

Trois quarts d'heure plus tard, ils rentraient à Bou-Saàda avec leur macabre cargaison.

Les trois morts furent alignés dans le couloir de la gendarmerie, avec les victimes de la première attaque. Les prisonniers avaient été enfermés à la Prison Civile.

Coplan commença la fouille des morts.

Le deuxième cadavre lui réservait une surprise. Il dut réprimer un juron quand il débarrassa le type de son épais burnous. Néanmoins, il ne fit aucune réflexion. Le mort avait des papiers au nom de Sidi Djel Abber El Mourad…

CHAPITRE XVIII

Le surlendemain, à Bizerte, Coplan eut une longue conversation avec l'amiral Lacau.

Ce dernier, après avoir pris toutes ses garanties administratives, avait envoyé un émissaire à Bou-Saâda, un jeune lieutenant dont la mission fut de régulariser de A jusqu'à Z les opérations improvisées et mouvementées de Francis.

— Ce qui me trouble, avoua l'amiral c'est que le nom de ce Sidi Djel Abber El Mourad ne figure nulle part… Je veux dire, dans aucun fichier spécial… Cet individu est inscrit à l'État Civil de Tunis, mais, de toute évidence, il y a là un camouflage préparé de longue date. Le véritable Mourad est un vieil indigène de plus de soixante ans, sans profession, vivant de ressources… inexistantes.

L'homme que vous avez éliminé a pu monter son réseau et diriger ses manœuvres secrètes sans jamais attirer l'attention, et cela grâce à cette substitution d'identité. Des combines de ce genre, ni la police ni la sûreté ne pourront jamais les détecter…

— Minute, amiral, dit Francis avec un sourire bizarre, je ne vous ai pas encore montré toutes mes cartes. Je réserve le meilleur pour la bonne bouche… Mais, tout d'abord, je vous demanderai de faire venir ici un de vos traducteurs. Pas un Arabe, un Français…

L'amiral décrocha le téléphone et convoqua un des officiers du Chiffre.

— Si Ben Salem était là, soupira-t-il en raccrochant.

— Où est-il, à propos ? s'enquit Coplan.

— En voyage… Il visite régulièrement les tribus dispersées et il en profite pour entretenir les contacts politiques avec tous ces petits

pachas dont l'influence est énorme sur la population indigène. La position française a besoin d'être constamment entretenue.

— Sûrement ! Mais…

Coplan alluma une cigarette. Puis, prenant une brusque décision, il reprit :

— Je vais maintenant vous dire la vérité, amiral… Ce Mourad dont le réseau a coûté la vie à tant de Français, *c'était Ben Salem en personne* !

Lacau sursauta et son visage devint exsangue.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je suis désolé, mais c'est comme ça… Du reste, quand on aura ramené les cadavres de Bou-Saâda, vous ne douterez plus… Je comprends l'effet que cela vous fait, je suis passé par là. Quand j'ai débarrassé le Mourad de son burnous, j'en suis resté littéralement assommé !…

Lacau contourna son bureau et se laissa choir dans son fauteuil. D'un ton hébété, il murmura :

— Ben Salem… Un homme en qui j'avais toute confiance !…

— C'est toujours ainsi, amiral, les véritables espions occupent fatalement des postes de confiance. Rappelez-vous le coup de Chalk River… Poland, le chef même des Services de sécurité travaillait pour l'ennemi ! (Authentique) Il fallait un Ben Salem pour accomplir les besognes importantes et précises qui faisaient partie des plans de nos adversaires…

À cet instant, on frappa à la porte. Un planton annonça le capitaine Bourtang, officier du Chiffre.

— Qu'il entre, dit Coplan sans se soucier de la hiérarchie.

Le capitaine était un homme d'une quarantaine d'années. Petit et maigre, mais énergique. Ses yeux exprimaient une vive intelligence.

— Jean Faurel, dit Coplan en allant au-devant du militaire et en lui tendant la main. J'ai un service personnel à vous demander.

Personnel et… confidentiel. L’amiral a eu la bonté de vous convoquer à cet effet…

— À votre disposition.

— Pouvez-vous me traduire à vue ce que racontent ces divers documents ?…

Francis extirpa les papiers qu’il avait raflés sur la table de Ben Moktir et dans les poches de l’infâme indicateur double.

— Permettez, dit le capitaine.

Il examina rapidement les documents, puis, tout en se mettant à lire avec plus d’attention, il dit à mi-voix :

— Il n’y a rien de sorcier là-dedans… À première vue, ïl me semble que ce sont de simples rapports…

— Voulez-vous me les lire dans l’ordre ? insista Francis.

— « Gloire à Allah », commença Bourtang, « j’ai le plaisir d’envoyer mes respects au vénérable maître… L’ami L.D. est en mission et distribue des consignes à ses frères d’Afrique. Le ciel m’a favorisé et j’ai pu contempler des choses écrites. La mort a frappé W. par ordre des serviteurs de P. Les desseins demeurent insondables. L’étranger F n’est pas un ami de P. Un événement inattendu a retardé mes informations à ce sujet… »

Il y avait ainsi quatre ou cinq textes bizarres, entortillés et parfaitement incompréhensibles. Sauf pour Francis qui connaissait maintenant le dessous des cartes…

— Je vais prendre des notes, dit Coplan. Voulez-vous relire ? Le capitaine s’exécuta de bonne grâce.

*

* *

Avant de quitter Bizerte, Coplan expédia un dernier message officiel à la gendarmerie de Bou-Saâda :

« *En relation avec une affaire actuellement en cours, des recherches sont à effectuer dans les jardins de la rive droite de*

l'oued. Pensons qu'un cadavre a été caché dans un puits, près d'une maison abandonnée. Transmettre résultats à la P.J. de Tunis, service du commissaire Langlois ».

Il n'y avait pas de raison pour que le cadavre de Ben Moktir demeurât enfoui là. Et Sam Polk, s'il avait encore des doutes au sujet des informations confidentielles que Coplan lui avait communiquées, pourrait, s'il en avait l'envie, faire un tour jusqu'à la morgue de la P.J. de Tunis afin de jeter un coup d'œil sur ce qui restait de son pitoyable collaborateur.

Quant à miss Helen Asfield, elle avait transporté ses ardeurs du côté de Sidi-Bel Abbès où un capitaine de la Légion se consacrait avec entrain, à fignoler son éducation amoureuse. Coplan n'en fut que plus à l'aise pour préparer son départ et savourer les dernières heures de son séjour en Afrique du Nord…

À Paris, le Vieux l'attendait.

Coplan fut tout de suite frappé par la gentillesse inhabituelle du patron. Ce dernier mettait moins de soin que d'ordinaire, semblait-il, à cacher sa profonde satisfaction.

— Vous, bougonna Francis, j'ai l'impression que vous avez une idée derrière la tête !

— Pas du tout ! Mais j'attachais beaucoup d'importance à votre mission et je suis content de voir que vous avez fait du bon travail…

Le Vieux, en allumant sa pipe, articula du coin de la bouche :

— Il faut d'ailleurs que vous me racontiez l'affaire en détail, et depuis le début.. J'ai quelques dossiers en suspens et ça m'embête… Vos informations vont peut-être me permettre de conclure… Je vous écoute…

— Dès mon arrivée, commença Francis, j'ai compris que votre hypothèse était la bonne : nous nous trouvions bien en présence de deux catégories d'attentats trahissant une technique différente. Le pauvre commissaire Perret l'avait du reste remarqué, lui aussi… Je

suis arrivé là-bas sept jours après l'assassinat du commandant Jomet, ingénieur-chef du grand bassin de radoub. J'ai pratiquement assisté à l'assassinat de l'ingénieur Tongay. Tongay se trouvait à Bizerte pour étudier la modernisation de la Base, autrement dit, pour raffermir une position-clé de la France en Afrique du – Nord… À partir de ces deux attentats, j'ai reconsidéré tout le problème Mourad et j'ai constaté que cet agent avait une mission bien précise : saboter les installations militaires françaises. Les opérations de Mourad et de ses complices bénéficiaient d'un malentendu extrêmement efficace : ils étaient noyés dans la masse des crimes purement politiques. En fait, la technique de Mourad était simple : c'est ce qu'on appelle le sabotage par le personnel. Cette formule est d'un rendement garanti. En tuant des techniciens spécialisés, on atteint plus sûrement le potentiel français qu'en démolissant un ouvrage d'art ou une installation de l'armée. Les ingénieurs compétents sont difficiles à remplacer : il faut des années pour en former de nouveaux et ces nouveaux manqueront d'ailleurs forcément d'expérience. Cette technique du sabotage par le personnel explique la mort de Jomet, celle de Tongay, celle du lieutenant Villiers et quelques autres dont vous pourrez reconstituer la liste en pointant tous les attentats de ces trois dernières années…

Le Vieux hocha la tête. Son visage massif s'était durci.

— Et Perret ? demanda-t-il.

— Perret était un coup double pour Mourad… Non seulement c'était un des policiers les plus habiles de toute la Tunisie, mais il fallait le supprimer pour l'empêcher de nuire. Car, millimètre par millimètre, Perret s'approchait de la vérité. Il avait déjà rassemblé pas mal d'éléments positifs, et la mort de Tongay, en le conduisant jusqu'à cette Azirah, pouvait le mettre sur la piste décisive… D'Azirah à Ben Salem, il n'y avait plus qu'un pas à franchir : découvrir la double identité du fonctionnaire de la Résidence…

Il y eut un silence. Le Vieux méditait en tirant de petites bouffées soucieuses de sa pipe qui, chose rare, n'avait pas besoin d'être ramonée.

— Et Wilmet ? questionna-t-il brusquement.

Coplan ne répondit pas tout de suite. Ce qu'il avait à dire exigeait une certaine circonspection. Toutefois, comme il avait mûrement étudié cet aspect de l'affaire, il se sentait suffisamment sûr de ses calculs pour n'avoir pas à craindre de commettre une erreur… fâcheuse.

— Le cas de Wilmet est un peu différent, déclara-t-il enfin. Ce sont les documents d'un agent double qui m'ont permis de voir clair dans cette histoire… La visite de politesse de l'implacable avait été choisie comme prétexte politique par Ben Salem… Les fanatiques de la Ligue Arabe ont l'habitude de répondre par des troubles à chaque démonstration de force des puissances européennes… Parfaitement au courant de cette tactique, Ben Salem en a profité. Toujours son procédé de camouflage : mélanger ses coups à ceux des agitateurs politiques… Les déplacements de l'Implacable ont donc été marqués à chaque escale en Afrique du Nord par des crimes et des attentats terroristes… Mais ce n'est pas tout !.. Il existe une troisième force ! Il y avait à bord du porte-avions un observateur américain qui, d'après mes déductions, avait une mission bien particulière… Il s'agissait de distribuer des consignes à certains agents secrets du C.I.C… Bizerte étant un bastion favorable à l'O.T.A.N., l'Oncle Sam surveille secrètement cette position… Or Wilmet avait de solides attaches pro-soviétiques… Je vous laisse le soin de conclure… Les révélations du bonhomme qui travaillait avec Sam Polk tout en le surveillant, m'ont appris que… vous lirez cela parmi les papiers que je vous ramène… « *La mort a frappé W par ordre des serviteurs de P* »… Pour moi, c'est limpide, c'est le lieutenant Davis qui l'a éliminé…

— Parfait, dit le Vieux. Je lirai vos papiers. Je sais déjà que ce sera une lecture très instructive…

Coplan fit machinalement briller les ongles de sa main droite en promenant ses doigts le long du revers de son veston.

— Si vous le permettez, dit-il doucement, je voudrais vous poser une question à mon tour.

— Je vous écoute, dit le Vieux en fronçant ses sourcils.

— Dans des périodes comme celles que nous traversons, il y a toujours une certaine ébullition aux endroits stratégiques des empires... Des positions comme Suez, Gibraltar, Bizerte, Casablanca ont coûté déjà pas mal de vies humaines, et c'est une loi contre laquelle nous ne pouvons pas grand-chose. Cependant, il y a un principe qui veut que ces positions-clés soient placées sous une surveillance... euh... toute spéciale. Sommes-nous à ce point démunis que nous ne puissions installer quelques-uns de nos agents permanents pour garder le contact à Bizerte et à Mers-el-Kébir ?

Le Vieux regarda Coplan bien en face.

— Votre question est légitime, dit-il, mais je n'ai pas le droit d'y répondre.

Il se leva, tira sa pipe de sa bouche et la déposa sur son bureau.

— Au revoir, Coplan, dit-il en tendant la main à Francis... Profitiez de votre semaine de congé...

Coplan haussa lies épaules, se leva à son tour et serra la main du patron.

Dix minutes plus tard, en traversant la place de l'Opéra, il se prit à songer que le printemps était plus beau à Paris que n'importe où ailleurs.

FIN